

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes
populaires russes**

Ernest Jaubert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ERNEST JAUBERT

CONTES POPULAIRES RUSSES

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

CONTES POPULAIRES RUSSES

par

Ernest JAUBERT

FERNAND NATHAN, Éditeur-Paris
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18, (VI^e)

La Prairie aux Chevaux

I



'ÉTAIT par un jour de juillet, comme on n'en voit que lorsque le temps est au beau fixe. Dès l'aube, le ciel est serein ; l'aurore ne l'incendie point d'un vaste brasier, elle l'empourpre légèrement ; le soleil n'offre point l'aspect d'un bloc de fer rouge comme pendant les grandes sécheresses, ni cette couleur ponceau qui annonce l'orage ; il est étincelant et doux. Lentement, il émerge d'une longue nue, respandit un moment et s'enveloppe d'une vapeur violette. Des veines brillantes et argentées strient le bord supérieur de la nuée. Mais de nouveau l'astre surgit, des rayons jaillissent, son disque majestueux s'élève comme porté au haut de l'espace. Vers midi apparaissent des nuages nombreux, arrondis, gris et or avec une frange blanche ; tels des îlots parsemant la surface d'un fleuve bleu et limpide, ils demeurent presque immobiles... Une pâle teinte lilas colore uniformément l'horizon pendant toute la journée. Nul signe avant-coureur d'orage ; parfois seulement des raies bleuâtres zèbrent perpendiculairement le ciel, et mouillent le sol d'une pluie à peine visible. Le soir, tous les nuages, un par un, s'évanouissent ; les derniers, flottant comme de la fumée, enveloppent de flocons rosés le soleil qui se couche. Un flot de pourpre marque l'endroit où son disque a disparu, aussi tranquille qu'à son lever, et persiste quelques instants au-dessus de la terre que les ténèbres vont couvrir. Encore un peu de temps, et l'étoile du soir va luire ; elle respandit et soudain s'éclipse, puis brille de nouveau, pareille à une lumière déplacée avec précaution. Les plus vives couleurs, par des journées semblables, perdent leur éclat ; tout s'estompe, tout prend comme un voile de pudeur. La chaleur est parfois intense, jusqu'à dégager des champs une buée brûlante ; mais un coup de vent l'emporte au loin, et sur les

terres, sur les routes, des tourbillons rapides, indices infailibles de beau fixe, promènent leurs hautes et blanches colonnes. L'air est pur ; de la campagne monte une senteur d'absinthe, de seigle fauché et de blé noir. Pas le moindre vestige d'humidité, même une heure après la tombée de la nuit. – C'est le temps que souhaite le cultivateur, quand le froment est prêt à couper.

Par une journée pareille, j'étais allé chasser le coq de bruyère dans le district de Tchern, situé dans le gouvernement de Toula. Ma chasse fut des plus fructueuses, et ma gibecière était si lourde que la courroie m'en meurtrissait l'épaule. Au crépuscule évanoui l'ombre succédait, de plus en plus épaisse, rafraîchissant l'atmosphère où vibrat un dernier reste de clarté, quoique le soleil fût couché. Je résolus de m'en revenir à la maison. Je traversai d'un pas rapide un guéret couvert de buissons, et gravis un petit monticule ; mais de là, au lieu de la plaine familière avec sa chêneraie à droite et, tout au fond, une blanche église de village, ce fut un pays absolument inconnu qui apparut à mes regards. Une étroite plaine s'allongeait à mes pieds, et un bois de trembles fort touffu s'élevait en face de moi, droit comme un mur.

— Hé ! Hé ! pensai-je en cherchant à me reconnaître, ce n'est pas la direction que je devais prendre. J'ai trop appuyé sur la droite.

Très ennuyé de ma méprise, je dévalai vivement de l'éminence. L'impression que je ressentis ne fut rien moins qu'agréable, lorsque je respirai un air humide et lourd comme celui d'une cave, lorsque je posai le pied dans une herbe drue, haute, toute mouillée, et qui me sembla aussi blanche qu'une nappe. Je me hâtai d'en sortir et de me diriger vers la gauche pour longer la tremblaie. Des chauves-souris avaient déjà commencé leurs mystérieuses évolutions circulaires autour des cimes d'arbres, et sur le ciel obscurci leur vol furtif tremblait. Un épervier attardé passa, rapide, très haut dans l'air, pour regagner son nid.

— À l'autre bout de la plaine, pensai-je, je trouverai sans doute le chemin, dont je me suis écarté d'une grande verste(1) pour le moins.

Je finis par atteindre l'extrémité du bois ; mais, là non plus, aucun vestige de route. J'apercevais devant moi une lande buissonneuse, et loin, bien loin au-delà, je ne sais quel désert aride. Je fis halte de nouveau :

— L'étrange aventure, pensai-je ; où suis-je donc ?

Je me pris à me remémorer tous les endroits par où j'avais passé depuis le matin.

— Ah ! dis-je tout haut, je me reconnais à présent. Voilà ici les buissons de Parakinsk, et par là-bas, sans doute, le bois de Sindeïev. Mais comment ai-je fait pour m'égarer à ce point ? C'est singulier... Il faut que je me dirige de ce côté...

Je pris à droite le long des buissons. Cependant la nuit s'assombrissait de plus en plus ; l'ombre s'étalait de toutes parts, tombait du ciel dans les vapeurs du soir ; un sentier qui semblait abandonné s'offrit enfin à mes regards. Je le pris aussitôt et le suivis en marchant avec précaution. L'obscurité devenait plus profonde, le silence plus absolu ; on n'entendait de temps à autre que les cris des cailles. Un petit oiseau de nuit faillit heurter contre moi son vol bas et silencieux ; il se jeta, épouvanté, de l'autre côté du sentier.

Les premiers buissons dépassés, je débouchai dans les champs. J'avais quelque peine à discerner les objets éloignés ; la plaine étalait à mes yeux sa vague blancheur ; au-delà, les ténèbres s'accumulaient, de plus en plus proches, de plus en plus opaques. Mon pas retentissait sourdement, et la température se refroidissait. Le firmament, blême naguère, prit la teinte azurée des nuits ; et les scintillantes étoiles, une par une, s'allumèrent.

Ce qui, de loin, m'avait semblé une forêt était un mamelon.

— Où suis-je donc ? fis-je tout haut.

Et m'arrêtant pour la troisième fois, j'interrogeai du regard ma Diane, chienne anglaise au poil blanc et feu. C'était le plus intelligent des quadrupèdes ; mais le plus intelligent des quadrupèdes ne sut que remuer la queue, cligner les paupières d'un air las : de conseil point. Un peu honteux de l'incertitude que je lui marquais, je repartis vivement, comme subitement éclairé sur la direction que je devais prendre.

Le mamelon tourné, j'arrivai dans une ravine peu profonde, aux versants labourés. Un sentiment singulier m'envahit. Cette ravine offrait à peu près la forme d'un chaudron évasé ; le fond en était parsemé de grandes pierres blanches, qui semblaient avoir rampé jusque-là pour on ne sait quelle mystérieuse assemblée. Ce paysage morne et silencieux, le triste ciel qui le dominait, tout m'oppressait le cœur. Le cri plaintif de quelque animal résonna parmi les blocs. Je gravis précipitamment le flanc du mamelon. Je n'avais point, jusqu'alors, désespéré de retrouver mon chemin ; mais je dus comprendre enfin que j'étais égaré et, sans plus chercher à reconnaître un pays que d'ailleurs les ténèbres enveloppaient, je marchai au hasard, me guidant sur les étoiles. Je fis de la sorte une demi-heure de chemin à peu près, non sans me fatiguer beaucoup. Jamais, me semblait-il, je n'avais rencontré de lieux aussi déserts. Nul bruit autour de moi, nulle lumière au loin, les collines succédaient aux collines, les champs aux champs ; les buissons surgissaient brusquement, à me toucher le visage... Après une longue marche, j'allais enfin, de guerre lasse, m'étendre quelque part pour achever la nuit, quand je me sentis au bord d'un précipice.

Je n'eus que le temps de retirer mon pied. Puis je sondai du regard les ténèbres, à présent un peu moins denses. Une vaste plaine m'apparut confusément délimitée par une large et sinueuse rivière dont on pouvait suivre le cours aux reflets métalliques que ses vagues, çà et là, projetaient. Découpant son profil énorme sur le bleu du ciel, la hauteur sur laquelle je me tenais descendait presque à pic. Sous mes yeux, dans l'angle que formait la montagne et la plaine, près du sombre miroir de la rivière immobile, deux petits feux, brûlant et fumant assez près l'un de l'autre ; tout autour, des formes humaines aux mouvements lents, et parfois, brusquement illuminée par le brasier, quelque jeune tête aux cheveux bouclés.

Maintenant je me reconnaissais ; la plaine que j'apercevais là s'appelait dans le pays la Prairie aux Chevaux. Mais quant à regagner mon logis de nuit, il n'y fallait pas songer, et ma fatigue était extrême. Je pris parti de me diriger vers les deux feux, et d'attendre l'aube dans la compagnie de ces hommes qui me faisait l'effet de bouviers. Je me laissai glisser sans encombre ; mais j'avais encore dans la main une des branches auxquelles j'avais dû m'accrocher, lorsque retentirent des aboiements furieux, et deux grands chiens blancs s'élancèrent contre moi. Des voix sonores éclatèrent près des feux, et deux ou trois enfants, s'étant levés, m'interpellèrent. Je me hâtai de leur répondre, et ils accoururent vers moi, en rappelant leurs chiens que l'apparition inopinée de ma Diane avait surtout excités.

II

J'allai au-devant d'eux. Ce n'étaient point des bouviers, comme je l'avais pensé, mais simplement de petits paysans d'un village voisin, qui gardaient là un troupeau de chevaux. Chez nous, au gros de l'été, c'est pendant la nuit qu'on mène les chevaux dans les prés ; pendant le jour, mouches et taons les harcèleraient sans trêve. C'est pour les enfants une vraie fête de conduire les troupeaux au vert chaque soir et de les ramener chaque matin. Nu-tête, affublés de vieilles lévites, montés sur les plus ardents poulains, ils galopent, crient, agitent les pieds, les mains, rient bruyamment, bondissent et se trémoussent à l'envi dans la poussière jaunâtre qui s'élève sur la route en longue colonne. Ils remplissent les champs de leur joyeux tourbillon. Les chevaux s'élancent, dressent l'oreille ; en tête vole, la queue au vent, un roussin aux longs poils, à la crinière entremêlée de chardons...

Je m'accroupis auprès des enfants et leur racontai comment je m'étais perdu. Ils voulurent savoir d'où j'étais ; quand ils le surent, ils restèrent silencieux et se mirent un peu à l'écart. Après avoir causé encore un moment avec eux, j'allais m'étendre sous un buisson à peu

près entièrement dénudé, et je regardai les objets environnants. Splendide était le coup d'œil : les feux s'auréolaient d'un cercle lumineux qui vacillait sans cesse et perçait les ténèbres ; parfois la flamme s'élevait et lançait, par-delà le cercle, de brèves lueurs, minuscules langues de feu caressant les branches pour disparaître aussitôt ; parfois des ombres effilées se projetaient jusqu'au bord du brasier : c'était la lutte de la lumière et de la nuit. Quand les foyers devenaient moins éclatants, le cercle lumineux se resserrait, l'ombre gagnait, et l'on voyait surgir soudain la tête d'un cheval blanc ou brun, qui, tout en broutant avec avidité les hautes herbes, nous considérait d'un œil attentif et stupide, puis se perdait de nouveau dans l'obscurité ; mais on l'entendait encore mâcher et s'ébrouer.

À proximité des feux, on ne pouvait rien discerner dans les ténèbres environnantes ; mais là-bas, tout au loin, le regard entrevoyait de longues et confuses taches sombres ; c'étaient des bois et des coteaux. Le firmament, pur et foncé, majestueux et profond, épandait jusqu'à l'infini sa splendeur mystérieuse. On humait avec délices l'air imprégné de parfums – l'air d'un été russe. Le silence n'était plus troublé, à de longs intervalles, que par le bruit d'un gros poisson sautant brusquement hors de l'eau, dans la rivière voisine, et le balancement des roseaux agités par les vagues. Les feux brûlaient encore, mais on les entendait à peine pétiller...

Les enfants étaient assis autour des brasiers avec les deux grands chiens qui avaient voulu me mettre en pièces, et qui, de longtemps, ne purent s'accoutumer à ma présence. En jetant d'obliques regards sur la flamme, l'œil endormi, ils grognaient parfois avec le sentiment évident de leur dignité personnelle, grondaient et semblaient manifester, par de petits hurlements, leur regret de ne pouvoir satisfaire leur envie.

Quant aux enfants, ils étaient cinq : Fédia, Pavloucha, Ilioucha, Kostia et Vania. J'appris leurs noms en prêtant l'oreille à leur entretien ; et je veux sans plus tarder les présenter au lecteur.

Le premier, l'aîné des cinq, Fédia, pouvait avoir quatorze ans. Solide, les traits un peu trop fins peut-être, mais charmants, il avait de longs cheveux bouclés, des yeux clairs, et un sourire vague et joyeux à la fois ne quittait pas ses lèvres. Il avait l'air d'appartenir à une famille dans l'aisance et de se trouver là pour son plaisir plutôt que par nécessité. Il portait une blouse d'Indienne bariolée et bordée de jaune et, sur le dos, un manteau neuf mal attaché à ses étroites épaules. Au ceinturon bleu de sa blouse, un peigne était suspendu. C'étaient ses propres bottes qu'il portait à ses pieds, et non point celles de son père, comme il arrive souvent chez nos paysans.

Le second des enfants, Pavloucha, avait une tignasse noire ébouriffée, des yeux gris, des pommettes saillantes, un visage pâle et

marqué de petite vérole, une bouche régulière, quoique grande, les membres grêles et dégingandés, avec une tête énorme. Quoiqu'il ne payât pas de mine, il ne laissa pas cependant de me plaire beaucoup, tant son regard annonçait de franchise et d'intelligence, et d'énergie le timbre de sa voix. Nulle élégance en son costume, composé d'une blouse grossière et de culottes rapiécées.

Le troisième, Ilioucha, n'offrait rien de particulier dans sa physionomie. Son nez était crochu ; sa figure longue, endormie, exprimait une inquiétude malade ; ses lèvres serrées demeuraient immobiles ; ses sourcils rapprochés ne s'écartaient jamais ; ses yeux clignotaient sans répit devant la flamme des brasiers. Ses cheveux, d'un jaune presque blanc, s'échappaient en mèches pointues d'un bonnet de feutre qu'il s'enfonçait à tout moment sur les oreilles. Il avait des *lapti*(2) et des *onoutchi*(3) neufs, et la souquenille de drap noir qu'une grosse corde serrait d'un triple tour contre ses reins était assez propre. Ilioucha, comme Pavloucha, paraissait âgé d'une douzaine d'années.

Le quatrième, Kostia, qui avait environ dix ans, m'intéressa par la mélancolie pensive de son regard. Sa figure maigre, étroite, avec des taches de rousseur, finissait en pointe comme un museau d'écureuil. Ses lèvres étaient si minces qu'on avait peine à les distinguer ; mais ses yeux noirs, grands ouverts, tout brillants d'un éclat humide, impressionnaient étrangement ; on eût dit qu'ils voulaient exprimer quelque chose que les paroles étaient impuissantes à rendre. Petit et frêle, il était vêtu assez pauvrement.

Pour le dernier, Vania, je fus quelque temps sans l'apercevoir : allongé sur le sol, roulé dans une natte grossière, il ne montrait qu'à de rares intervalles sa tête aux boucles d'un châtain clair. À peine s'il touchait à sa septième année.

III

Étendu à quelque distance sous un buisson, je ne quittais pas ces enfants des yeux. Dans un chaudron suspendu au-dessus de l'un des deux feux, des pommes de terre cuisaient, sous la surveillance de Pavloucha qui, agenouillé devant, les remuait, avec un éclat de bois, dans l'eau en ébullition. Fédia était couché sur le sol, appuyé du coude sur son manteau étalé. Ilioucha, allongé aux côtés de Kostia, clignait les paupières avec inquiétude. Kostia, la tête tournée, avait les yeux perdus au loin. Vania, sous sa natte, ne faisait pas un mouvement. Je feignis de m'endormir, et les enfants reprirent peu à peu leur conversation.

Tout d'abord, ils s'entretinrent de tout un peu : les travaux du

lendemain, les chevaux ; mais bientôt Fédia tourna la tête vers Ilioucha, et revenant sans doute à une conversation que mon arrivée avait suspendue :

— Eh bien, lui dit-il, tu l'as vu, le *domovoï*(4) ?

— Non, je ne l'ai pas vu ; on ne peut pas le voir, répliqua Ilioucha d'une voix faible et chevrotante, dont le timbre s'accordait tout à fait avec l'expression de sa physionomie. Je ne l'ai pas vu, je l'ai entendu, et je ne suis pas le seul.

— Où se tient-il, chez vous ? interrogea Pavloucha.

— Dans la vieille pièce aux cuves.

— Vous travaillez donc à la fabrique de papier ?

— Mais oui. Mon frère Avdiouchka et moi, nous sommes lisseurs.

— Eh ! Eh ! Vous voilà donc ouvriers ?

— Et comment l'as-tu entendu ? demanda Fédia.

— Voici comment. Un jour, nous étions ensemble, moi, mon frère, Fédor de Mikhaïevo, Ivan le Louche, et l'autre Ivan, celui des Belles-Collines, et Ivan la Main-Sèche, et d'autres garçons, dix en tout, toute l'équipe ; nous eûmes à passer la nuit dans la salle de lissage, non point par hasard, mais sur l'invitation du contremaître Nassarov. Il nous dit : « Enfants, pourquoi vous en iriez-vous à la maison ? Il y a beaucoup à faire pour demain. Enfants, n'allez donc point chez vous. » Nous demeurons donc, et nous nous étendons tous sur le plancher. Et voici qu'Avdiouchka nous dit : « Et si le *domovoï* allait arriver, enfants ! » Il parlait encore que nous entendons des pas, au-dessus de nos têtes, là-haut à côté de la roue. Nous tendons l'oreille : quelqu'un marche, sous ses pieds les planches plient et craquent ; il passe juste au-dessus de nous ; et l'eau fait du bruit, et aussi la roue, qui tourne, tourne, quoique la vanne soit baissée. Qui donc l'avait relevée pour lâcher l'eau ainsi ? C'est ce que nous nous demandions, quand la roue, après force tours, s'arrête. Nous entendons encore des pas, là-haut, il descend l'escalier, sans se presser, en faisant crier les marches. Il arrive à notre porte, il s'arrête ; il attend, voilà que les battants s'ouvrent tout grands. Nous étions saisis d'épouvante. Nous regardons au bout d'un moment : rien. Mais voici que nous voyons remuer le tamis d'une cuve ; il se dresse, se dresse, se meut en l'air comme si quelqu'un l'agitait, et retombe à sa place. Et à une autre cuve, le crochet se décroche et se remet à son clou ; et après, nous entendons encore quelqu'un près de notre porte, quelqu'un qui se met à tousser, à tousser comme un mouton. C'est la vérité. — Nous nous tassons tous les uns sur les autres... Oh ! Quelle peur nous avons eue cette nuit-là !

— Vois-tu ! dit Pavloucha... Mais qu'avait-il à tousser ainsi ?

— Est-ce que je sais ? L'humidité, peut-être.

Les enfants restèrent silencieux. Puis :

— Les pommes de terre sont-elles cuites ? demanda Fédia.

Pavloucha tâta, et dit :

— Non, pas encore. — Comme il a sauté ! fit-il en se tournant du côté de la rivière ; c'est quelque brochet... Voilà maintenant une étoile filante.

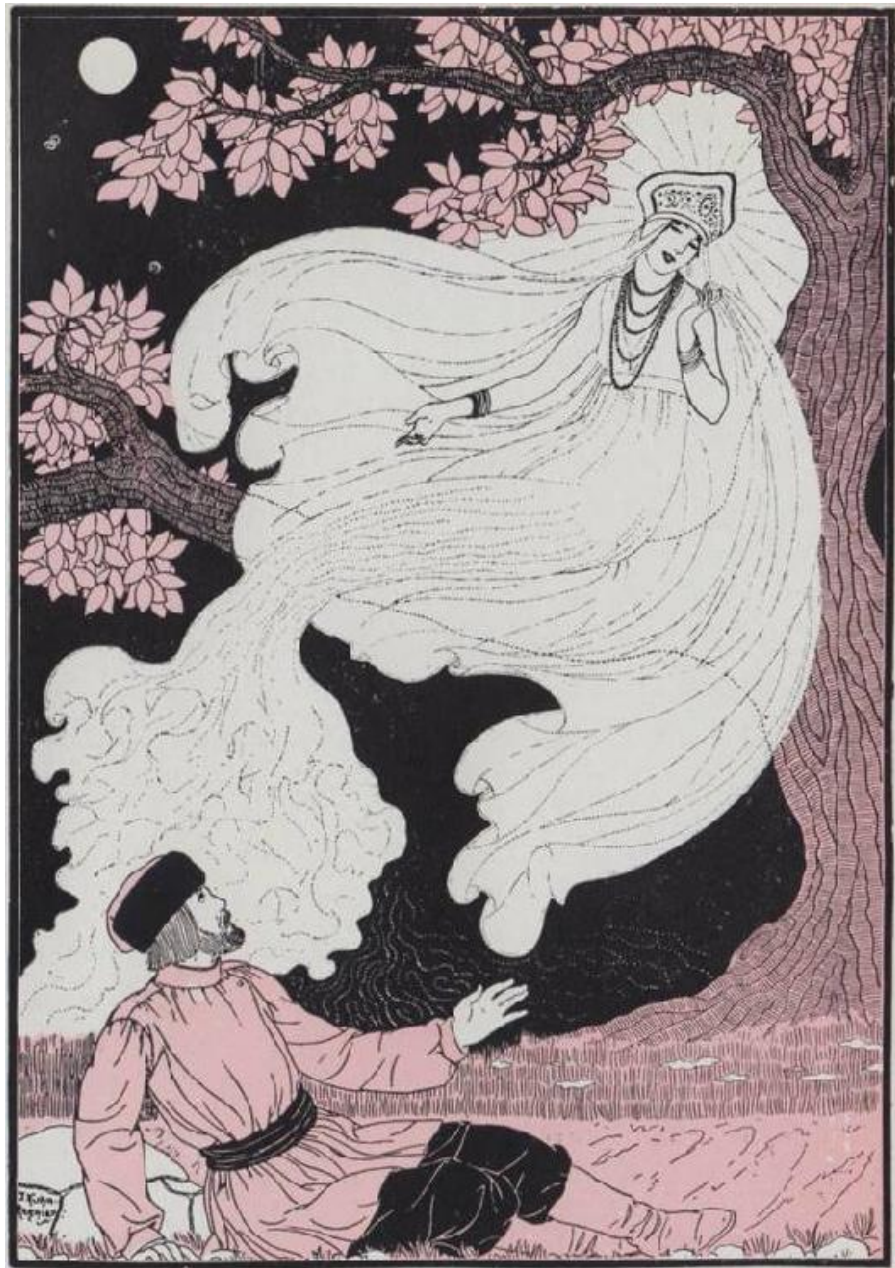
— Frères, intervint Kostia de sa voix cristalline, écoutez ce que j'ai à vous dire. Écoutez-moi bien : voici ce que j'ai entendu raconter l'autre jour à mon père.

— Nous t'écoutons, dit Fédia d'un air de protection.

— Vous connaissez Gavril, le charpentier du faubourg ?

— Nous le connaissons.

— Savez-vous pourquoi il est si triste et si taciturne ? Le savez-vous ? Voici pourquoi. Il s'en était allé une fois, nous dit le père, cueillir des noisettes au bois. Et voici qu'il s'égare en cherchant des noisettes. Il arrive Dieu sait où, il marche, frères, il marche ; mais impossible de retrouver son chemin, et la nuit tombe déjà. Il s'étend au pied d'un arbre en se disant : « Je vais attendre ici le matin. » Il s'étend et s'endort. Il dormait donc, lorsqu'il entend une voix qui l'appelle. Il regarde : rien. Il s'assoupit de nouveau, et de nouveau, il s'entend appeler. Il regarde encore avec plus d'attention ; et finit par distinguer, en face de lui, assise sur une branche, une *roussalka*(5) qui l'appelle en se balançant et en éclatant de rire... vrai, elle riait.



« La lune resplendissait, elle éclairait tout, permettait de tout voir. La roussalka appelle Gavrilou, tout en demeurant sur sa branche, elle, blanche et brillante comme un beau petit goujon ou un carassin tout écaillé d'argent. Le charpentier était transi d'effroi, tandis que, toujours en riant, elle lui faisait avec la main signe de venir. Lui était sur le point de se lever, d'obéir à la roussalka, de s'approcher d'elle ; mais il lui vint sans doute quelque inspiration d'en haut : il se signa. Avec quelle difficulté, frères ! Il sentait sa main comme de pierre, dit-il lui-même. Impossible de la remuer... Qu'en pensez-vous ? Et à peine se fut-il signé que la belle roussalka, cessant de rire, fond en larmes... Elle fond en larmes, frères, elle s'essuie avec ses cheveux, lesquels étaient verts, verts comme du chanvre. Alors Gavrilou la regarde longtemps, puis :

— « Pourquoi, esprit des bois, lui demande-t-il, pourquoi pleurer ainsi ? »

« Et la roussalka lui répond :

— « Tu n'eusses point dû faire le signe de la croix, homme ! Tu aurais vécu dans la joie en ma compagnie jusqu'à la fin des temps, et moi je ne pleurerais pas, je ne me chagrinerai pas ; mais toi aussi tu souffriras, comme moi, jusqu'à la fin des temps. »

« Après avoir dit ces paroles, frères, elle s'évanouit ; et quant à Gavrilou, il se rappela aussitôt quel chemin pouvait le mener hors du bois... Mais c'est de ce moment-là qu'il est si triste.

— Vois-tu ? dit Fédia, après un silence. Mais comment une pareille horreur a-t-elle pu corrompre l'âme d'un chrétien, car enfin il ne l'a pas écoutée ?

— Je n'en sais rien, répondit Kostia... Et Gavrilou assure que la voix de roussalka était perlée et plaintive... comme celle d'une rainette.

— Est-ce ton père lui-même qui a raconté toute cette histoire ? demanda Fédia.

— C'est lui. J'étais couché sous la soupente, et j'ai tout entendu.

— C'est étrange. Pourquoi cette tristesse ?... Sans doute qu'il lui plaisait, puisqu'elle l'appelait.

— Oui, vraiment, il lui plaisait, intervint Ilioucha. Elle voulait le chatouiller jusqu'à le faire mourir – voilà tout. C'est l'habitude des roussalki.

— Mais, dit Fédia, il doit y en avoir ici même, des roussalki ?

— Non, répondit Kostia, c'est trop découvert, ici... Mais la rivière n'est pas éloignée...

Ils demeurèrent silencieux. Tout à coup, retentit dans le lointain un son strident, prolongé, comme une plainte, un de ces sons

incompréhensibles qui, parfois, la nuit, naissent du silence même, prennent corps, planent dans l'air, se propagent et meurent. Tu écoutes ; le son est insaisissable, mais réel. On eût dit un long cri poussé à l'horizon, un cri auquel, dans le bois, quelqu'un aurait répondu par un grêle éclat de rire ; et sur la rivière un léger sifflement courut.

Les enfants se regardèrent épouvantés.

— Que le ciel nous garde ! murmura Ilioucha.

— Hé ! Corbeaux, vous avez peur ? s'écria Pavloucha... Regardez, les pommes de terre sont cuites.

Ils se pressèrent autour du chaudron et se jetèrent sur les pommes de terre fumantes. Seul, Vania resta immobile dans sa natte.

— Eh bien ! Et toi ? lui cria Pavloucha.

Mais Vania ne bougea point. Le chaudron fut vidé en un clin d'œil.

— Est-ce que vous avez appris, dit Ilioucha, ce qui s'est passé l'autre jour chez nous, à Varnavitsi ?

— À la digue ? interrogea Fédia.

— Oui, oui, à la digue qui a été emportée. Le vilain, le mauvais endroit ! Tout sillonné de creux, de ravins, de ces ravins qui sont infestés de serpents.

— Eh bien ! Dis-nous ce qui s'est passé là.

— Voici. Tu ne sais peut-être pas, Fédia, qu'un noyé a été enterré là, un homme qui s'était noyé, voilà bien longtemps, l'étang était encore profond. Sa tombe s'aperçoit toujours, mais à peine ; ce n'est plus guère qu'une bosse de terrain. — Donc, tout dernièrement, l'intendant mande le piqueur Hermil : « Va-t'en à la poste », lui dit-il. C'est toujours le piqueur Hermil qu'on charge d'aller à la poste, chez nous. Tous ses chiens, il les a laissés mourir ; ils n'ont jamais pu vivre chez lui, Dieu sait pourquoi, et on le dit cependant bon piqueur. Il s'en va donc à la poste. Il s'attarde à la ville et, au retour, il était quelque peu gris. La nuit était claire, et la lune pleine. Il arriva à la digue pour traverser. Il s'approche, et qu'est-ce qu'il voit sur la tombe du noyé ? Un petit mouton blanc, frisé, joli au possible qui marchait. Et Hermil se dit : « Je vais l'emporter ; à quoi bon le laisser perdre ? » Il met pied à terre et prend dans ses bras le moutonnet qui se laisse faire. Hermil revient à son cheval, lequel renâcle et secoue la tête ; mais le piqueur l'apaise, le monte, et le voilà reparti avec l'animal devant lui. Hermil regarde le mouton, le mouton regarde Hermil : ce qui commence à inquiéter le piqueur. « Je ne savais pas, se dit-il, que les moutons regardaient les gens en face, dans les yeux. » Mais il ne tarde pas à se rassurer et à caresser de sa main le dos de l'animal, en faisant : « Biacha ! Biacha ! » comme on fait d'habitude aux agneaux. Et voici que le mouton montre les dents, prononce les mêmes mots : « Biacha !

Biacha ! »

L'enfant avait à peine achevé ces paroles, que les deux chiens se levèrent en même temps, s'élancèrent en aboyant convulsivement et disparurent dans la nuit. Les enfants prirent peur : et tandis que Vania se dégageait de sa natte, Pavloucha partit en riant à la suite des chiens dont les aboiements résonnaient de plus en plus lointains. Bientôt, ce fut un bruit de piétinements, le galop inquiet du troupeau de chevaux.

Pavloucha criait de plus belle à ses chiens :

— Hé ! Le Gris ! Hé ! Le Hanneton !

Un moment après, les aboiements ne s'entendaient plus, et les cris de Pavloucha se perdaient dans l'éloignement. Quelques instants s'écoulèrent encore ; les enfants échangeaient des regards étonnés, dans l'inquiétude de ce qui allait se passer. Brusquement, un bruit de galop retentit : un cheval s'arrêta net près des foyers, et Pavloucha, empoignant la crinière, sauta vivement sur le sol. Les deux chiens vinrent s'étendre, eux aussi, dans le rayon lumineux, en laissant pendre hors de la gueule leur langue rouge.

— Qu'y avait-il donc ? demandèrent les enfants.

— Rien, répondit Pavloucha, qui chassa le cheval de la main ; les chiens avaient senti je ne sais quoi ; je pensais que c'était un loup, ajouta-t-il d'un air d'indifférence, mais en haletant.

Ce Pavloucha m'avait séduit. En ce moment, il était superbe. Son visage n'était pas beau ; mais animé par une course à fond de train, il exprimait la hardiesse et la résolution. Sans même s'armer d'un bâton, il avait sans hésiter couru au loup, tout seul dans la nuit. Et je me disais, en le regardant :

« Le brave gars ! »

— Et y en avait-il, des loups ? demanda le timoré Kostia.

— On en trouve toujours beaucoup, par ici, répondit Pavloucha ; mais ils ne sont à redouter qu'en hiver.

Et il revint s'accroupir auprès des brasiers. En s'arrangeant par terre, il laissa tomber sa main sur le dos velu de l'un des chiens qui, flatté de cette caresse, ne tourna point la tête, mais coula de côté sur Pavloucha un regard tout empreint d'orgueil et de bonheur.

Le petit Vania se blottit de nouveau sous sa natte.

— Quelle terrible aventure nous contais-tu, Ilioucha ? dit Fédia qui, en sa qualité de fils de riche paysan, interpellait volontiers les autres, tout en causant fort peu lui-même, comme pour sauvegarder sa dignité ; que nous disais-tu, quand le diable a poussé les chiens à aboyer ? J'ai effectivement oui dire que vous aviez chez vous un endroit mal famé.

— Vardnavitsi ? Certes ! On assure que l'ancien maître y revient...

le défunt. Il erre, dit-on, en long caftan, soupirant et cherchant on ne sait quoi. Une nuit, le père Trophime, l'ayant rencontré, lui dit :

— Que cherches-tu là, père Ivan Ivanitch ?

— Il lui a demandé cela ? fit avec surprise Fédia.

— Oui.

— Eh bien ? Trophime est un rude luron... Et l'autre, qu'est-ce qu'il a répondu ?

— « Je cherche l'herbe qui fend, dit-il d'une voix creuse, l'herbe qui fend. »

« — Et quel besoin as-tu de cette herbe, père Ivan Ivanitch ? »

« — J'étouffe, la terre m'étouffe, Trophime... Oh ! Comme j'ai envie d'en sortir ! »

— Vois-tu ? observa Fédia. Il n'avait pas assez vécu, sans doute.

— C'est étrange ! dit Kostia ; je croyais que les morts ne se montraient que le samedi de la Commémoration.

— On peut les voir à toute heure... opina Ilioucha d'un ton assuré.

C'était celui des cinq enfants qui, à ce que je crus reconnaître, savait le mieux les traditions populaires.

— ... On peut voir les morts à toute heure, mais, le samedi de la Commémoration, on peut voir des vivants aussi, c'est-à-dire ceux qui sont destinés à mourir dans l'année. Tu n'as qu'à t'asseoir sur le perron de l'église et tenir les yeux sur la route, pour voir passer ceux qui mourront dans l'année. L'an dernier, la vieille Juliana est allée s'asseoir sur le perron...

— Et est-ce qu'elle a vu quelqu'un ? demanda vivement Kostia.

— Certes ! D'abord, elle ne voyait ni n'entendait personne – rien qu'un hurlement de chien, bien loin, de temps à autre. Et comme elle regardait depuis longtemps, voilà qu'un enfant en blouse passe sur le chemin. Elle regarde avec plus d'attention, et reconnaît Ivachka Fédocéïev.

— Celui qui est mort ce printemps ? interrogea Fédia.

— Lui-même. Il marchait sans lever la tête. Mais Juliana l'a bien reconnu. Elle continue à regarder, et voit venir une paysanne. Elle se met à l'examiner, et qui reconnaît-elle ? Elle-même, oui, c'était Juliana elle-même qui s'avancait !

— Vraiment ? demanda Fédia.

— Aussi vrai que nous sommes ici, elle-même.

— Eh bien ! Mais elle n'est pas morte, pourtant.

— L'année n'est pas encore révolue ; mais vois là à quoi tient son âme ?

Il se fit un nouveau silence. Pavloucha jeta dans le brasier une

brassée de brindilles sèches, qui noircirent sous l'action de la flamme subitement ravivée, fumèrent, pétillèrent et se tordirent, consumées. La lueur des foyers se projeta de tous côtés et monta, vacillante, dans les airs. Un pigeon, venu Dieu sait d'où, vint tournoyer un moment dans le rayonnement lumineux, puis s'éloigna à tire-d'aile.

— Il se sera égaré, fit observer Pavloucha. Il volera maintenant jusqu'au premier abri venu, où il attendra le jour en dormant.

— Dis-moi, Pavloucha... dit Kostia, n'est-ce point l'âme d'un juste qui a pris son essor vers le ciel ?

Pavloucha lança dans le feu une autre brassée de bois sec.

— Peut-être, répondit-il.

— Pavloucha, dis-moi, reprit Fédia, avez-vous vu, à Kalakov, le phénomène céleste ?

— Quand le soleil a disparu ? Mais oui.

— Je suis sûr que vous avez été effrayés.

— Nous n'avons pas été les seuls. Notre maître lui-même, qui nous avait par avance annoncé la chose, a eu une belle peur quand l'obscurité s'est produite... Et dans l'isba des domestiques, la cuisinière, en voyant le phénomène, se mit à briser, à coups de fourgon, tous les pots qui se trouvaient dans le poêle. « Qui donc a besoin de manger, à présent ? dit-elle ; la fin du monde est arrivée. » Et la soupe aux choux de se répandre partout. Et chez nous, frère, dans notre village, que ne disait-on pas ! Des loups blancs devaient bientôt couvrir la terre et dévorer les hommes ; des oiseaux de proie foudraient sur eux ; Trichka en personne allait arriver.

— Qu'est-ce que Trichka ? interrogea Kostia.

— Tu ne sais pas ? s'écria vivement Ilioucha. De quel trou es-tu donc, frère, pour ne point connaître Trichka ? Quels butors vous êtes, dans votre village !... Trichka ! Mais c'est un homme étrange qui doit venir sûrement, un homme si étrange qu'on ne pourra ni le saisir, ni lui rien faire ; les paysans, par exemple, voudront s'emparer de lui ; mais ils auront beau marcher contre lui avec des bâtons et l'entourer ; lui, il leur brouillera les yeux à tous, et les fera s'égorger les uns les autres. Je suppose encore qu'on le mette en prison ; il demande un peu d'eau à boire, on lui sert une tasse, et voilà qu'il plonge dans la tasse, et va chercher ! Qu'on le charge de chaînes, il n'aura qu'à remuer les mains pour se délivrer de ses fers. Ce Trichka-là ira dans toutes les villes et bourgades, et ce sera un fin matois ; il trompera le bon peuple, et l'on ne pourra rien contre lui. Ce sera un homme bien étrange et bien rusé, certes !

— Oui, reprit Pavloucha d'une voix tranquille, c'est bien cela. C'est lui dont on annonçait la venue chez nous. Les vieilles gens disaient que Trichka apparaîtrait aussitôt que le phénomène céleste

commencerait à se produire. Le phénomène commence à se produire ; tous sortent, dans l'attente de ce qui va se passer ; le terrain est découvert, chez nous. Chacun regarde, regarde : de la montagne arrive un homme singulier, avec une figure extraordinaire... Et tous s'écrient : « Ohé ! Ohé ! C'est Trichka ! C'est lui ! Le voilà ! » Puis tout le monde se sauve. Notre staroste(6) dégringole dans le fossé, sa femme se glisse à quatre pattes sous sa porte cochère, poussant des cris terribles, effrayant si fort son chien de garde qu'il casse sa chaîne et s'enfuit dans le bois par-dessus la baie de l'enclos ; le père Kouska Eroféitch se réfugie dans les avoines, où, s'accroupissant, il se mit à contrefaire la caille. « Peut-être que le tueur d'âmes respectera au moins les oiseaux », pensait-il. Chacun avait tiré de son côté. Eh bien ! L'homme qui s'avancait était tout simplement notre tonnelier Vavil, qui, ayant fait emplette d'un broc neuf, s'en était coiffé.

J. John
H. H. H.



Les enfants éclatèrent de rire, puis ils se turent encore, comme on fait quand on cause en plein air. Je portai mes regards autour de moi : le temps était splendide ; l'humidité du soir avait fait place à la chaleur sèche du milieu de la nuit, épandue encore pour longtemps sur la campagne endormie ; quelques heures nous séparaient des premières rumeurs du jour, des premières gouttes de rosée. La lune n'était pas levée encore. Les étoiles étincelaient par milliers, lentement emportées, semblait-il, vers la voie lactée ; à les considérer longtemps, on s'imaginait sentir le mouvement continu, rapide, qui fait tourner la terre... Un cri singulier, douloureux, se fit entendre deux fois de suite au-dessus de la rivière et, au bout d'un instant, retentit un peu plus loin.

— Qu'est-ce donc ? dit Kostia en frissonnant.

— Le cri d'un héron, répondit tranquillement Pavloucha.

— D'un héron ? insista Kostia... Et qu'ai-je entendu hier soir, Pavloucha ? poursuivit-il après un silence. Peut-être le sais-tu ?

— Qu'as-tu donc entendu ?

— Voici ce que j'ai entendu. Je cheminais de Kamennôïgrad à Katchkino. Après avoir longé notre coudraie, je m'engageai dans le ravin, là où il tourne court, tu sais ? Près d'un creux rempli d'eau et bordé de roseaux. Je marchais le long de ce creux, lorsque j'entends quelqu'un pousser des soupirs, des soupirs d'une tristesse !... Ou-ou-ou-ou ! J'ai eu peur, frères, il était si tard, et la voix était si lamentable ! J'en avais moi-même les larmes aux yeux. Dis-moi ce que cela pouvait être.

— Dans ce creux, l'an dernier, des malfaiteurs noyèrent le garde-chasse Akim, fit Pavloucha. Peut-être est-ce son âme qui se plaint.

— Peut-être, en effet, fit Kostia, en ouvrant davantage encore ses grands yeux. J'ignorais que le garde Akim eût été noyé dans ce creux ; mon effroi en eût été accru.

— On raconte aussi qu'il existe de petites grenouilles dont le cri semble une plainte humaine, poursuivit Pavloucha.

— Des grenouilles ? Que non pas, ce n'était pas une grenouille.

De nouveau, le cri du héron retentit sur la rivière.

— Hé ! hé ! dit malgré lui Kostia, c'est comme le cri du *léchi*(7).

— Le léchi n'a pas de cri ; il est muet, dit Ilioucha. Il bat seulement des mains et fait claquer sa langue.

— Tu l'as donc vu ? demanda Fédia d'un ton railleur.

— Moi, non, et le ciel m'en garde ; mais il y en a qui l'ont vu. Dernièrement, il a poussé un moujik dans le bois, après lui avoir fait faire le tour du pré cent fois. L'homme a eu toutes les peines du monde à rentrer chez lui au jour.

— Est-ce qu'il l'a vu ?

— Certainement. Suivant lui, le léchi est très grand, foncé, toujours tapi derrière un arbre, difficile à distinguer, car il semble éviter la clarté de la lune ; et il vous regarde de ses gros yeux, en clignotant.

— Oh ! Pfou !... s'écria Fédia en haussant ses épaules.

— Mais comment une pareille horreur a-t-elle pu se propager sur la terre ? fit observer Pavloucha, voilà qui me semble étrange.

— Ne l'injurie pas, prends garde, il pourrait t'entendre, dit Ilioucha.

Après un silence :

— Voyez donc, frères ! s'écria soudain la voix enfantine de Vania. Voyez les étoiles, là-haut, elles s'agitent comme un vol d'abeilles.

Et sortant son frais minois de dessous sa natte, il se tenait appuyé sur le coude, ses grands yeux levés au ciel. Les autres l'imitèrent et demeurèrent ainsi pendant quelques instants.

— Dis-moi, Vania, lui dit affectueusement Fédia ; ta sœur Aniouchka est-elle en bonne santé ?

— Oui, répondit Vania en zézayant un peu.

— Pourquoi ne vient-elle pas nous voir ? Demande-le-lui.

— Je ne sais pas.

— Dis-lui donc de venir.

— Je le lui dirai.

— Dis-lui que je lui donnerai quelque chose.

— Et à moi aussi ?

— Oui.

Vania poussa un soupir.

— Non, pas à moi. Mais à elle, oui. Elle est si bonne, ma sœur, ajouta Vania, qui laissa retomber sa tête sur le sol.

Pavloucha, s'étant mis debout, saisit le chaudron vide.

— Où vas-tu donc ? lui demanda Fédia.

— Puiser de l'eau à la rivière. J'ai soif.

Les chiens se levèrent pour accompagner Pavloucha.

— Prends garde de tomber dans l'eau, lui cria Ilioucha.

— Pourquoi tomberait-il ? dit Fédia. Il fera attention.

— Il fera attention ? C'est bientôt dit. Un malheur est si vite arrivé. Tandis qu'il sera baissé pour prendre de l'eau, le *vodianoi*(8) pourrait lui saisir la main et le tirer à lui. Et puis l'on viendra dire : « Il est tombé dans la rivière, le pauvre. » Tombé... tombé... d'une singulière façon... Il vient de pénétrer dans les roseaux, entendez-vous, dit-il, l'oreille aux écoutes.

Un bruit sourd montait en effet des roseaux.

— Est-il vrai, interrogea Kostia, qu'Akoulina la folle est ainsi depuis qu'elle est restée quelque temps sous l'eau ?

— Oui... ce qu'elle est devenue, à présent ! Et l'on dit qu'elle était belle auparavant. C'est le vodianoi qui l'a abîmée. Il ne pensait pas, bien sûr, qu'on la retirerait si vite ; mais il l'a pourtant défigurée chez lui, au fond de l'eau.

Je connaissais moi-même cette Akoulina, que j'avais souvent rencontrée, en haillons, maigre à faire peur, la figure noire comme du charbon, les yeux vitreux, les dents saillantes ; piétinant des heures entières au même endroit sur le grand chemin, tenant ses mains osseuses contre sa poitrine, et se balançant alternativement sur l'un et l'autre pied, comme un fauve en cage ; incapable de rien comprendre, et poussant, de temps à autre, un éclat de rire convulsif.

— Et Vacia, t'en souviens-tu ? demanda Kostia tout triste.

— Quel Vacia ? fit Fédia.

— Celui qui s'est noyé, dans cette même rivière, répondit Kostia. Oh ! Le charmant enfant ! Et comme Féklista, sa mère, le chérissait ! Elle avait, à ce qu'on assure, le pressentiment du malheur qui l'attendait sur l'eau. Toutes les fois que Vacia nous accompagnait au bain, en été, sa mère tremblait. Alors que les autres femmes passaient tranquillement avec leurs seaux sans rien dire, Féklista, posant le sien par terre, criait à son Vacia : « Reviens, reviens, mon petit soleil ; sors de l'eau, mon petit agneau ! » Comment il s'est noyé, Dieu le sait. Il se trouvait sur le bord, à jouer, non loin de sa mère, occupée à retourner les foin. Tout à coup, elle entend comme un bouillonnement à la surface de l'eau ; elle regarde, plus rien que le petit bonnet de Vacia flottant à la dérive... C'est depuis que Féklista a perdu la tête, elle vient sur le point du rivage où il s'est noyé et s'y couche ; elle s'y couche, frères, et reste là, chantant la chanson que chantait Vacia, et pleurant à chaudes larmes, et maudissant Dieu.

— Voici Pavloucha, dit Fédia.

Pavloucha revenait de la rivière en tenant le chaudron plein d'eau ; il s'assit près du feu et, après un silence, il dit :

— Frères, savez-vous... une chose mauvaise...

— Quoi ? Quoi ? demanda vivement Kostia.

— Comme je me tenais penché au-dessus de l'eau, j'entends monter du fond la voix de Vacia. « Pavloucha ! Eh ! Pavloucha ! Viens ici ! » J'ai eu quelque méfiance, mais j'ai puisé de l'eau tout de même.

— Oh ! Seigneur ! Seigneur ! dirent en se signant les quatre enfants.

— C'est le vodianoi qui appelait Pavloucha, dit Fédia... Et c'est de Vacia que nous parlions précisément !

— Mauvais signe... mauvais signe, fit Ilioucha d'une voix altérée.

— Bah ! dit Pavloucha d'un ton décidé, ce n'est rien. On n'évite pas son destin.

Les enfants se turent. On voyait aisément que les paroles de Pavloucha les avaient profondément émus. Ils ne tardèrent pas à s'étendre autour des foyers, comme pour dormir.

— Qu'est-ce qu'on entend ? interrogea soudain Kostia en levant les yeux.

— Des courlis, dit Pavloucha après avoir écouté ; un vol de courlis qui passent en sifflant.

— Où s'en vont-ils ?

— Dans les pays où il n'y a, dit-on, pas d'hiver.

— Il y a donc des pays pareils ?

— Oui.

— Loin d'ici ?

— Loin, bien loin, par-delà les mers chaudes.

Kostia soupira et ferma les paupières.

Depuis plus de trois heures, j'étais près de ces enfants. La lune parut ; je ne m'en aperçus point tout d'abord, si mince en était le croissant. Mais cette nuit sans clair de lune n'en était pas moins splendide en sa majesté... Beaucoup d'étoiles, au zénith, quelques heures avant, s'étaient inclinées vers la ligne foncée de l'horizon ; le silence qui se fait vers le matin enveloppait toutes choses, endormies de l'immobile, du profond sommeil qui précède l'aurore. L'air n'était plus si saturé de parfums ; l'humidité de nouveau l'envahissait... Les nuits d'été ne sont pas longues. La causerie des enfants tomba avec les feux ; les chiens s'assoupirent, et les chevaux eux-mêmes, autant que la faible clarté des étoiles me permet de le distinguer, s'étaient endormis, la tête allongée sur le sol. Insensiblement, je perdis la notion des choses, et le sommeil ferma mes yeux.

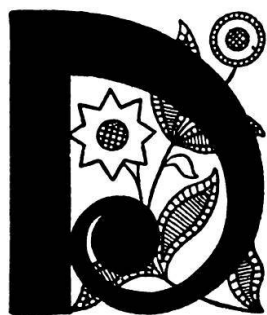
Un souffle frais passa sur ma face, j'ouvris les paupières ; le jour commençait à poindre. Ce n'était pas l'aurore encore, mais, vers l'est, le ciel blanchissait. Les choses devenaient moins confuses, se précisaient peu à peu. Au ciel grisâtre, la clarté montait, et le froid et le bleu ; les étoiles lançaient leurs dernières lueurs avant de disparaître. L'humidité imprégnait le sol, mouillait les feuilles. Ça et là, des sons, des voix s'entendaient et la brise du matin passa, errante, caressant la terre. Tout mon être l'accueillit d'un frisson de joie. Vivement, je me mis debout et m'avançai vers les enfants couchés près des foyers éteints : ils étaient profondément endormis. Seul Pavloucha, s'étant soulevé un peu, me regarda.

Après l'avoir salué d'une inclinaison de tête, je revins chez moi par le bord de la rivière qu'une vapeur, à cette heure, couvrait. Je n'avais pas marché deux verstes que devant moi les prés à l'infini, les coteaux verdoyants, et derrière moi la route blanche, les buissons tout brillants, la rivière bleue doucement à travers la buée – le paysage entier se colora successivement, aux chauds rayons levants, de rose, puis de rouge, puis d'or. Tout se réveillait, tout s'agitait, tout chantait ; les grosses gouttes de rosée s'irisaient, semblaient autant de diamants ; dans le lointain, une cloche tinta, dont le vent m'apportait les sons limpides et comme imprégnés de fraîcheur matinale. Et comme j'écoutais, défila au galop devant moi, mené par les enfants que je venais de quitter, le troupeau de chevaux qui avait passé la nuit dans le pré...

J'ai le regret d'ajouter que Pavloucha mourut dans le courant de l'année, mais non point noyé ; il se tua en tombant de cheval. C'est dommage : un si brave enfant !



Ivan Tzaréwitch



DANS un certain pays, dans un royaume très reculé, il y avait un roi et une reine. Ils avaient un fils, le prince Ivan, qui était muet de naissance.

Quand il eut douze ans révolus, il vit un jour s'approcher son palefrenier. Et ce palefrenier avait l'habitude de lui conter des contes. Cette fois encore, le prince voulut lui faire dire des histoires admirables, mais l'autre refusa :

— Ivan tzaréwitch(9), lui dit-il, ta mère aura bientôt une fille, elle sera une sorcière effroyable qui dévorera son père et sa mère et tous ses sujets. Si tu veux éviter ce malheur, va demander à ton père son meilleur cheval et sauve-toi d'ici à toute bride.

Ivan tzaréwitch courut vers son père et, pour la première fois de sa vie, il lui parla. Le roi en était tellement joyeux qu'il ne songea même pas à lui demander pourquoi il demandait le meilleur cheval de son écurie. Ivan tzaréwitch monta à cheval et s'éloigna à toute bride.

Il courut pendant très longtemps ; il rencontra deux vieilles couturières et il leur demanda de le prendre dans leur demeure. Les vieilles lui répondirent :

— Nous serions bien contentes de te donner abri, Ivan tzaréwitch, mais nous n'avons que très peu de temps à vivre. Nous n'avons plus qu'à achever un coffret d'aiguilles et un sac de fil. Et ensuite la mort viendra.

Alors le prince se mit à pleurer et poussa plus loin. Il marcha longtemps. Il trouva sur la route le géant Vertodoub et lui demanda un abri.

— Je serais très heureux de t'abriter, Ivan tzaréwitch, mais je n'ai que très peu de temps à vivre. Je n'ai que juste le temps de déraciner ces chênes et aussitôt la mort surviendra.

Ivan tzaréwitch en fut affligé encore davantage. Il fondit en larmes et poussa plus loin. Il s'approcha du géant Vertogor et lui demanda un abri. Vertogor lui dit :

— Je serais très heureux de t'abriter, mais malheureusement, il ne me reste plus que très peu de temps à vivre. Tu vois que je suis chargé de renverser ces montagnes. Et aussitôt que je les aurai renversées, je trouverai la mort.

Ivan tzaréwitch se mit à pleurer à chaudes larmes. Il marcha pendant longtemps et trouva enfin la sœur du Soleil. Elle l'abrita, pourvut à sa nourriture, le soigna comme s'il était son fils. Le prince menait donc une vie agréable ; mais malgré tout, il s'ennuyait et était tourmenté par le désir de savoir ce qui se passait chez ses parents. Il avait l'habitude de monter sur une haute montagne ; il jetait un coup d'œil sur son palais et voyait que tout était détruit, seuls les murs étaient restés. Chaque fois qu'il regardait les ruines, il se mettait à pleurer.

Un jour que cette vue l'avait ainsi désolé, de retour au logis, la sœur du Soleil lui demanda :

— Ivan tzaréwitch, pourquoi as-tu aujourd'hui les yeux rouges de larmes ?

Il répondit :

— C'est le vent qui a soufflé dans mes yeux.

Une seconde fois, la même chose arriva. Alors la sœur du Soleil défendit au vent de souffler. Mais une troisième fois encore Ivan revint les yeux rouges de larmes. Il ne restait qu'à faire des aveux complets et il pria la sœur du Soleil de le laisser partir, pour aller revoir les lieux chers à son enfance. Elle avait beau dire non, il insistait toujours. Enfin il l'implora tant et si bien, qu'elle lui donna la permission de partir et le munit pour la route d'une brosse, d'un peigne et de deux pommes vertes. Si vieux que fût un homme, quand il goûtait à ces pommes, il redevenait jeune au même instant.

Ivan tzaréwitch arriva auprès de Vertogor : il ne lui restait plus qu'une seule montagne à abattre. Ivan prit la brosse et la laissa tomber. Tout à coup, je ne sais comment, sortirent de terre de hautes montagnes dont les sommets touchaient les cieux. Il y en avait un grand nombre. Vertogor tout joyeux se mit aussitôt à la besogne.

Après je ne sais combien de temps, Ivan tzaréwitch arriva auprès de Vertodoub. Il n'avait plus que trois chênes à déraciner. Ivan prit son peigne et le laissa tomber au milieu des champs : soudain, des forêts épaisses sortirent de terre, aux arbres plus énormes les uns que les autres. Vertodoub, tout joyeux, remercia le prince et se mit à déraciner les chênes séculaires.

Après une nouvelle course, Ivan tzaréwitch arriva à l'endroit où

habitaient les deux couturières chenuës. Il leur donna une pomme. Elles y mordirent et tout à coup devinrent jeunes, comme si elles n'avaient jamais été vieilles. Très heureuses de cette transformation, elles firent présent au prince d'un mouchoir :

— Si tu agites ce mouchoir, aussitôt un lac apparaîtra derrière toi.

Enfin le prince arriva à la maison. Sa sœur vint à sa rencontre, l'accabla de caresses :

— Prends place, lui dit-elle : joue du tympanon, et moi j'irai préparer le déjeuner.

Le prince prit place, et se mit à jouer du tympanon. Une souris sortit de son trou et lui dit avec une voix humaine :

— Sauve-toi, prince ; prends la fuite tout de suite, ta sœur est allée aiguïser ses dents.

Ivan tzaréwitch quitta la chambre sans tarder, monta à cheval et se sauva, tandis que la souris se mettait à courir le long des cordes pour que le tympanon continuât à résonner. Ainsi la sœur ne soupçonna pas le brusque départ de son frère. Ayant fini d'aiguïser ses dents, elle se précipita dans la chambre et vit qu'il n'y avait plus personne ; la souris venait de se retirer dans son trou.

La sorcière entra dans une violente colère, grinça des dents et se mit à la poursuite du prince. Ivan tzaréwitch, ayant entendu qu'on le poursuivait, se retourna et vit sa sœur qui arrivait à toute vitesse. Il prit son mouchoir, l'agita, et un lac profond apparut. Tandis que la sorcière était occupée à franchir le lac, le prince prit une grande avance sur elle. Mais ensuite elle repartit à sa poursuite avec plus d'acharnement.

Elle allait l'atteindre. Vertodoub devina que le prince fuyait sa sœur et se mit à déraciner les chênes pour en encombrer la route. Il en amassa une vraie montagne. Le passage était fermé à la sorcière. Elle s'occupa alors de ronger les arbres ; elle eut beaucoup de peine à se frayer une voie, et Ivan tzaréwitch était déjà bien loin. Elle se remit à sa poursuite d'une allure folle, et il s'en fallut de peu qu'elle ne l'atteignît. Il n'y avait plus moyen d'échapper.

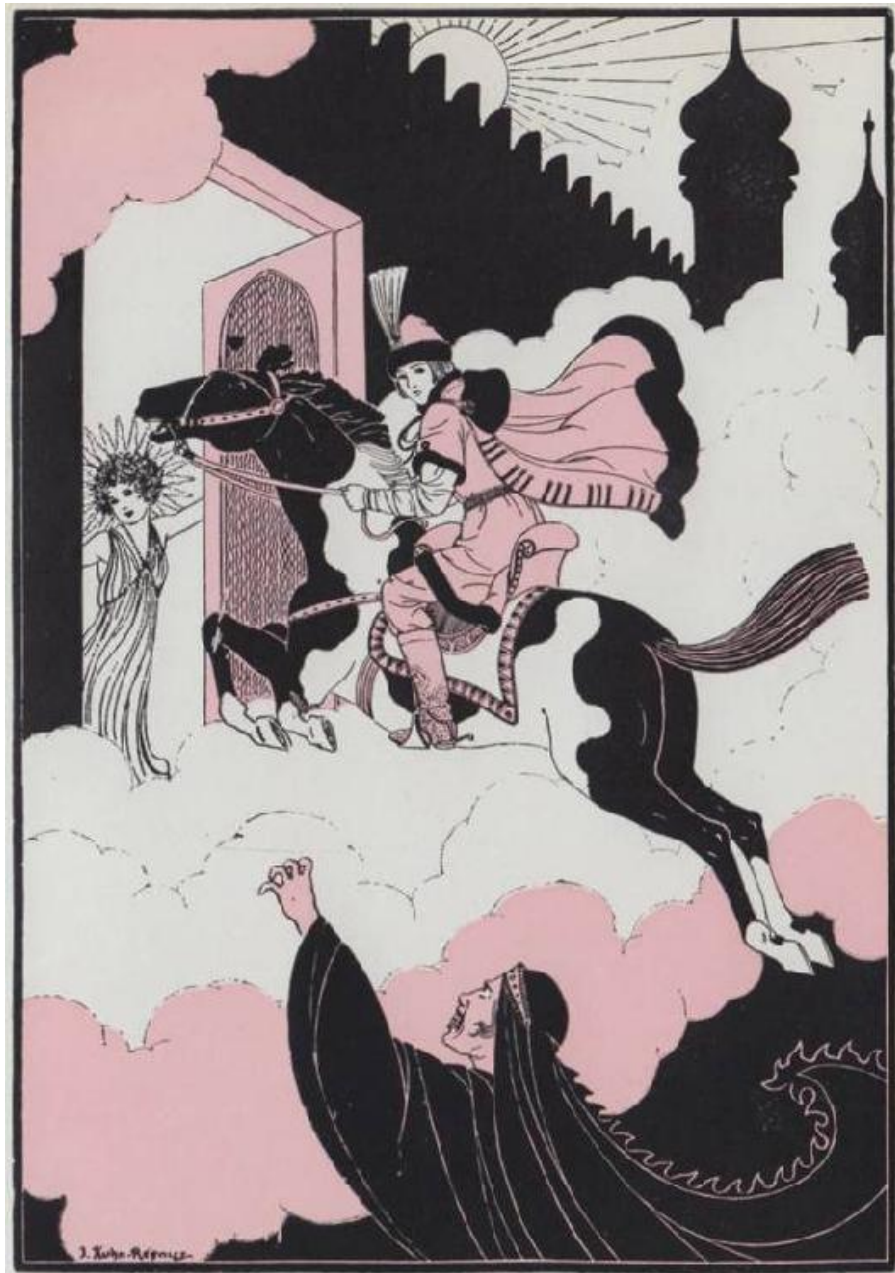
Mais Vertogor, qui aperçut la sorcière, saisit la montagne la plus haute, la posa juste sur la route, et sur cette montagne, il en posa une autre. Tandis que la sorcière perdait beaucoup de temps à graver cette double montagne, Ivan tzaréwitch gagnait du terrain. Mais la sorcière vint à bout de sa tâche et recommença sa poursuite acharnée. Ayant aperçu le prince de loin, elle lui cria :

— Ah ! Cette fois, tu ne m'échapperas plus !

Mais juste au moment où il allait être rejoint par elle, il arriva devant le palais de la sœur du Soleil. Il poussa un cri :

— Soleil, Soleil, ouvre-moi la fenêtre.

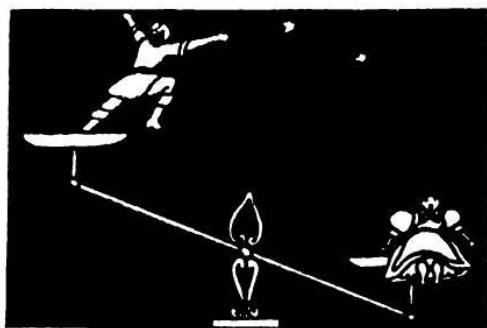
La sœur du Soleil ouvrit la fenêtre et le prince sauta à cheval dans le palais.



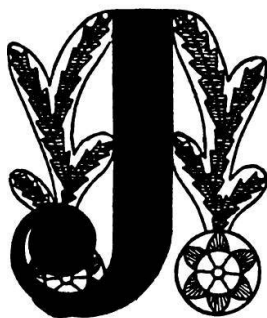
La sorcière réclama son frère pour le mettre à mort :

— Qu'Ivan tzarévitch vienne se placer sur la balance avec moi, pour voir qui sera le plus lourd. Si c'est moi, je le dévorerai ; si c'est lui, qu'il me tue.

On se mit à l'œuvre : Ivan prit place d'abord sur la balance, puis la sorcière. Mais à peine eut-elle mis le pied sur son plateau – Ivan se trouvait jeté en haut avec une telle vigueur qu'il tomba juste dans le ciel, dans le palais de la sœur du Soleil. Et la sorcière resta à jamais sur la terre.



Verliochka



ADIS vivaient un vieillard et sa femme qui avaient deux petites-filles, orphelines, si belles et si gentilles que les grands-parents ne tarissaient pas d'éloges sur leur compte. Un jour, le grand-père eut l'idée de semer des pois. Il mit en terre la semence qui germa ; les pois poussèrent et se mirent à fleurir. Le grand-père se dit :

« Maintenant je suis sûr de pouvoir manger pendant tout cet hiver des gâteaux farcis de pois. »

Mais, comme pour se moquer du vieillard, des moineaux s'abattirent sur sa plantation. Le grand-père trouvant la plaisanterie trop forte, envoya la plus jeune de ses petites-filles chasser les moineaux. L'enfant s'assit près des pois, ramassa une branche tombée et l'agita en criant :

— Tout beau, tout beau, moineaux ; ne mangez pas les pois de mon grand-père !

Tout à coup, elle entendit un bruit dans la forêt, un craquement : c'était Verliochka qui s'avancait. Il était d'une taille énorme, n'avait qu'un œil ; son nez était crochu, sa barbe touffue, ses moustaches longues d'une demi-aune et faisait des grimaces horribles. Cette créature avait une habitude singulière : sitôt qu'elle apercevait de loin un homme, elle ne pouvait s'empêcher de lui donner quelque signe d'affection, c'est-à-dire qu'elle se mettait en devoir de lui casser les reins, Verliochka n'épargnait personne, ni les vieux, ni les jeunes, ni ceux qui étaient pacifiques, ni ceux qui étaient d'un naturel batailleur.

Quand il aperçut la petite, il lui asséna un coup de gourdin et la tua net. Le grand-père, qui attendait toujours le retour de sa petite-fille, ne la voyant pas revenir, envoya l'aînée la chercher. Verliochka lui fit subir le même sort. Le vieillard, après une nouvelle attente, finit par perdre patience et dit à sa femme :

— Pourquoi diable s'attardent-elles là-bas ? C'est sans doute pour

bavarder avec des jeunes gens, tandis qu'elles laissent les moineaux becqueter les pois. Va, femme, et ramène-les à la maison.

Elle descendit du poêle où elle était assise, prit dans un coin son bâton, franchit le seuil de son pas traînant et ne revint plus à la maison. On comprend qu'à la vue de ses petites-filles mortes et de Verliochka à côté d'elles, elle avait bien deviné qu'il était l'auteur du meurtre. Poussée par la colère et la douleur, elle enfonça ses ongles dans les cheveux de Verliochka. C'était ce moment que guettait Verliochka...

Le vieillard attendait toujours, mais sa femme ne revint pas, ni ses petites-filles non plus. Il se leva de table, et se mit en chemin. Arrivé près du plant de pois, il vit par terre ses chères petites-filles qui semblaient endormies ; sur le front de l'une, le sang ruisselle ; le cou blanc de l'autre porte les traces bleues des cinq doigts qui l'ont serré. Sa femme était à ce point mutilée qu'il était impossible de la reconnaître.

Le vieillard sanglota longtemps, penché sur les cadavres et se lamentant. Ensuite, il retourna à la maison, prit son gourdin de fer et se mit en route pour aller trouver Verliochka et lui régler son compte.

En s'avançant toujours, il aperçut sur sa route un étang, au milieu duquel nageait un canard à la queue arrachée. Quand il aperçut le vieillard, il se mit à crier :

— Bonne et heureuse vie, vieillard, pendant cent ans !

— Bonjour, canard, pourquoi m'attendais-tu ici ?

— Je savais bien que tu ne pardonnerais pas à Verliochka ce qu'il a fait à ta femme et à tes petites-filles.

— Est-ce que tu connais Verliochka ?

— Comment diable ne pas le connaître ? Oui, certes, je le connais, ce borgne ! Un jour, ici, sur la rive de l'étang, il se mit à administrer une volée à un pauvre diable ; alors j'avais l'habitude d'ajouter à chaque mot une sorte de refrain : « Ah ! ah ! ah ! » Verliochka continue sa plaisanterie avec le pauvre homme et, moi, je fais toujours retentir l'air de mes « Ah ! ah ! ah ! » Après avoir assommé le malheureux, il accourt vers moi.

« — Je t'apprendrai, dit-il, à défendre les autres !

« Et il accompagna ces mots d'un coup qu'il me donna sur la queue ; je l'ai échappé belle ; et il trouva à qui parler ; seule, la queue lui resta entre les mains. Il est vrai que ma queue n'était pas grande, mais pourtant je la regrette. Depuis lors je suis devenu plus prudent et à tout ce qui se passe sous mes yeux, je réponds par cette approbation : « Oui, oui, oui ! » au lieu de dire comme auparavant : « Ah ! ah ! ah ! » Et sais-tu le résultat de ce changement de conduite ? J'ai la vie plus tranquille et je jouis d'une estime plus grande auprès

des hommes. J'entends toujours dire : « Voyez ce canard, pour avoir la queue fourchue, il n'en est pas moins très intelligent. »

— Mais alors tu pourras me montrer peut-être l'endroit où habite Verliochka ?

— Mais oui, oui, oui !

Le canard sortit de l'eau et, se balançant sur ses pattes, longea le bord suivi par le grand-père. En continuant leur marche, ils rencontrèrent une ficelle : celle-ci s'adresse au vieillard et le salue :

— Bonjour, vieillard à la tête solide !

— Bonjour, ficelle.

— Comment te portes-tu ? Où diriges-tu tes pas ?

— Je me porte à la rencontre de Verliochka pour me venger de lui. Il a étranglé ma vieille femme et tué net mes deux petites-filles ; elles étaient si gentilles !

— Je connaissais tes petites-filles et ta femme. Prends-moi avec toi ; je t'aiderai.

Le vieillard réfléchit ; peut-être la ficelle pourrait-elle l'aider à lier Verliochka. Il lui répondit :

— Soit, suis-moi, tu connais la route.

La ficelle rampa derrière eux comme un serpent. En poursuivant toujours leur marche, ils rencontrèrent sur la route un maillet, qui interpella le vieillard :

— Bonjour, vieillard à la tête solide !

— Bonjour, maillet !

— Comment te portes-tu ? Où vas-tu ?

— Je me porte bien. Le voyage que je fais est pour me venger de Verliochka. Pense donc : il a étranglé ma femme et tué mes deux petites-filles qui étaient la beauté même.

— Prends-moi avec toi pour t'aider !

Le vieillard se dit :

« Ma foi ! Ce maillet peut en effet m'être utile. »

Le maillet se souleva de terre, s'appuya sur son manche, fit un bond et partit. Ils vont toujours et rencontrent en chemin un gland qui glapit de sa voix menue :

— Salut, vieillard à la tête solide. Où vas-tu ?

— Je vais me battre avec Verliochka. Le connais-tu ? As-tu quelque idée de lui ?

— Comment donc ne pas le connaître ? Il est temps de s'occuper de lui. Prends-moi avec toi pour t'aider. Mon vieux ne crache pas dans le puits, son eau sera bonne un jour pour assouvir ta soif.

Le vieillard réfléchit :

« Eh bien ! Qu'il vienne, lui aussi ; plus il y aura de monde, mieux ce sera ! »

Il lui dit donc :

— Prends ta place et traîne-toi derrière nous.

Mais le gland, bien loin de se traîner, devança d'un bond tout le monde. Enfin, ils atteignirent une forêt épaisse et séculaire au milieu de laquelle s'élevait une maison. Ils regardent par la fenêtre, personne au logis. Le feu de la cheminée s'éteignait, une soupe de gruau était sur le foyer. Le gland sauta dans la soupe, le maillet se posa sur une planche, la ficelle s'étendit sur le seuil, le vieillard mit le canard sur la cheminée et lui-même se posta derrière la porte.

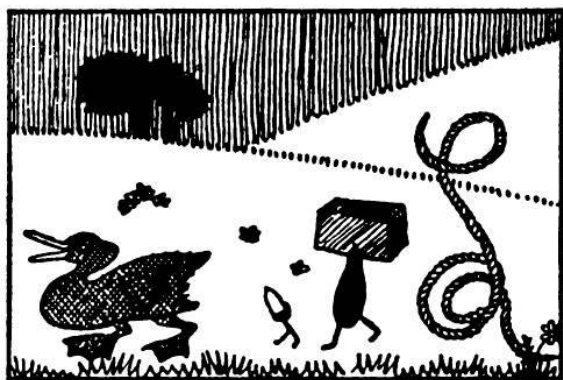
Verliochka revint, jeta par terre le bois qu'il apportait et fit du feu dans la cheminée. Le gland, qui se trouvait dans la soupe, se mit à entonner une chanson :

— Pi, pi, pi, on est venu pour battre Verliochka.

— Silence, soupe, dit Verliochka d'une voix tonnante, ou je vais te jeter dans le seau.

Mais le gland, sans lui prêter la moindre attention, poursuivit son glapissement. Verliochka se fâcha tout rouge, saisit le pot et, d'un coup, plongea la soupe dans le seau ; mais alors le gland sortit brusquement du seau, donna une chiquenaude à Verliochka et lui creva l'œil qui lui restait.

Verliochka voulut se sauver, mais il lui fut impossible d'échapper : la ficelle le garrotta et il tomba par terre. Le maillet descendit d'un bond de la planche, le vieillard sortit de derrière la porte, et tous se mirent à administrer des coups à Verliochka, tandis que le canard, sur la cheminée, accompagnait les coups de son refrain ordinaire. Il ne servit donc de rien à Verliochka d'être fort et courageux. Voilà le conte fini.



Zamorichka et ses quarante frères



ADIS vivaient un vieillard et sa femme qui n'avaient pas d'enfants. Ils eurent beau employer tous les moyens et implorer le ciel, la vieille femme restait stérile. Un jour, le mari alla dans la forêt chercher des champignons. Il rencontra sur sa route un vieillard.

— Je sais, lui dit celui-ci, ce qui te préoccupe : tu penses toujours au moyen d'avoir des enfants. Eh bien ! Fais un tour dans le village, prends dans chaque maison un œuf, et mets ces œufs sous une poule couveuse. Ce qui en résultera, tu le verras.

Le vieillard retourna au village, qui était composé de quarante et une maisons. Dans chaque maison, il prit un œuf et mit ces quarante et un œufs sous une poule couveuse. Deux semaines s'écoulèrent, le vieillard alla voir, et sa femme avec lui. Ils reconnurent que des œufs étaient éclos autant de petits garçons. Quarante et un petits garçons robustes, bien portants, sauf un seul, faible et chétif. Le vieillard donna des noms à ses garçons, sauf au dernier, pour lequel il n'en trouvait pas.

— Eh bien, dit-il, on t'appellera Zamorichka.

Les enfants grandissent chez les deux vieillards ; on les voit grandir, non d'année en année, mais d'heure en heure. Ils grandissent et se mettent à travailler, à aider leurs parents. Les quarante garçons travaillaient aux champs et Zamorichka gardait la maison.

Le temps vint de faucher le foin. Les frères fauchèrent le foin, on fit des meules. Après le rude travail de la semaine, ils revinrent à la maison, mangèrent ce que le ciel voulut bien leur envoyer et s'endormirent. Le vieillard s'en aperçut et dit :

— Ce qui est jeune est vert ; ils mangent beaucoup, ont le sommeil dur et ne travaillent guère.

— Mais, mon père, avant de juger, il faut voir, dit Zamorichka.

Le vieillard fit ses préparatifs, se rendit dans la prairie et fut bien surpris en apercevant les quarante meules de foin :

— Ah ! s'écria-t-il, quels gaillards, et que de besogne ils ont abattue en une semaine !

Le lendemain, il retourna à la prairie contempler ses richesses. En arrivant, il s'aperçut qu'une meule avait disparu sans laisser de traces. Il retourna à la maison et dit :

— Ô mes enfants, une seule est perdue !

— Ce n'est rien, répondit Zamorichka, nous attraperons le voleur ; donnez-moi cent roubles, et j'en fais mon affaire.

Il prit les cent roubles de son père et alla trouver le forgeron :

— Veux-tu, dit-il, me forger une chaîne telle qu'elle suffise à enserrer un homme de la tête aux pieds ?

— Oui, je veux bien te la forger.

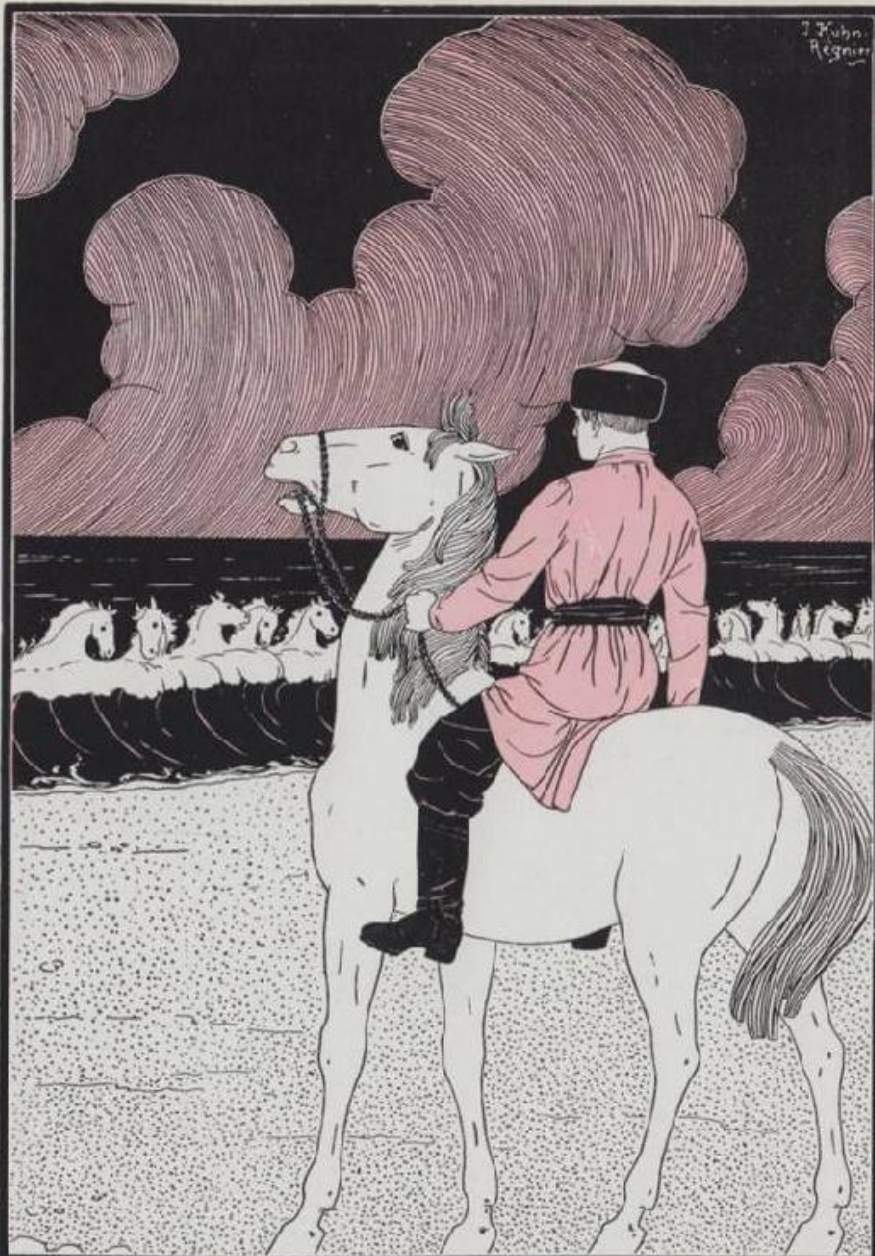
— Mais vois à la faire très solide ; si la chaîne résiste, je te paierai cent roubles ; si elle casse, tu l'auras faite en pure perte.

Le forgeron forgea la chaîne en fer. Zamorichka s'en entoura, tendit ses muscles et la chaîne se rompit. Le forgeron en fit une autre deux fois plus forte. Celle-là résista. Zamorichka prit la chaîne de fer, paya les cent roubles et alla se mettre aux aguets près des meules de foin.

À minuit précis, une tempête se déchaîna, la mer fut agitée furieusement et du sein des flots sortit une cavale superbe. Elle courut à la première meule et se mit à dévorer le foin. Zamorichka l'atteignit d'un bond, l'entoura de sa chaîne et sauta sur son dos. La cavale se mit à courir avec lui par monts et par vaux, mais elle ne put le désarçonner. Elle s'arrêta et lui dit :

— Eh bien, mon garçon, si tu as su monter sur mon dos, tu as le droit de posséder mes poulains.

La cavale accourut au bord de la mer bleue et se mit à hennir fortement. La mer bleue s'agita et quarante poulains se montrèrent au bord de la mer, tous plus beaux les uns que les autres : on pouvait gager à coup sûr qu'il ne s'en trouvait pas de meilleurs dans le monde entier.



Le matin suivant le vieillard entend dans la cour un hennissement, un piétinement. Que se passait-il donc ? Il se trouva que c'était Zamorichka qui amenait tout un troupeau de chevaux.

— Bonjour, frères, dit-il ; à présent nous avons tous des chevaux ; mettons-nous en route pour aller chercher des fiancées.

Longtemps, ils parcoururent le monde, mais où trouver tant de fiancées d'un coup ? Se marier chacun de son côté, cette idée ne leur souriait pas, de peur que l'un ne fût jaloux du bonheur de l'autre. Il n'y avait pourtant pas de mère qui pût se vanter d'avoir quarante et une filles.

Enfin, ils arrivèrent au bout de la terre, et ils virent sur une haute montagne s'élever un palais de briques peintes en blanc. Ce palais était entouré d'un mur très élevé. Près des portes se dressaient des colonnes de fer. Ils comptèrent : il y avait quarante et une colonnes. Ils attachèrent à ces colonnes leurs chevaux superbes et entrèrent dans la cour. Une vieille sorcière vient à leur rencontre :

— Vous que personne n'a invités, ni appelés, de quel droit avez-vous attaché vos chevaux à ces colonnes ?

— Mais, vieille, pourquoi ces cris ? D'abord donne-nous à manger, à boire ; prépare-nous un bain et puis tu nous poseras tes questions.

La sorcière leur donna à boire, à manger, prépara un bain et leur demanda :

— Eh bien ! Jeunes gens, qu'est-ce qui vous amène ? Revenez-vous de quelque affaire ou, au contraire, allez-vous en chercher une ?

— Nous en cherchons une, vieille.

— Que vous faut-il donc ?

— Nous cherchons des fiancées.

— Moi, j'ai des filles, dit la sorcière.

Et, s'élançant dans son palais, elle en fit sortir quarante et une jeunes filles. Les jeunes gens firent leur demande ; on se mit à boire, à festoyer ; on célébra les noces.

Le soir, Zamorichka alla voir son cheval. Aussitôt que son cheval fidèle le vit, il lui dit d'une voix humaine :

— Prends garde, maître ; quand vous irez tous dormir, mettez vos habits à vos jeunes femmes et revêtez-vous de leurs robes ; sinon vous êtes tous perdus.

Zamorichka rapporta cela à ses frères. Ils mirent leurs habits à leurs femmes dont eux-mêmes revêtirent les robes, puis ils se couchèrent. Tous s'endormirent. Seul Zamorichka ne ferma l'œil. À minuit précis, la vieille sorcière donna cet ordre de sa voix stridente :

— Accourez, mes fidèles serviteurs, coupez la tête de mes hôtes insolents.

Les fidèles serviteurs accoururent à cet appel et coupèrent la tête des filles de la sorcière. Zamorichka éveilla ses frères et leur raconta ce qui s'était passé. Ils prirent les têtes coupées, les embrochèrent sur des barres de fer qui garnissaient le mur, puis ils sellèrent leurs chevaux et se sauvèrent à toute bride.

Le lendemain, la vieille sorcière se leva et regarda par la fenêtre. Tout le long du mur les barres étaient surmontées de têtes, les têtes de ses filles. Elle entra dans une violente colère, se fit donner un bouclier de feu, partit au galop en jetant du feu aux quatre coins de la terre. Où se cacher ? Les jeunes gens ont devant eux la mer bleue, derrière eux la vieille sorcière brûle l'air. La mort était imminente ; mais Zamorichka était un garçon malin. Avant de partir, il avait pris à la vieille son mouchoir enchanté. Il agita ce mouchoir et tout à coup un pont se trouva jeté sur la mer bleue. De la sorte, nos braves jeunes gens atteignirent le bord opposé. Puis Zamorichka agita de nouveau le mouchoir. Le pont disparut. La sorcière dut retourner sur ses pas et les frères regagnèrent leur demeure.



Wasilissa la Belle



DANS un certain pays, dans un certain royaume vivaient un marchand et sa femme et de leur union était née une fille unique, Wasilissa la Belle.

Quand l'enfant eut huit ans révolus, la femme du commerçant eut une grave maladie qui devait la conduire au tombeau. Elle appela sa fille, lui fit présent d'une poupée et lui dit :

— Écoute, ma fille, et grave dans ta mémoire mes dernières paroles. Je meurs, et avec ma bénédiction maternelle, je te laisse cette poupée : garde-la toujours auprès de toi, ne la montre à personne et, s'il te survient quelque peine, consulte-la.

Puis, la mère embrassa sa fille et rendit le dernier soupir.

Après avoir pleuré longtemps sa femme défunte, le marchand songea à contracter un nouveau mariage. C'était un brave homme, aussi les partis ne lui manquèrent pas ; mais entre toutes les femmes, une veuve surtout lui plut. Elle était déjà d'un certain âge et avait deux filles, ayant environ l'âge de Wasilissa. Dans tout le pays elle passait pour une bonne mère et pour une ménagère expérimentée. Le marchand épousa la veuve ; mais il fut déçu dans son espoir, car il ne trouva pas en elle une bonne mère pour sa fille. Wasilissa passait pour être la plus belle fille du village. La marâtre et ses filles étaient jalouses de sa beauté : elles lui cherchaient chicane à tout propos et la surchargeaient de besogne afin que les travaux excessifs la fissent maigrir, que son teint perdît son éclat sous les rayons brûlants du soleil et le hâle.

Wasilissa supportait tout sans murmurer et elle devenait tous les jours plus belle, tandis que les filles de la marâtre, bien que restant toujours les bras croisés et se reposant constamment, devenaient toujours plus maigres et laides, car elles étaient rongées par l'envie.

Mais comment se produisait ce phénomène ? C'était grâce à la

poupée, qui protégeait Wasilissa. Sans elle la jeune fille n'aurait pu s'acquitter de cette besogne. La poupée la consolait dans ses chagrins, lui donnait de bons conseils et accomplissait pour elle les divers travaux.

Quelques années se passèrent ainsi.

Wasilissa est devenue grande, elle est en âge d'être mariée. Tous les jeunes gens de la ville demandent sa main, personne ne songe aux filles de la marâtre. Celle-ci, courroucée, répond à tous les prétendants :

— Je ne marierai jamais la cadette avant les aînées !

Et, après avoir éconduit les prétendants, elle laissait éclater son dépit contre Wasilissa, sans lui épargner les coups ni les insultes.

Il arriva un jour que le commerçant dut s'absenter pour se rendre dans un autre royaume. Sur ces entrefaites, la belle-mère alla occuper une autre maison tout près d'une forêt. Au milieu de cette forêt se trouvait une clairière, et dans cette clairière s'élevait une maisonnette habitée par une vieille sorcière. Elle ne permettait à personne de s'approcher d'elle et mangeait les hommes comme des poules.

Une fois établie en cet endroit, la marâtre ne cessait d'envoyer dans la forêt, sous divers prétextes, la fille qu'elle détestait, mais celle-ci en revenait toujours saine et sauve : la poupée lui indiquait la route et l'avertissait de l'approche de la vieille sorcière.

L'automne se passa ainsi. La marâtre distribua de la besogne à chacune de ses trois filles. Elle chargea l'une de faire de la dentelle, l'autre de tricoter des bas, et Wasilissa de filer, fixant à chacune la quantité de besogne à exécuter. Elle éteignit les feux dans toute la maison et ne laissa brûler que la chandelle qui permettait aux jeunes filles d'y voir pour exécuter leurs travaux, puis elle alla se coucher.

Les jeunes filles se mirent à l'ouvrage. La mèche charbonneuse obscurcissait la lumière et une des filles de la marâtre prit les mouchettes pour moucher la chandelle et l'éteignit à dessein.

— Qu'allons-nous faire ? dirent les jeunes filles ; il n'y a plus de feu dans la maison et notre travail n'est pas terminé. Il faut aller chercher de la lumière chez la vieille sorcière.

— Mois, j'y vois clair à la lueur de mes épingles, dit celle qui faisait la dentelle ; je n'irai donc pas.

— Moi non plus, ajouta celle qui tricotait ; je vois clair à la lueur de mes aiguilles.

— C'est à toi d'aller chercher du feu, s'écrièrent-elles d'un commun accord. Va chez la sorcière.

Et elles poussèrent Wasilissa hors de la chambre. Wasilissa s'en alla à sa chambrette, servit à sa poupée le souper préparé et lui dit :

— Voilà, chère poupée ; prends cette nourriture et prête une oreille attentive à mes plaintes : on m'envoie chez la vieille sorcière, elle me mangera.

— N'aie pas peur, répondit la poupée ; vas-y si l'on t'y envoie, tu n'as qu'à me prendre avec toi : avec moi tu n'as rien à redouter.

Wasilissa mit la poupée dans sa poche et s'enfonça dans la forêt épaisse. Elle s'avance ; un frisson la secoue des pieds à la tête. Tout à coup, un cavalier passe au galop devant elle : son visage est tout blanc, il est vêtu de blanc, il monte un cheval blanc dont le harnais est blanc. Le jour commence à poindre.

Elle avance toujours. Un autre cavalier passe auprès d'elle au galop, le visage rouge, vêtu de rouge, monté sur un cheval rouge. Le soleil paraît. Wasilissa marcha nuit et jour et ce ne fut que vers le soir de la deuxième journée qu'elle déboucha dans la clairière où s'élevait la demeure de la vieille sorcière. La palissade qui entourait la maison était composée d'ossements humains et surmontée de crânes ; à la porte, elle vit des jambes d'hommes en place de verrous ; au lieu d'une serrure, une mâchoire d'homme grande ouverte.

Wasilissa, muette d'horreur, s'arrêta, les pieds rivés au sol. Tout à coup, arriva un nouveau cavalier, la figure noire, vêtu de noir de la tête aux pieds et monté sur un cheval noir. Il galopa jusqu'à la porte de la demeure de la vieille sorcière et disparut soudain, comme s'il s'était enfoncé dans les profondeurs de la terre.

La nuit survint ; mais l'obscurité ne régna pas longtemps : les yeux des crânes de la palissade se mirent à briller, et sur toute la clairière la lumière se répandit comme en plein jour. Wasilissa frissonnait d'épouvante ; mais, ne sachant où se sauver, elle demeurait immobile. Bientôt un bruit formidable se fit entendre : les arbres commencèrent à gronder ; les feuilles sèches remuées craquèrent, et la vieille sorcière en personne parut dans la forêt. Arrivée près de sa porte, elle s'arrêta, huma l'air et s'écria :

— Hé ! hé ! Cela sent l'esprit russe ! Qui est là ?

Wasilissa s'approcha de la vieille, lui fit un profond salut et lui adressa la parole :

— C'est moi, grand-mère ! Les filles de ma marâtre m'ont envoyée chercher de la lumière chez toi.

— Bien, dit la sorcière, je les connais ; mais il faut d'abord que tu restes un certain temps à mon service, après quoi je te donnerai de la lumière.

Puis elle se tourna du côté de la porte et s'écria :

— Mes verrous solides, tirez-vous ; ma porte, ouvre tes battants !

Les portes s'ouvrirent et la vieille sorcière entra, faisant retentir l'air de ses sifflements. Arrivée dans la chambre, la vieille sorcière se

coucha sur le plancher et dit à Wasilissa :

— Sers-moi ici tout ce qu'il y a dans le four, je veux souper !

Wasilissa alluma une brindille en la frottant contre les crânes luisants qui ornaient la palissade. Puis elle tira les mets du four et les servit à la sorcière. Il y avait là de quoi nourrir dix hommes. Elle alla aussi chercher à la cave du kwass(10), de l'hydromel, de la bière et de l'eau-de-vie.

La vieille mangea et but tout. Elle ne laissa à Wasilissa qu'un peu de potage aux choux et un croûton de pain. La sorcière alla se coucher en disant :

— Quand je serai partie demain, toi, aie soin de nettoyer la cour, de balayer la chambre, de faire le déjeuner, de préparer le linge. Ensuite tu iras dans le hangar où est amoncelé le blé, tu prendras là un quart de blé, tu en ôteras la nielle. Que tout soit fait, sinon je te mangerai !

Après cette recommandation, la vieille sorcière se mit à ronfler. Wasilissa servit le reste du repas à sa poupée et, fondant en larmes, lui dit :

— Viens, ma poupée, mange de tous ces mets et prête une oreille attentive à mes plaintes : la vieille sorcière m'a chargée d'une besogne impossible à exécuter et elle menace de me manger si je ne l'ai pas accomplie à l'heure fixée.

La poupée répondit :

— N'aie pas peur, belle Wasilissa ; dîne et va te coucher : la nuit porte conseil.

Wasilissa s'éveilla le lendemain de très bonne heure et regarda par la fenêtre ; les yeux des crânes s'éteignirent ; la silhouette du cavalier blanc brilla devant elle ; il fit grand jour.

La vieille sorcière sortit de la maison, alla dans la cour, fit entendre un sifflement ; et un mortier, un pilon, un balai se présentèrent. Le cavalier rouge passa à son tour, et le soleil parut.

La vieille sorcière se mit dans le mortier, sortit de la cour en fouettant le pilon et en effaçant ses traces avec le balai.

Wasilissa, restée seule, passa en revue toute la maison de la sorcière, admira sa richesse et se mit à réfléchir, en se demandant avec anxiété quelle besogne il fallait entreprendre d'abord. Mais au premier coup d'œil, elle s'aperçut que toute la besogne était faite ; la poupée ôtait du blé les derniers grains de nielle.

— Ô toi, ma libératrice, dit Wasilissa à la poupée, tu m'as préservée du malheur.

— Tu n'as plus qu'à préparer le repas, répondit la poupée, en regagnant sa place dans la poche de Wasilissa ; fais donc le reste de la

besogne et repose-toi en toute tranquillité.

Vers le soir, Wasilissa mit la table et attendit l'arrivée de la vieille sorcière. Il commençait à faire sombre ; le cavalier noir fit son apparition près de la porte et l'obscurité devint complète. Seuls les yeux des crânes étincelaient dans les ténèbres de la nuit. Les arbres se mirent à gronder, les feuilles à craquer. C'était la vieille qui arrivait. Wasilissa alla à sa rencontre.

— Est-ce que tout est fait ? demanda la sorcière.

— Vois plutôt, grand-mère !

La sorcière regarda tout autour d'elle ; bien dépitée de ne rien trouver à reprendre, elle dit :

— Soit, c'est bien !

Puis elle s'écria :

— Mes serviteurs fidèles, mes amis dévoués, venez moudre mon froment !

Trois paires de mains apparurent, s'emparèrent du froment et l'emportèrent. La vieille mangea tout son souï et, avant de gagner son lit, dit à Wasilissa :

— Demain tu feras comme aujourd'hui ; de plus tu trouveras du pavot dans le hangar ; tu le prendras et en enlèveras la poussière.

Ayant dit, elle se retourna du côté du mur et se mit à ronfler. Alors Wasilissa implora de nouveau sa poupée.

La poupée lui répondit comme la veille :

— Ne t'inquiète pas, va te coucher ; la nuit porte conseil ; tu verras demain matin que tout sera fait.

Le lendemain, la sorcière sortit de la cour, tandis que Wasilissa et sa poupée se mettaient à la besogne. La vieille revint le soir, examina tout et s'écria :

— Mes fidèles serviteurs, mes amis dévoués, pressez l'huile du pavot.

Trois paires de bras se présentèrent à cet appel, prirent le pavot et l'emportèrent. La sorcière se mit à souper. Elle mange et Wasilissa se tient debout devant elle, gardant le silence.

— Pourquoi donc ne me dis-tu rien ? demanda la sorcière. Es-tu muette ?

— Si tu le permets, je te demanderai...

— Eh bien ! Demande ! Mais songe qu'il y a des questions qui ne sont pas profitables ; si tu apprends beaucoup, tu avanceras l'heure de la vieillesse.

— Je ne veux te demander l'explication que d'un phénomène que j'ai vu : quand je me dirigeais vers toi, j'ai été dépassée par un cavalier au visage blanc, vêtu de blanc et monté sur un cheval blanc. Quel est

ce cavalier ?

— C'est mon jour clair, répondit la sorcière.

— Ensuite, j'ai été dépassée par un autre cavalier à la figure rouge, vêtu de rouge, monté sur un cheval rouge. Quel est celui-là ?

— C'est mon beau soleil.

— Et ce cavalier noir qui m'a dépassée près de la porte ?

— C'est ma nuit sombre.

Wasilissa se rappela les trois paires de bras et se tut.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas autre chose encore ? dit la sorcière.

— J'en sais assez comme cela : tu as dit toi-même que beaucoup de sagesse fait vieillir vite.

— C'est fort bien, dit la vieille, de ne me questionner qu'au sujet de ce que tu as vu au-dehors et non sur ce qui est ici. Je n'aime pas qu'on révèle au monde mes secrets. À présent, je te poserai cette question : comment as-tu pu t'acquitter des travaux dont je t'ai chargée ?

— Je suis aidée par la bénédiction de ma mère.

— Ah ! Voilà la raison ! Sors de chez moi, fille bénie ; je n'aime pas les filles bénies !

Elle empoigna Wasilissa, la fit sortir de la chambre et la poussa hors de la cour ; puis elle prit un crâne parmi ceux de la palissade, un crâne aux yeux étincelants. Elle le mit sur un bâton et le donna à Wasilissa en lui disant :

— Tiens, voilà de la lumière pour les filles de ta marâtre ; prends-la et porte-la à la maison.

Wasilissa se mit à courir, guidée par la lumière du crâne, qui ne s'éteignait qu'à la pointe du jour, et enfin, vers le soir de la deuxième journée, elle arriva à la maison.

Au moment d'entrer, elle eut l'envie de jeter le crâne ; car, se disait-elle, elles n'ont plus besoin de lumière. Mais du crâne s'éleva une voix qui lui dit :

— Ne me jette point, porte-moi à ta marâtre.

Elle lança un regard vers la maison et, ne voyant de lumière à aucune fenêtre, elle se décida à entrer avec le crâne.

Pour la première fois, on lui fit bon accueil ; on lui raconta qu'aussitôt qu'elle se fut mise en route, il n'y eut plus de lumière à la maison. Elles ne savaient comment battre le briquet et la lumière apportée de chez les voisins s'éteignait à l'entrée de la chambre.

— Peut-être, ajoutèrent-elles, la tienne ne s'éteindra-t-elle pas.

On apporta le crâne dans la chambre et ses yeux se fixèrent sur la mère et les filles, les brûlant de leurs regards. Elles essayèrent de se

cacher, mais partout elles étaient poursuivies par ces regards terribles. Vers le matin, il ne restait plus d'elles que des cendres. Seule, Wasilissa n'avait pas été atteinte.

Le lendemain, Wasilissa enfouit le crâne, ferma la maison, partit pour la ville et offrit ses services à une vieille femme sans enfants. Ce fut là qu'elle resta, en attendant le retour de son père.

Un jour, elle dit à la vieille femme :

— Je m'ennuie à rester ainsi désœuvrée tout le jour : va m'acheter du lin de la meilleure qualité. Je passerai mon temps à filer.

La vieille femme lui acheta du lin. Wasilissa se mit à filer ; le travail semblait brûler entre ses mains et le fil sortait uni et fin comme un cheveu. Quand il y eut beaucoup de fil préparé, on songea à le tisser. Mais on ne savait où trouver une navette propre au fil de Wasilissa. Personne n'osait se charger de cette besogne. Alors Wasilissa eut recours à sa poupée, et celle-ci lui fournit une superbe navette.

Vers la fin de l'hiver, la toile était terminée et elle était si fine qu'on pouvait la faire passer par le trou d'une aiguille comme du fil. Au printemps on la blanchit et Wasilissa dit à la vieille femme :

— Va donc vendre cette toile, et l'argent qu'on t'en donnera t'appartiendra tout entier.

La vieille jeta un regard sur la toile et ne put retenir un cri d'admiration.

— Mais, mon enfant, une pareille toile ne peut convenir qu'au roi ! Je la porterai au palais.

Elle alla au palais du roi et se mit à se promener devant la fenêtre. Le roi l'aperçut et lui dit :

— Que veux-tu, ma bonne vieille ?

— Vois-tu, sire, répondit-elle, j'ai apporté de la marchandise superbe et je ne veux la vendre à personne qu'à toi.

Le roi ordonna de faire venir la vieille femme, et aussitôt qu'il eut aperçu la toile, il l'admira :

— Que veux-tu en échange ? demanda le roi.

— Mais, sire, cette toile n'a pas de prix. Je te l'ai apportée en don.

Le roi la remercia et la congédia en la comblant de présents.

Alors, au palais, on se mit à tailler avec cette toile des chemises pour le roi ; mais on fut bien embarrassé quand il s'agit de trouver une couturière pour les confectionner. Après avoir longtemps cherché inutilement, le roi rappela la bonne vieille et lui dit :

— Tu as su filer et tisser la toile, tu sauras donc la confectionner.

— Cette toile n'est pas mon ouvrage, répondit-elle, mais celui d'une belle jeune fille.

— Eh bien ! Qu'elle se charge de la couture.

La vieille femme revint chez elle et raconta tout à Wasilissa, qui lui répondit :

— Je savais bien que ce travail me reviendrait nécessairement.

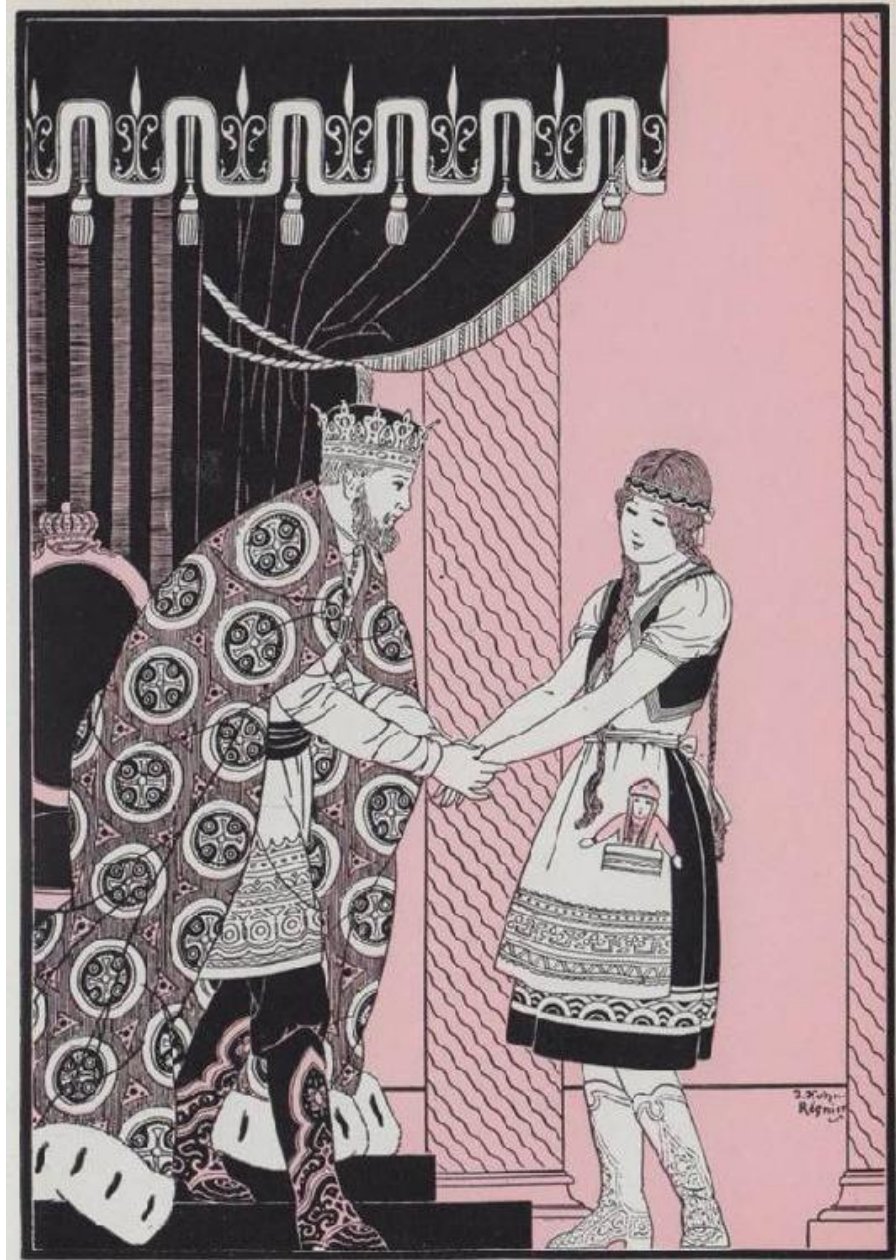
Elle s'enferma dans sa chambre et se mit à la besogne, cousant sans cesse, et bientôt une douzaine de chemises se trouva prête. La bonne vieille alla porter les chemises au roi et Wasilissa lava son visage, se coiffa, s'habilla et se mit à la fenêtre, attendant la fin de l'aventure. Tout à coup, elle vit entrer dans la cour un serviteur du roi. En arrivant dans la chambre, il lui dit :

— Sa Majesté veut voir de ses propres yeux la jeune fille qui a confectionné ses chemises ; elle veut de ses propres mains lui en donner la récompense.

Wasilissa se rendit au palais, se présenta au roi qui, aussitôt qu'il la vit, ressentit pour elle un vif amour.

— Non, ma belle, dit-il, je ne te quitterai plus. Veux-tu devenir ma femme ?

Puis le roi prit les mains blanches de Wasilissa, la fit asseoir à côté de lui sur son trône, et le jour même on célébra leurs fiançailles.



Bientôt le père de Wasilissa revint de son long voyage. Il se réjouit du sort de sa fille et demeura avec elle. Wasilissa prit au palais la vieille femme qui lui avait donné asile ; elle ne se sépara jamais de sa poupée et la garda auprès d'elle jusqu'à la fin de sa vie.



Un Prodige étonnant



DANS un certain royaume, pas de ce pays-ci, vivait une vieille femme. Elle avait un fils qui était chasseur, errait par les bois et les montagnes, et tuait des oiseaux et des bêtes de toute sorte dont il se nourrissait ainsi que sa mère. Un jour, il prit son fusil, son carnier et partit. Il marcha quelque temps, tua un lièvre et l'apporta à sa mère. La vieille femme coupa le lièvre en deux ; elle rôtit le train de derrière, le servit et cacha l'autre moitié sous le banc. Or, pendant qu'ils mangeaient le quartier de derrière, celui de devant sauta hors de la chaumière et s'enfuit.

— Mère, regarde donc, dit le paysan, voilà un prodige : toi et moi mangeons le quartier de derrière et l'autre s'enfuit et court les champs.

— Ah ! Mon fils, il peut se produire des miracles plus étonnants que celui-là. Au village voisin, chez notre ami, un vrai prodige s'est accompli : va chez lui, il te le racontera lui-même.

Le chasseur se rendit au village, trouva le paysan son ami et le salua :

— Bonjour, frère !

— Bonjour, pays ! Qu'est-ce qui t'amène ?

— Raconte-moi ton prodige.

— Écoute. Étant jeune, j'avais une femme capricieuse et fainéante. Un jour, ma patience fut à bout et je voulus la corriger un peu ; mais elle m'arracha mon bâton, me frappa dans le dos et dit :

« — Tu étais un paysan jusqu'ici, deviens maintenant un chien noir ! »

« À l'instant même, j'étais changé en chien ; elle saisit un fourgon et se mit à m'asséner des coups dans les flancs. Elle me battit longtemps, puis me chassa. Je courus dans la rue, je m'assis sur un tas de terre et pensai :

« Peut-être ma femme reviendra-t-elle à de meilleurs sentiments et me changera-t-elle de nouveau en homme ? »

« Mais il n'en fut pas ainsi, j'avais beau rôder autour de la chaumière, je ne pus obtenir grâce devant cette femme. Parfois, elle ouvrait la fenêtre, m'arrosait d'eau bouillante et tâchait de m'atteindre aux yeux. Elle ne prenait aucun soin de ma nourriture et je risquais de mourir de faim. Il n'y avait rien à faire. Je m'en courus aux champs. Là, je vis un paysan qui faisait paître un troupeau de bœufs. Je suivis ce troupeau et me mis à prendre soin des bœufs : celui qui s'écartait du troupeau, je le ramena à l'instant, et quant aux loups, je les poursuivais avec acharnement et je n'en laissais pas approcher un seul. Le paysan fut reconnaissant de mes soins ; il me donna à manger et à boire. Il se fiait tellement à moi qu'il cessa de garder le troupeau ; il restait au village et chôma à son aise. Un jour, le seigneur lui dit :

« — Berger, tu chômes toujours et le bétail se promène seul aux champs. Cela ne saurait aller ainsi. Il se peut qu'un voleur survienne et enlève les bœufs.

« — Non, monsieur, je suis sûr de mon chien : il ne laisse approcher personne.

« — Tu dis des sottises. Veux-tu gager que j'emmène à l'instant un bœuf ?

« — Non, vous ne pourriez l'emmener. »

« Ils disputèrent là-dessus et parièrent trois cents roubles, argent en mains.

« Le seigneur venu aux champs allait saisir un bœuf, quand je m'élançai sur lui et déchirai ses habits, lui défendant l'approche du troupeau. Mon maître gagna le pari et, depuis lors, il m'eut en plus grande affection encore qu'auparavant. Parfois, il ne mangeait pas lui-même tout son soûl pour me donner de la nourriture. Je demeurai chez lui un an entier, puis je voulus revoir la maison.

« Je verrai, pensais-je, si ma femme n'aura pas pitié de moi et ne refera pas de moi un homme. »

« Je courus donc à la maison et me mis à gratter à la porte. Ma femme sortit, un bâton à la main, me frappa dans le dos et dit :

« — Eh bien ! Tu courais sous la forme d'un chien noir, vole maintenant sous celle d'une pie !

« Je fus à l'instant métamorphosé en pie et je me mis à voler par les bois et par les buissons. L'hiver glacé me surprit ; j'eus grand froid et je manquai de nourriture : impossible de m'en procurer. Je me glissai dans un jardin et j'y vis un piège pour les oiseaux.

« — Je vais, me dis-je, voler sur ce piège, afin que les enfants m'attrapent ; peut-être me donneront-ils à manger et, de plus, il fera plus chaud dans une chaumière pour passer l'hiver.

« Je volai dans le piège, la porte se referma ; les enfants me prirent et m'apportèrent à leur père :

« — Regarde, père, quelle belle pie nous venons d'attraper !

« Mais le père était sorcier ; il reconnut à l'instant que j'étais un homme, non un oiseau ; il me tira de la cage, me mit sur la paume de sa main, souffla sur moi et je me transformai de nouveau en paysan. Il me donna une baguette verte et me dit :

« Tiens, mon ami, retourne ce soir chez toi, et, quand tu entreras dans la chaumière, frappe ta femme avec cette baguette et dis :

« Tu étais épouse et femme, deviens maintenant chèvre !

« Je pris la baguette verte, je revins à la maison ; je m'approchai furtivement de la maîtresse, la frappai avec la baguette et dis :

« — Tu étais épouse et femme, deviens maintenant chèvre.

« À l'instant, elle devint chèvre. Je lui jetai une corde autour des cornes, je l'attachai dans le hangar et je la nourris de paille de seigle. Et puis, je retournai vers le sorcier.

« Dis-moi donc, ami, comment faire pour convertir ma chèvre en femme ?

« Il me donna une autre baguette.

« — Tiens, ami, frappe-la avec cette baguette et dis : « Tu étais chèvre, maintenant deviens une femme ».

« Je retournai à la maison, je frappai ma chèvre avec la baguette.

« — Tu étais chèvre, dis-je, deviens une femme à présent !

« Et ma chèvre fut transformée en femme. Alors elle se jeta à mes pieds, se mit à parler, à demander pardon et jura de vivre honnêtement : depuis lors nous vivons heureux, nous aimant et nous accordant parfaitement. »

— Merci, dit le chasseur, c'est en effet un prodige étonnant.



Jean et la Sorcière



ADIS vivaient un vieux bonhomme et sa femme ; ils avaient un seul fils, Jean, qu'ils aimaient au-delà de toute expression. Jean dit un jour à son père et à sa mère :

— Laissez-moi aller à l'étang, je vais y pêcher.

— En seras-tu capable ? Tu es encore petit, tu pourras te noyer.

— Non, je ne me noierai pas, je vous rapporterai du poisson, laissez-moi y aller.

La vieille femme lui mit une chemise propre, le ceignit d'une ceinture rouge et le laissa aller à l'étang. Là il s'assit dans un bateau et dit :

Mon bateau, mon bateau, flotte plus loin !

Mon bateau, mon bateau, flotte plus loin !

Et le bateau flotta loin, et Jean jeta le filet et se mit à pêcher du poisson. Et il se passa quelque temps ; la vieille femme se traîna vers le rivage et appela son fils :

Jean, Jean, mon cher fils,
Aborde, aborde le rivage ;
Je t'ai apporté à boire et à manger.

Et Jean dit alors :

Mon bateau, mon bateau, aborde le rivage ;
C'est ma mère qui m'appelle.

Le bateau aborda le rivage, la femme emporta le poisson, donna à son fils à manger et à boire, le changea de chemise et de ceinture et le

laissa de nouveau aller à l'étang. Et il s'assit dans le bateau et dit :

Mon bateau, mon bateau, flotte plus loin !
Mon bateau, mon bateau, flotte plus loin !

Le bateau flotta loin, loin, et Jean jeta le filet et se mit à pêcher.

Au bout de quelque temps, le vieux bonhomme se traîna vers le rivage et appela son fils :

Jean, Jean, mon cher fils,
Aborde, aborde le rivage ;
Je t'ai apporté à boire et à manger.

Et Jean dit alors :

Mon bateau, mon bateau, aborde le rivage,
C'est mon père qui m'appelle !

Et le bateau aborda le rivage ; le vieillard emporta le poisson, donna à son fils à manger et à boire, le changea de chemise et de ceinture et le laissa aller de nouveau à l'étang.

Une sorcière avait entendu comment le vieillard et sa femme appelaient Jean et elle eut l'idée de s'emparer du garçon. Elle alla donc sur le rivage et cria d'une voix rauque :

Jean, Jean, mon cher fils,
Aborde, aborde le rivage ;
Je t'ai apporté à boire et à manger.

Jean entendit que ce n'était pas la voix de sa mère, mais bien celle de la sorcière, et il dit :

Mon bateau, mon bateau, flotte plus loin ;
C'est la sorcière qui m'appelle.

La sorcière comprit qu'il fallait appeler Jean d'une voix pareille à celle de sa mère. Elle courut chez le forgeron et lui dit :

— Forgeron, forgeron, forge-moi une voix aussi grêle que celle de la mère de Jean, sinon je te mangerai.

Le forgeron lui forgea une voix toute semblable à celle de la mère de Jean. Alors la sorcière s'avança dans la nuit jusqu'au rivage et fredonna :

Jean, Jean, mon cher fils,
Aborde, aborde le rivage ;
Je t'ai apporté à manger et à boire.

Jean aborda le rivage ; la sorcière enleva le poisson, se saisit du garçon et l'emporta chez elle. Arrivée à la maison, elle dit à sa fille, Alena :

— Chauffe le poêle à grand feu et rôtis Jean, pendant que, moi, j'irai convoquer nos amis pour le festin. »

Alena chauffa le poêle et dit à Jean :

— Assieds-toi sur la pelle !

— Je suis encore petit et naïf, répondit Jean, je ne sais rien, je ne comprends rien : montre-moi donc comment il faut s'asseoir sur la pelle.

— Bien, dit Alena ; il ne faudra pas longtemps pour t'apprendre cela.

Mais elle ne fut pas plus tôt assise sur la pelle, que Jean l'attrapa, la jeta dans le four qu'il ferma avec une plaque de fer. Il sortit alors de la chaumière, ferma la porte et grimpa sur un grand chêne.

La sorcière arriva au logis avec ses amis et frappa à la porte de la chaumière. Personne ne vint ouvrir.

— Ah ! Maudite Alena ! Elle est certainement allée jouer !

La sorcière entra par la fenêtre, ouvrit la porte et introduisit ses hôtes. Tout le monde s'assit à table ; la sorcière ouvrit le four, en tira Alena déjà toute rôtie et la servit aux convives. On mangea, on but copieusement, puis on alla dans le jardin et l'on se roula dans l'herbe.

— Je me roulerai, je me vautrerai, après m'être rassasiée de la chair de Jean, cria la sorcière.

Jean, du haut du chêne, la persiflait :

— Roule-toi, vautre-toi après t'être rassasiée de la chair d'Alena !

— J'ai cru entendre quelque chose, dit la sorcière.

— Ce sont les arbres qui murmurent.

Et la sorcière dit de nouveau :

— Je me roulerai, je me vautrerai, après m'être rassasiée de la chair de Jean.

— Roule-toi, vautre-toi, après t'être rassasiée de la chair d'Alena.

La sorcière leva les yeux, aperçut Jean et se mit à ronger le chêne. Elle le rongea longtemps et se cassa deux incisives. Alors elle courut à la forge et dit :

— Forgeron, forgeron ! Forge-moi des dents de fer, sinon je te mangerai !

Le forgeron lui forgea deux dents de fer.

La sorcière retourna vers le chêne et se remit à le ronger. Elle le rongea longtemps ; mais Jean était sauté sur un chêne voisin, tandis que le chêne rongé par la sorcière s'écroulait. La sorcière aperçut Jean aussi sur l'autre chêne. Elle se mit à grincer des dents de fureur et commença à ronger l'arbre. Elle rongea longtemps, mais enfin elle se cassa deux dents inférieures et courut à la forge en disant :

— Forgeron, forgeron, forge-moi encore des dents de fer, sinon je te mangerai !

Le forgeron lui forgea encore deux dents de fer.

La sorcière retourna vers le chêne et se remit au travail. Jean ne savait plus que faire. Il leva les yeux et vit des oies et des cygnes traverser les airs. Il leur adressa cette prière :

Mes oies, mes cygnes,
Prenez-moi, sur vos ailes,
Emportez-moi vers mon père, vers ma mère ;
Chez mon père, chez ma mère,
Il est agréable de manger, de boire et de se promener !

— Que ceux qui viennent après nous te prennent, répondirent les oiseaux.

Jean attendit ; une autre bande passa ; Jean leur adressa cette prière :

Mes oies, mes cygnes,
Prenez-moi, sur vos ailes,
Emportez-moi vers mon père, vers ma mère ;
Chez mon père, chez ma mère,
Il est agréable de manger, de boire et de se promener !

— Que ceux qui suivront te prennent !

Jean attendit encore. Une troisième bande passe. Il leur adressa cette prière :

Mes oies, mes cygnes,
Prenez-moi, sur vos ailes ;
Emportez-moi vers mon père, vers ma mère ;
Chez mon père, chez ma mère,
Il est agréable de manger, de boire et de se promener.

Les oies, les cygnes le prirent et le portèrent à la maison. Arrivés à la chaumière, ils déposèrent Jean au grenier. De grand matin, la vieille femme se prépara à cuire des galettes. Et, tout en travaillant, elle pensait à son fils :

— Où est mon Jean ? Oh ! Si je pouvais le revoir, ne fût-ce qu'en songe !

Et le vieillard dit :

— J'ai rêvé que les oies, les cygnes avaient apporté notre Jean sur leurs ailes.

Quand la vieille femme eut cuit beaucoup de galettes, elle dit au vieillard :

— Maintenant, partageons les galettes : ceci est pour toi, maître, et ceci pour moi ; ceci encore pour toi, ceci pour moi...

— Et à moi que donnera-t-on ? s'écria Jean.

— Maître ! Ceci à toi, ceci à moi !

— Et à moi ?

— Maître, va donc voir qui est là-haut.

Le vieillard grimpa au grenier et en fit descendre Jean. Le père et la mère furent comblés de joie ; ils firent raconter à Jean tout ce qui lui était arrivé. Ils vécurent ensemble et amassèrent beaucoup de richesses.



Le Roi des Eaux



L y avait une fois – quand ? les nuages de l'inconnu le cachent – un grand village au bord d'un fleuve et, dans ce village, comme de juste, il y a avait beaucoup de gars et pas mal de jeunes filles. Et voilà que, par un beau jour d'été, les jeunes filles se réunirent pour se baigner. Elles arrivèrent au fleuve, retirèrent leurs vêtements et les mouchoirs qui couvraient leur tête, puis s'assirent sur l'herbe tendre, attendant d'avoir moins chaud. Elles s'assirent et échangèrent des propos d'importance. Elles disaient quel gars était aimé, et de quelle jeune fille, et lequel était le plus beau, et d'autres futilités semblables.

Une seulement reste assise et ne dit rien... C'était une orpheline appelée Frosia, toute pauvre, mais si belle qu'on ne se lassait pas de la regarder. Blanche, bien faite, les yeux bleus comme des myosotis... Elle demeure assise et ne desserre pas les lèvres... Et ses compagnes de la harceler :

— As-tu, n'as-tu pas de bon ami ? Et qui est-il ? Et où est-il ? Est-il riche ? Est-il joli ?...

— Comment, pauvre que je suis, pourrais-je avoir un ami bon et riche ?... Une couleuvre, voilà mon ami !

À peine Frosia avait-elle prononcé ces mots, que toutes ses compagnes s'écrièrent ensemble :

— Ah ! Une couleuvre ! Voilà une couleuvre !...

Et de se sauver. Elle regarde autour d'elle, sur le mouchoir qu'elle avait posé à terre, et aperçoit une énorme couleuvre noire. Elle s'effraie aussi !... Mais la couleuvre bondit, frappe contre terre, se redresse, changée en un beau prince, une toque d'or sur les cheveux ondulés, les yeux étincelants ; et des paroles de miel coulent de sa bouche.



Et il lui dit :

— Est-il vrai que tu consentirais à épouser une couleuvre ?...

Elle ne sait que répondre, elle regarde et se demande :

— D'où peut bien venir un homme aussi beau ?

Et lui, comme s'il devinait :

— Je ne suis pas une simple couleuvre ; je suis le roi du royaume des eaux, et mon royaume est tout près d'ici, au fond de l'eau bleue, sur le sable d'or.

Il vit dans les yeux de Frosia qu'elle était prête à le suivre... il l'enleva de son bras vigoureux et tous deux s'engloutirent dans ce royaume profond...

Frosia ne pouvait croire à son bonheur. Lui était si bon, si intelligent ! Jamais elle n'en avait vu de pareil, et il n'y en avait pas, nulle part, qui pussent ressembler à ce roi du libre royaume des eaux. Elle était heureuse de l'aimer ; elle ne se lassait pas de le contempler et d'écouter ses paroles. Oh ! Ne mourir jamais, toujours le voir et l'entendre !...

Sept ans, ils vécurent ensemble sous l'eau profonde, dans des palais de cristal, et les sept ans passèrent comme un jour, et le bonheur de Frosia n'avait pas de fin ! Elle eut pendant ce temps une petite fille et un petit garçon...

Tout à coup, sans raison aucune, elle se mit à s'ennuyer : elle regrettait la terre, elle aurait bien voulu revoir son village et ses bavardes amies...

Le roi des eaux la laissa, elle et ses enfants, s'absenter pendant trois jours, après lui avoir fait jurer que ni elle ni ses enfants ne diraient ni ne donneraient à entendre qui était son mari, et comment elle avait vécu. Elle promit, fit des serments terribles. Son mari la reconduisit jusqu'à la surface :

— Dans trois jours, lui dit-il, reviens à la même place, et par trois fois appelle : « Coucou » ; j'apparaîtrai aussitôt.

Frosia tint sa parole, et ne révéla rien à ses amies. Alors celles-ci se mirent à supplier et à caresser les enfants. Le petit garçon, quoique plus jeune que sa sœur, était plus intelligent qu'elle ; à toutes les questions, il répondait :

— Je ne sais pas !

Mais la fillette n'y tint pas et raconta tout. Elles ne demandaient que cela, les envieuses bavardes : vite, elles rapportèrent l'histoire à leurs maris.

Et ceux-ci arrivèrent au bord du fleuve, prononcèrent le mot magique ; la couleuvre vint à la surface et fut tuée par ces horribles gens...

Avant de mourir, le roi des eaux eut le temps de dire à Frosia :

— Je te remercie, ma chère femme, de ce que je dois ma mort à notre fille... Envole-toi donc sous la forme d'un coucou gris, et répète tristement le mot magique « Coucou ! » du printemps à l'automne ; et à partir de l'automne sois battue et pourchassée par tous les oiseaux, petits et grands !...

« Et toi, traîtresse, ma fille, deviens ortie, et que cette herbe cuisante te brûle les yeux, afin que tu pleures éternellement la mort de ton père !...

« Et toi, mon fils fidèle, qui n'a pas oublié les conseils paternels, tu seras l'aimable oiselet, l'harmonieux rossignol qui vit et chante dans les jardins et les buissons, pour la joie des hommes et la consolation des malheureux !... »



Une Science ingénieuse



ADIS vivaient un vieux bonhomme et sa femme. Ils avaient un fils. Le vieillard était pauvre et désirait mettre son fils en apprentissage, afin qu'il fût leur consolation dès maintenant et leur soutien dans la vieillesse. Mais que peut-on faire quand on n'a rien ? Il menait son fils dans les villes et les villages, espérant trouver quelqu'un qui le prît en apprentissage ; mais personne ne voulait se charger de l'instruire gratuitement. Notre vieillard retourna au logis et pleura avec sa femme, regrettant sa pauvreté. De nouveau, il mena son fils à la ville. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés qu'ils rencontrèrent un inconnu ; et l'inconnu demanda au vieillard :

— Pourquoi es-tu si triste, vieillard ?

— Et comment ne serais-je pas triste ? répondit le vieillard ; j'ai conduit mon fils partout, personne ne veut le prendre en apprentissage gratuitement, et moi je n'ai pas d'argent !

— Eh bien ! Donne-le-moi, dit l'inconnu ; je lui apprendrai en trois ans tous les tours d'adresse. Dans trois ans d'ici, au même jour, à la même heure, tu viendras chercher ton fils ; aie soin de n'être pas en retard : si tu arrives à temps et que tu reconnais ton fils, tu le reprendras ; sinon il restera chez moi.

Le vieillard fut tellement transporté de joie qu'il ne songea pas à demander à l'inconnu qui il était, où il demeurerait, comment il instruirait le jeune homme. Il lui donna son fils, retourna à la maison et, tout joyeux, raconta l'affaire à sa femme.

Or, l'inconnu était un sorcier.

Les trois ans s'écoulèrent. Le vieillard avait oublié depuis longtemps en quel jour, à quelle heure, il avait mis son fils en apprentissage, et il était très embarrassé. Mais le fils, la veille du terme fixé, arriva chez lui sous la forme d'un oiseau, se heurta contre le banc de terre autour de la maison, entra dans la chaumière sous sa

vraie forme de beau et grand garçon, salua son père et dit :

— Mon père, les trois ans de mon apprentissage seront accomplis demain ; ne sois pas en retard, viens me chercher.

Et il lui expliqua où il devait aller, et comment il pourrait le reconnaître :

— Je ne suis pas seul apprenti chez mon maître, dit-il ; il y a encore onze ouvriers qui resteront toujours chez lui parce que leurs parents n'ont pas su les reconnaître. Si tu ne me reconnais pas, alors je resterai aussi chez lui, moi douzième. Demain, quand tu viendras me chercher, le maître nous laissera sortir tous les douze, sous la forme de pigeons blancs, exactement semblables par le plumage de la tête à la queue. Alors remarque bien ; ils voleront très haut ; mais, moi, de temps en temps, je volerai plus haut qu'eux tous. Alors le maître demandera :

« — As-tu reconnu ton fils ? »

« Et tu montreras le pigeon qui volera plus haut que les autres. Puis il fera sortir douze poulains, tous de même pelage, de même taille, la crinière du même côté. Quand tu passeras devant ces poulains, remarque encore : tous les poulains se tiendront tranquilles ; mais, moi de temps en temps, je frapperai du pied droit. Le maître te demandera de nouveau :

« — As-tu reconnu ton fils ? »

« Alors, sans hésiter, montre-moi. Ensuite, il te fera voir douze beaux jeunes hommes, tous de même taille, de même couleur de cheveux, de même voix, de même visage, tous habillés de la même façon. Quand tu passeras devant ces jeunes gens remarque bien : de temps en temps une petite mouche se posera sur ma joue droite. Ce sera pour toi un signe certain. »

Il prit alors congé de son père, sortit de la maison, se heurta contre le banc de terre et, redevenu oiseau, il s'envola chez son maître. Le lendemain matin, le vieillard se leva, se mit en route pour aller chercher son fils. Il arrive chez le sorcier.

— Vieillard, lui dit le sorcier, j'ai appris à ton fils tous les tours d'adresse. Mais, si tu ne le reconnais pas, il restera chez moi à jamais.

Là-dessus, il donna la volée à douze pigeons blancs de même plumage, de la tête à la queue, et dit :

— Vieillard, reconnais ton fils !

— Et comment le reconnaître, ils sont tous semblables !

Il regarda longtemps et, quand il vit un pigeon s'élever plus haut que les autres, il le montra :

— Je crois que voilà le mien.

— Tu l'as reconnu, bon vieillard, dit le sorcier.

Ensuite, il fit sortir douze poulains, tous se ressemblant par leur pelage, leur taille et leur crinière qui flottait du même côté. Le vieillard se mit à tourner autour des poulains et à les examiner. Et le maître demanda :

— Eh bien, vieillard, as-tu reconnu ton fils ?

— Pas encore, attends un peu.

Et quand il aperçut un poulain qui frappait du pied droit, il le montra à l'instant même :

— Voilà le mien, je crois.

— Bien, vieillard, tu l'as reconnu.

Enfin, douze beaux jeunes hommes sortirent, de même taille, de même couleur de cheveux, de même voix, de même visage, comme s'ils avaient tous eu la même mère. Le vieillard passa devant les jeunes gens une première fois sans rien remarquer ; de même la seconde fois ; mais, comme il faisait un troisième tour, il aperçut une mouche sur la joue d'un jeune homme et dit :

— Je suis sûr que c'est le mien !

— Bien, vieillard, tu l'as reconnu ! Mais ce n'est pas toi qui es adroit, c'est ton fils qui est rusé.

Alors le vieillard emmena son fils et se dirigea vers la maison. Ils firent route ainsi, – longtemps ou non, je ne sais ; il est aisé de parler, mais il est malaisé d'agir. Ils rencontrèrent des chasseurs qui poursuivaient des fauves, et devant eux courait un renard, qu'ils serraient de près.

— Mon père, dit le fils, je vais me métamorphoser en chien courant et attraper le renard ; quand les chasseurs surviendront et se disputeront la bête, dis-leur : « Messieurs les chasseurs, ce chien est à moi, et il me nourrit de sa chasse. » Les chasseurs te diront : « Vends-nous ce chien ; » et ils t'en offriront beaucoup d'argent. Tu le leur vendras, mais pour rien au monde, ne donne le collier et la corde.

Et aussitôt, il se métamorphosa en chien courant, se mit à la poursuite du renard et l'atteignit. Les chasseurs survinrent :

— Eh ! vieillard, pourquoi diable, viens-tu nous priver de notre gibier ?

— Messieurs les chasseurs, répondit le vieillard, ce chien est à moi, et il me nourrit.

— Vends-le-nous !

— Soit !

— Est-il cher ?

— Cent roubles !

Les chasseurs ne marchandèrent pas, payèrent et prirent le chien. Le vieillard lui ôta le collier et la corde.

— Pourquoi prends-tu cela ?

— Messieurs, je suis un voyageur, quand la garniture de ma chaussure de tille se rompra, cette corde sera utile pour l'attacher.

— Eh bien, soit ! Prends-la ! dirent les chasseurs.

Ils attachèrent le chien avec leur propre corde et piquèrent des deux. Ils marchèrent longtemps. Tout à coup, ils aperçurent un renard et lâchèrent leurs chiens après lui ; ceux-ci le poursuivirent longtemps sans pouvoir l'atteindre. Alors un des chasseurs dit :

— Mes amis, lâchons notre nouveau chien !

Ils le lâchèrent et l'eurent bientôt perdu de vue : le renard courut d'un côté et le chien de l'autre. Ce dernier rejoignit le vieillard, se heurta contre la terre et redevint homme comme auparavant ; puis le vieillard et son fils continuèrent leur chemin.

Ils arrivèrent au bord d'un lac. Des chasseurs y tiraient des oies, des canards gris, des cygnes. Un troupeau d'oies vola au-dessus de leur tête et le fils dit au père :

— Mon père, je vais me métamorphoser en faucon hardi et attraper des oies ; les chasseurs t'aborderont et tu leur diras : « Ce faucon est à moi, il me nourrit. » Ils demanderont à acheter l'oiseau ; tu le leur vendras, mais pour rien au monde ne donne les entraves.

Et il se métamorphosa en faucon hardi, s'éleva au-dessus du troupeau d'oies, se mit à les saisir et à les jeter par terre. Le vieillard suffisait à peine à les entasser. Quand les chasseurs virent un tel carnage, ils accoururent vers le vieillard.

— Eh ! Vieillard, pourquoi viens-tu ici nous enlever notre gibier ?

— Messieurs les chasseurs, ce faucon est à moi, et il me nourrit.

— Ne veux-tu pas nous vendre ton faucon ?

— Si, je veux bien !

— Est-il cher ?

— Deux cents roubles.

Les chasseurs donnèrent l'argent et prirent le faucon. Le vieillard enleva les entraves.

— Pourquoi donc enlèves-tu les entraves ? Y attaches-tu quelque prix ?

— Mes amis, je suis voyageur, si la garniture de ma chaussure de tille vient à se rompre, cela me sera utile pour la rattacher.

Les chasseurs ne contestèrent pas et partirent en quête de gibier. Peu de temps, ou longtemps après, une troupe d'oies vole au-dessus de leur tête.

— Mes amis, lâchons le faucon !

Ils le lâchèrent et ne le revirent plus. Le faucon s'éleva au-dessus

du troupeau d'oies et vola vers le vieillard. Il le rejoignit, se heurta contre la terre et redevint homme comme auparavant. Ils retournèrent à la maison et vécurent heureux.

Le dimanche arriva. Le fils dit au père :

— Père, je vais me métamorphoser maintenant en cheval. Tu vendras le cheval, mais non la bride, car alors je ne retournerais plus à la maison.

Il se heurta contre la terre, devint un joli poulain, et le vieillard le mena au marché pour le vendre. Les maquignons entourèrent le vieillard. L'un offrit une somme considérable, un autre une plus considérable, et le sorcier une somme plus considérable qu'eux tous. Le vieillard lui vendit son fils, mais il ne donna pas la bride.

— Comment donc emmènerai-je le cheval ? demanda le sorcier : donne-la-moi, que je le conduise jusque dans ma cour, et puis tu prendras ta bride, je n'en aurai que faire alors.

Et tous les maquignons se tournèrent contre le vieillard :

— C'est contraire à tous les usages ; quand tu as vendu le cheval, tu as aussi vendu la bride.

Que faire ? Le vieillard donna la bride.

Le sorcier conduisit le cheval dans sa cour, le mit à l'écurie, l'attacha solidement à l'anneau, la tête en haut. Le cheval se tenait debout sur les pieds de derrière, ceux de devant ne touchaient pas le sol.

— Eh bien, ma fille, dit le sorcier, j'ai acheté enfin notre garçon rusé !

— Où est-il donc ?

— Il est dans l'écurie.

La fille alla voir. Elle eut pitié du beau jeune homme et, voulant allonger la bride, elle le détacha de l'anneau, et le cheval se mit à secouer la tête. Il la secoua jusqu'à ce qu'il se fût débarrassé de la bride, et aussitôt il s'échappa à travers champs.

La fille courut vers son père.

— Mon père, pardonnez-moi, j'ai péché. Le cheval s'est enfui !

Le sorcier se heurta contre la terre, se changea en loup gris et se mit à la poursuite du cheval. Il le rejoignit, il allait le saisir. Mais le cheval courut vers le fleuve, se heurta contre la terre, se changea en grenouille et se lança dans l'eau. Le loup s'y élança après elle sous la forme d'un brochet. La grenouille nagea à travers la rivière, atteignit le radeau où des jeunes filles lavaient du linge, se transforma en anneau d'or et roula sous la main de la fille d'un marchand. La fille du marchand aperçut l'anneau, le saisit et se le mit au doigt. Le sorcier reprit sa première forme d'homme et dit à la jeune fille :

— Rends-moi mon anneau d'or !

— Le voilà ! répondit la jeune fille en jetant l'anneau par terre.

Quand il atteignit le sol, il se changea aussitôt en perles fines qui se dispersèrent de tous côtés. Le sorcier se transforma en un coq, lequel se mit à becqueter les perles. Pendant qu'il était ainsi occupé, une perle se changea en épervier et le tua net. Puis l'épervier se transforma en beau jeune homme, il plut à la fille du marchand, l'épousa, et ils vécurent gais et heureux.

Telle est la fin du conte. À présent, donnez-moi un bon verre d'eau-de-vie.



Le Diable et le Potier



Un potier cheminait. Un passant vient à sa rencontre :

— Engage-moi comme ouvrier, dit-il.

— Mais sais-tu faire des pots ?

— Je les fais en perfection.

Et nos deux hommes concluent l'affaire, se frappent dans la main et vont ensemble au logis.

— Maître, prépare quarante charretées d'argile ; mais l'ouvrier, qui était le Malin lui-même enjoignit au potier :

— Je travaillerai la nuit et tu ne viendras jamais dans mon hangar.

— Pourquoi cela ?

— Prends-y garde : si tu viens, tu attireras un malheur terrible sur ta tête.

La nuit noire arrive juste à minuit, le Malin cria à voix haute, et alors se réunirent chez lui une foule de diabolins, qui commencèrent à mouler des pots. Et dans la cour, il se fit comme un tonnerre de bruits et d'éclats de rire. Le maître ne put y tenir :

— Allons voir, se dit-il.

Il s'approche du hangar, jette un coup d'œil par une feinte et voit une foule de diabolins accroupis qui moulent des pots. Le Malin seul ne travaille pas, mais il jette les yeux de tous côtés. En apercevant le maître, il saisit une boule d'argile, et la lance droit dans l'œil du potier. Le maître perdit un œil et retourna à la maison, tandis que dans le hangar redoublaient le bruit et les éclats de rire.

Le matin venu, l'ouvrier dit :

— Maître, va compter les pots et tu verras le travail d'une nuit !

Le maître compta : il y avait quarante mille pots.

— Eh bien, maintenant, prépare-moi dix stères de bois. Je vais cuire les pots cette nuit.

Juste à minuit, le Malin cria à voix haute, et de tous côtés se réunirent autour de lui les diabolins, qui cassèrent tous les pots, en jetèrent les débris dans le four et se mirent à les cuire. Le maître fit une croix sur la fente et regarda :

— Oh ! se dit-il, le travail est perdu !

Le lendemain, l'ouvrier l'appelle :

— Viens voir si j'ai bien travaillé !

Le maître va voir : les quarante mille pots sont intacts, tous mieux faits les uns que les autres.

La troisième nuit, le Malin convoqua ses diabolins, peignit les pots de diverses couleurs et les emballa tous, jusqu'au dernier, en une seule charretée. Le maître attendit le jour du marché et porta les pots à la ville pour les vendre. Le Malin ordonna à ses diabolins de courir dans toutes les maisons, par toutes les rues et de convoquer du monde pour acheter des pots. Le peuple se dirigea aussitôt en foule vers le marché. Les gens entourèrent le potier et en une demi-heure toute la marchandise était enlevée. Le potier retourna au logis avec un sac plein d'argent.

— Maintenant, dit le Malin, nous allons partager le bénéfice.

On partagea par moitié. Le diable emboursa sa part, prit congé du maître et disparut.

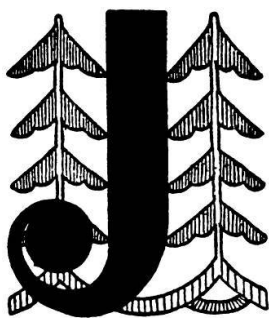
Deux semaines après, le paysan alla à la ville avec ses pots, mais il eut beau attendre au marché, personne ne lui en acheta. Tout le monde s'écartait de lui ou l'injurait de toutes façons :

— Nous connaissons tes pots, vieux filou : en apparence, ils sont bons ; mais, quand on y verse de l'eau, ils tombent en morceaux. Non, non, tu ne nous attraperas plus.

On ne voulut plus lui acheter de pots ; le potier tomba dans la misère : il commença à boire et à fréquenter les cabarets pour noyer son chagrin.



Le Diable et le Forgeron



ADIS vivait un vieux forgeron qui avait un fils âgé d'environ six ans, garçon éveillé et intelligent. Un jour le vieillard alla à l'église, s'arrêta devant le tableau du Jugement dernier et y vit représenté un diable terrible, noir, avec des cornes et une queue.

« Voilà comme il est réellement, pensa-t-il, je vais en faire dessiner un pareil dans ma forge. »

Il appela donc un peintre et lui commanda de peindre sur la porte de la forge un diable tout à fait semblable à celui qu'il avait vu dans le tableau du Jugement dernier. Et le peintre le peignit. Depuis lors, le vieillard, en entrant dans la forge, lançait un regard au diable et disait :

— Bonjour, pays !

Puis il allumait son feu et se mettait au travail.

Et le forgeron vécut en bonne intelligence avec le diable ; puis il tomba malade et mourut. Alors son fils, devenu maître, exerça le métier de forgeron. Mais il ne respecta pas le diable, comme le vieillard. En arrivant le matin à la forge, il ne le saluait jamais et, au lieu de lui adresser de douces paroles, il saisissait son marteau le plus lourd et en assénait trois coups juste au front du diable avant de se mettre à l'ouvrage. Aux jours de fête, il se rendait à l'église pour y allumer un cierge devant les saints et, revenu à la forge, il crachait au visage du diable.

Trois ans se passèrent ainsi, et chaque matin le diable recevait des coups de marteau ou des crachats. Le diable souffrit longtemps ces injures, mais enfin il perdit patience, la mesure était comble.

« J'en ai assez, pensa-t-il, de ces outrages continuels, je vais voir à lui jouer un tour de ma façon. »

Et voilà mon diable qui se métamorphose en jeune homme et

arrive à la forge.

— Bonjour, père !

— Bonjour !

— Écoute, père ; prends-moi comme apprenti, je porterai le charbon, je tirerai le soufflet de la forge.

Le forgeron accepta avec joie la proposition.

— Pourquoi n'accepterais-je pas ? On effectue toujours plus d'ouvrage à deux.

Le diable commença son apprentissage. Au bout d'un mois, il en savait plus long que son maître même. Ce que le maître ne pouvait faire, lui le faisait. C'était plaisir de le voir travailler. Le forgeron l'aimait, était content de lui, au-delà de toute expression. Parfois il n'allait pas à la forge lui-même, se reposant sur son ouvrier, et tout marchait bien.

Un jour, le forgeron n'était pas au logis ; l'ouvrier seul travaillait à la forge. Il vit passer une vieille dame. Alors il met la tête à la porte et crie :

— Hé ! Les gens, venez ici, je vous en prie ; on entreprend un travail nouveau, on transforme les vieux en jeunes.

La vieille dame sauta de sa calèche et courut à la forge.

— De quoi te vantes-tu là ? Dis-tu vrai ? Saurais-tu faire cela ? demanda-t-elle au jeune homme.

— Nous n'avons pas besoin d'apprendre, répondit le Malin ; si j'étais incapable de le faire, je n'offrirais pas mes services.

— Et combien cela coûtera-t-il ? demanda la dame.

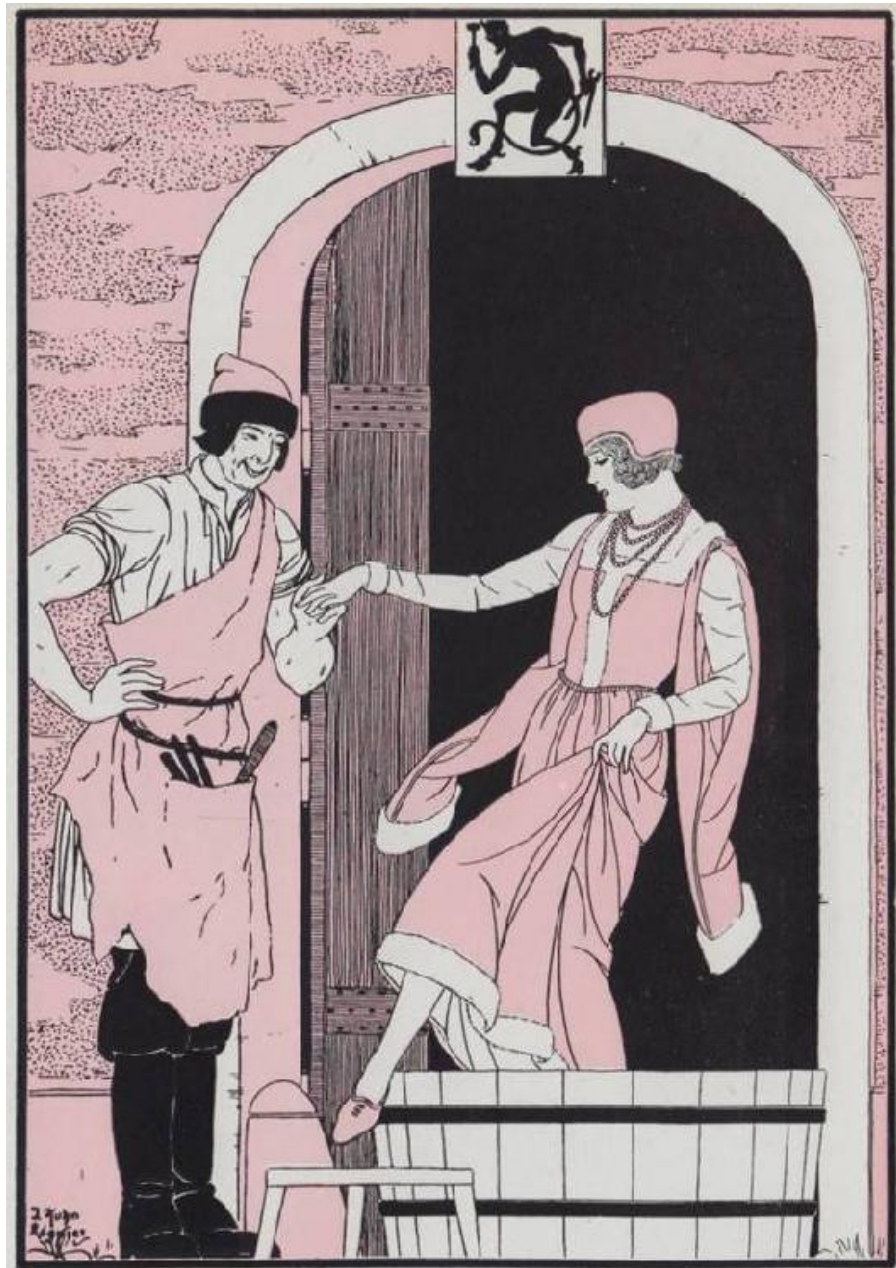
— Cinq cents roubles seulement.

— Tiens, les voilà. Fais de moi une jeune fille.

Le Malin prend l'argent et envoie le cocher au village.

— Va, dit-il ; apporte ici deux baquets de lait.

Puis il saisit la dame par les pieds avec des tenailles, la jette dans le feu et la consume bel et bien : il n'en resta que les os. Quand on apporta les deux baquets de lait, il les versa dans un cuveau, ramassa tous les os et les jeta dans le lait. Trois minutes après la dame en sortit, vivante, jeune et belle.



Elle s'assit dans sa calèche et retourna à la maison ; elle rentra chez son mari et celui-ci la regarda tout étonné, et ne la reconnut pas.

— Pourquoi ouvres-tu ainsi de grands yeux ? lui dit la dame. Tu le vois, je suis jeune, de belle taille, je ne veux pas avoir un vieux mari. Va tout de suite à la forge, qu'on fasse de toi un jeune homme ; sinon, je ne veux plus te regarder.

Il n'y avait rien à répliquer ; le seigneur se mit donc en route.

Sur ces entrefaites, le forgeron revint au logis ; il alla à la forge et chercha partout vainement l'ouvrier ; celui-ci avait disparu. Il s'informe de lui, mais sans résultat : il n'avait laissé aucune trace. Alors il se mit à l'ouvrage ; et il frappait de son marteau de temps à autre. Arrive un monsieur qui entre tout droit à la forge :

— Fais de moi, dit-il, un jeune homme.

— Êtes-vous dans votre bon sens, mon cher monsieur ? Comment ferais-je de vous un jeune homme ?

— Fais comme tu l'entends !

— Mais je ne sais pas comment m'y prendre !

— Tu mens, fripon ! Si tu as transformé ma vieille femme, transforme-moi aussi ; sinon, elle ne me laissera pas un moment de repos.

— Mais je ne l'ai jamais vue, votre vieille dame !

— Peu importe ! Ton ouvrier l'a vue ; et, si ton ouvrier a su faire une telle chose, à plus forte raison tu dois la savoir faire aussi, toi, le maître. Allons, plus vite, dépêche-toi ! Sinon, tu t'attirerais une mauvaise affaire : je te fouetterais comme il faut.

Le forgeron fut donc forcé de transformer le monsieur. Il questionna le cocher pour savoir ce que l'ouvrier avait fait avec la vieille dame et pensa :

« Je ferai de même ; passe pour cette fois-ci. Si cela réussit, tant mieux ; sinon, cela m'est égal, je serai perdu tout de même. »

Aussitôt il déshabilla le monsieur, le saisit par les pieds avec des tenailles, le jeta dans le feu, fit marcher le soufflet et enfin le réduisit en cendres. Puis il prit les os, les lança dans du lait et attendit le moment où un jeune monsieur en sortirait. Il attend ainsi une heure, deux, mais rien ne se produit. Il regarde dans le cuveau et voit surnager les os entièrement calcinés. La dame envoie des messagers à la forge.

— Mon mari sera-t-il bientôt prêt ?

Alors le pauvre forgeron répondit que le monsieur avait dit bonsoir à la compagnie, qu'il avait disparu !

Dès que la dame apprit que le forgeron n'avait fait que brûler son mari sans pouvoir le transformer en jeune homme, elle en fut fort

courroucée, rassembla ses fidèles serviteurs et leur ordonna de traîner le forgeron à la potence.

Aussitôt fait que dit ! Les serviteurs coururent à la forge, saisirent le forgeron, le garrottèrent et le traînèrent à la potence. Tout à coup, le jeune homme qui avait été chez le forgeron en qualité d'ouvrier les rejoint et demande :

— Où donc te mène-t-on, maître ?

— On veut me pendre, répond le forgeron.

Et aussitôt il raconte ce qui lui est arrivé.

— Eh bien ! dit le Malin, jure que tu ne me frapperas plus avec ton marteau et que tu me respecteras comme le faisait ton père ; alors le monsieur reviendra à la vie et sera un jeune homme.

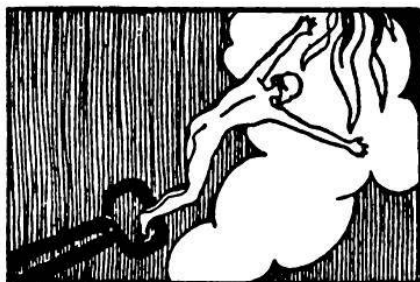
Le forgeron jura hautement que jamais plus il ne lèverait son marteau sur le Malin, et qu'il aurait pour lui tout le respect possible. L'ouvrier alors courut à la forge et bientôt il en revint avec le monsieur.

— Attendez, cria-t-il aux serviteurs, ne pendez pas le forgeron. Voici votre maître.

Alors ils détachèrent tout de suite les cordes et laissèrent aller l'homme où bon lui semblait.

Depuis lors, le forgeron cessa de cracher à la face du diable et de lui donner des coups de marteau. Son ouvrier avait disparu et on ne le revit jamais.

Le monsieur et sa femme commencèrent à vivre heureusement, à acquérir beaucoup de biens, et ils vivent même encore à présent, si toutefois ils ne sont pas morts.



Le Coq, le Chat et le Renard



COUTEZ donc ceci :

Un vieux bonhomme possédait un gentil Coq, du nom Piétia, et un Chat, qui s'appelait Kote Kotonaiévitch. Quand le bon vieux s'en allait travailler aux bois, c'était le Chat qui lui apportait son dîner. Le Coq, lui, gardait la maison.

Un jour que le Chat et le vieux étaient absents, un Renard rusé s'approche de la maison et se met à chanter :

Cher petit Coq ! Cocorico !
Ô crête d'or, un petit mot,
Viens, mets le bec à la fenêtre ;
Et sitôt que tu vas paraître,
Pour affermir ta belle voix,
Voici du blé, des petits pois !...

Sans défiance aucune, voilà le Coq qui ouvre la fenêtre ; il sort sa tête, se penche un peu dehors pour bien voir celui qui chantait. Mais aussitôt, le Renard le saisit et, comme une flèche, se sauve vers son terrier.

Pendant ce temps, le pauvre Coq criait :

— À l'aide ! Au secours ! Le Renard m'a pris... Oh ! Oh ! Pauvre petit Coq que je suis ! Il m'emporte... plus loin que les grands bois... plus loin que la forêt... sur de hautes montagnes... Dans les ravins profonds. Oh ! Mon ami, Kote Kotonaiévitch, délivre-moi !...

Le Chat, au fond du bois, ouvre ses deux oreilles qui entendent les bruits de si loin.

— Qu'est-ce ? Mais c'est le petit Piétia !

Et, s'élançant sur les traces du Renard, il bondit, il l'atteint bientôt et, de force, il lui arrache le pauvre petit Coq qu'il ramène à la

maison. Puis il lui dit :

— Prends bien garde à toi, mon Piétia ; prends bien garde. Si tu lui ouvres la fenêtre, à ce Renard, pour écouter ses beaux discours, il te mangera, il ne te laissera pas même les os.

Le lendemain, le brave homme retourne au travail ; comme à l'ordinaire, le Chat lui porte son repas. Piétia est seul à la maison. C'est l'affaire du Renard qui fait sentinelle. Comme la veille, il se sent une envie furieuse de le dévorer. Il s'approche et, sous la fenêtre il rechante :

Cher petit Coq ! Cocorico !
Ô crête d'or, un petit mot,
Viens, mets le bec à la fenêtre ;
Et sitôt que tu vas paraître,
Pour affermir ta belle voix,
Voici du blé, des petits pois !...

Pendant ce temps, le Coq allait, venait dans la maison. Que faire ? Du blé ! Des petits pois ! C'est bon.

... Ah ! C'est bien bon, les petits pois !

De nouveau, le Renard répète sa chanson et, pour comble de tentation, plusieurs des pois qu'il jette tombent sur la fenêtre. Le Coq l'entrouvre un peu pour les avaler et dit :

— Renard, est-ce pour me tromper ? Hein ? Veux-tu encore me manger ? Manger ma chair avec mes os ?

— Mon cher ami Piétia, peux-tu m'en croire capable ? Si je viens te voir, c'est que je t'aime. Hier, je voulais seulement te conduire à mon habitation pour t'en montrer les curiosités, pour te faire goûter à mes friandises.

Et le Renard se remet à chanter :

Cher petit Coq ! Cocorico !
Ô crête d'or, un petit mot,
Viens, mets le bec à la fenêtre ;
Et sitôt que tu vas paraître,
Pour affermir ta belle voix,
Voici du blé, des petits pois !...

Le Coq se décide alors. Il ouvre ; il regarde ; il se penche... Rapide, le Renard le saisit, puis, comme une flèche, il part, il se sauve vers son trou. Pendant ce temps, le pauvre Coq appelle :

— À l'aide ! À l'aide ! Au secours ! Le Renard m'a pris ; le Renard m'emporte. Oh ! Oh ! Pauvre petit Coq que je suis ! Il m'emporte... plus loin que les grands bois... plus loin que la forêt... sur les rochers

glissants, au fond des précipices ! Oh mon ami Kote Kotonaiévitch, délivre-moi !...

Cette fois, le Chat l'entend encore ; plus rapide que le Renard, il délivre le petit Coq.

— Piétia ! Piétia ! Ne t'avais-je pas défendu d'ouvrir au Renard ? Ne t'avais-je pas prévenu qu'il voulait te dévorer ? Demain, l'endroit où travaillera notre maître sera plus éloigné ; prends garde !

Le lendemain, à peu près à la même heure, le Renard revient ; Piétia est encore seul. Le Renard chante, chante encore ; point de Piétia ; rien ne bouge. Le Renard chante pour la troisième fois.

— Comment donc ? Ce petit Coq est-il maintenant muet ?

Alors il lui jette du blé, des pois, tout ce qu'il croit capable de le tenter.

— Inutile ! crie enfin le Coq ; inutile. Je ne t'ouvrirai point cette fois, tu perds ton temps.

— Combien tu te trompes !... lui répond le Renard.

Et revenant à sa chanson favorite :

Cher petit Coq ! Cocorico !
Ô crête d'or, un petit mot,
Viens, mets le bec à la fenêtre ;
Et sitôt que tu vas paraître,
Pour affermir ta belle voix,
Voici du blé, des petits pois !...

— Piétia ! Si tu savais ce que tu refuses en ne voulant pas m'écouter cette fois. Quelles bombances ! Quels amusements ! Je t'aurais introduit dans la société ! Quelle instruction tu y aurais reçue ! Que de précieuses choses tu refuses ! Mais tu crois le Chat menteur. Tu fais la sourde oreille. Je n'ai plus qu'à me retirer.

Il s'en va, mais seulement, le finaud, derrière le mur qui est au bas.

Le Coq, qui a tout entendu, et qui le croit plus loin, ouvre alors, regarde, se penche et... le Renard se saisit de lui !

Il peut s'égosiller cette fois ; le Chat ne l'entend plus...



La Vérité et le Mensonge



UN jour, deux paysans s'entretenaient l'un avec l'autre. L'un d'eux était rusé et trompeur ; il vivait au jour le jour au moyen de fourberies de toute espèce ; et il ne se faisait pas faute de commettre des vols.

L'autre suivait le chemin de la vérité et s'efforçait de gagner honnêtement sa vie. Au cours de la conversation, ils en arrivèrent à discuter le point suivant : le premier affirmait qu'il était préférable de vivre par le mensonge ; l'autre répliquait :

— On ne peut toujours mentir ; il vaut mieux vivre dans la misère, mais rester fidèle à la vérité.

Ils discutèrent longtemps et, comme aucun ne voulait céder, ils décidèrent d'aller sur la route et de questionner les passants pour connaître l'opinion des hommes à ce sujet. Ils suivirent la route et, après avoir marché longtemps, ils aperçurent un paysan qui labourait la terre. Ils s'approchèrent de lui et lui dirent :

— Le ciel te garde, brave homme ; décide entre nous ; comment vaut-il mieux vivre dans ce monde : suivant la vérité ou suivant le mensonge ?

— Avec la vérité, frères, la vie serait impossible ; il vaut bien mieux vivre selon le mensonge. La vérité a des chaussures de tille, le mensonge a des bottes. Voyez, par exemple, dans notre métier : les seigneurs prennent nos journées entières ; il ne nous reste pas de temps pour nous. Nous sommes donc forcés de faire le malade et d'aller dans la forêt chercher du bois pendant le jour ou, si on nous le défend, pendant la nuit.

— Eh bien ! As-tu entendu ? dit l'homme fourbe à l'homme consciencieux. N'avais-je pas raison ?

Ils continuèrent leur chemin. Ils marchèrent longtemps et rencontrèrent un marchand dans une calèche :

— Arrête-toi un instant, nous désirons te questionner, si tu le veux bien. Décide entre nous : comment vaut-il mieux vivre dans ce monde ? Suivant la vérité ou suivant le mensonge ?

— Eh ! Mes enfants, il est très difficile de vivre selon la vérité ; il est préférable de vivre selon le mensonge : on nous trompe, nous trompons aussi.

— Entends-tu ? On me donne raison, dit le fourbe au consciencieux.

Ils voulurent voir encore ce que dirait un troisième passant. Ils marchèrent longtemps et rencontrèrent un seigneur :

— Arrête-toi un moment, je te prie ! Comment vaut-il mieux vivre ? Selon la vérité ou selon le mensonge ?

— Voilà une belle question ! Il est hors de doute qu'il vaut mieux vivre selon le mensonge. Quelle vérité trouverez-vous dans le temps présent ? On t'envoie en Sibérie pour la vérité en t'accusant d'être un trompeur.

— Eh bien, entends-tu ? dit le fourbe au consciencieux ; tout le monde répète la même chose : il vaut mieux vivre selon le mensonge.

— Non, répondit l'autre ; il faut vivre avec droiture. Advienne que pourra, je ne vivrai pas selon le mensonge.

Là-dessus, les deux paysans allèrent chercher du travail. Ils marchèrent ensemble. Le fourbe savait se plier à toutes les exigences : on le nourrissait partout, on lui donnait à boire gratuitement, on l'approvisionnait de pain blanc, tandis que le consciencieux buvait de l'eau et travaillait pour un morceau de pain, toujours content de tout.

Un jour le consciencieux eut faim sur la route et dit à son camarade :

— Donne-moi un morceau de pain !

— Et que me donneras-tu en échange ? demanda le fourbe.

— Prends ce que tu crois juste d'exiger.

— Eh bien, je vais te crever un œil !

— Soit, j'y consens !

Le fourbe lui creva donc un œil et lui donna un petit morceau de pain. Puis ils continuèrent leur route et marchèrent assez longtemps. Le consciencieux eut de nouveau faim et se mit à demander du pain au fourbe. Celui-ci lui dit :

— Je te crèverai l'autre œil !

— Ah ! Mon ami, aie pitié de moi, je serais aveugle !

— Que t'importe, puisque tu vis selon la vérité et moi selon le mensonge !

Que faire ? Nul ne peut résister à la faim.

— Eh bien, soit ! Crève-moi aussi l'autre œil, si tu ne crains pas le péché.

Le fourbe creva l'œil qui restait, donna un petit morceau de pain à l'aveugle, puis l'abandonna sur la route :

— Je ne veux pas te conduire !

L'aveugle mangea son pain et s'en alla en tâtonnant :

« Peut-être, pensait-il, parviendrai-je à atteindre le village. »

Il marcha longtemps, s'égara et ne sut plus par où se diriger. Il se mit alors à prier le ciel de ne point l'abandonner. Et voici qu'il entendit une voix inconnue qui disait :

— Prends à droite et tu arriveras dans la forêt, à une fontaine murmurante ; lave-toi avec l'eau de cette fontaine et la vue te sera rendue. Tu verras un énorme chêne ; grimpe sur cet arbre et passes-y la nuit.

L'aveugle prit à droite, se traîna avec peine jusqu'à la forêt et suivit un sentier qui le mena à la fontaine murmurante. Il y puisa de l'eau et n'en eut pas plus tôt mouillé ses paupières qu'il recouvra la vue. Jetant les yeux autour de lui, il aperçut un énorme chêne, sous lequel l'herbe était ravagée et la terre foulée. Il grimpa jusqu'à la cime de l'arbre et attendit la nuit. Quand les ténèbres furent tombées, les esprits malins qui de tous côtés s'étaient rassemblés sous le chêne se mirent à vanter leurs exploits et à raconter le mal qu'ils avaient fait. L'un des démons dit :

— Je suis chez la belle princesse ; il y a déjà dix ans que je la tourmente ; on veut me chasser du palais de toutes les manières ; mais nul ne peut me vaincre ; celui-là seul me chassera qui prendra l'image de Notre-Dame chez tel riche marchand.

Le matin, quand tous les esprits malins se furent dispersés, l'homme consciencieux descendit de l'arbre et partit à la recherche du riche marchand. Je ne sais combien de temps il consacra à cette recherche, mais enfin il le trouva et s'engagea chez lui comme ouvrier :

— Je te servirai une année entière sans réclamer de salaire, seulement tu me donneras alors l'image de Notre-Dame.

Le marchand y consentit. Le paysan consciencieux le servit avec un zèle extrême, ne se reposant ni jour ni nuit, tant il mettait d'ardeur au travail. Quand l'année fut écoulée, il demanda son compte.

— Mon ami, dit le marchand, je suis content de ton travail. Mais j'ai regret à te donner l'image, je préfère te donner de l'argent.

— Non, je n'ai que faire de ton argent, donne-moi ce qui a été convenu.

— Eh bien, sers-moi encore pendant une année et je te donnerai

l'image.

Il fallut céder ; le paysan resta chez le marchand et le servit encore une année entière. Quand le terme arriva, le marchand hésita encore à s'exécuter.

— Je vais, dit-il, te payer en argent ; mais, si tu veux absolument avoir l'image, reste chez moi comme ouvrier encore une année.

Il est difficile de résister à un homme riche et puissant ; le paysan fut forcé de consentir. Il resta chez le marchand comme ouvrier encore une année et le servit avec le même zèle qu'auparavant. À la fin de la troisième année, le marchand décrocha l'image du mur et dit au paysan :

— Voilà, brave homme, je te la donne pour prix de ton travail ; va, et que le ciel te garde !

Le paysan prit l'image de Notre-Dame, dit adieu au marchand et se rendit aussitôt dans le royaume où l'esprit malin tourmentait la belle princesse. Il marcha longtemps et arriva dans la capitale. Il alla au palais et dit :

— Je viens guérir votre princesse.

Aussitôt on le prit par le bras et on le conduisit dans les appartements royaux, où on lui montra la malheureuse princesse. Il demanda une tasse pleine d'eau, y plongea trois fois l'image de Notre-Dame et dit à la princesse de se laver avec cette eau. Aussitôt qu'elle eut commencé à se laver, l'esprit malin sortit brusquement de son corps sous la forme d'un tourbillon. La maladie était passée, la belle jeune fille redevint gaie et bien portante. Le roi et la reine furent comblés de joie et ne savaient comment récompenser dignement le médecin : on lui offrit des grades, des biens, des appointements considérables.

— Non, répondit-il, je n'ai besoin de rien.

Alors la princesse dit :

— Je veux me marier avec lui !

— Soit ! dit le roi.

Et on les maria et on offrit un grand festin au peuple.

Depuis ce jour, le paysan consciencieux habita le palais, porta des vêtements magnifiques, but et mangea à la table du roi.

Quelque temps s'étant écoulé, il dit au roi et à la reine :

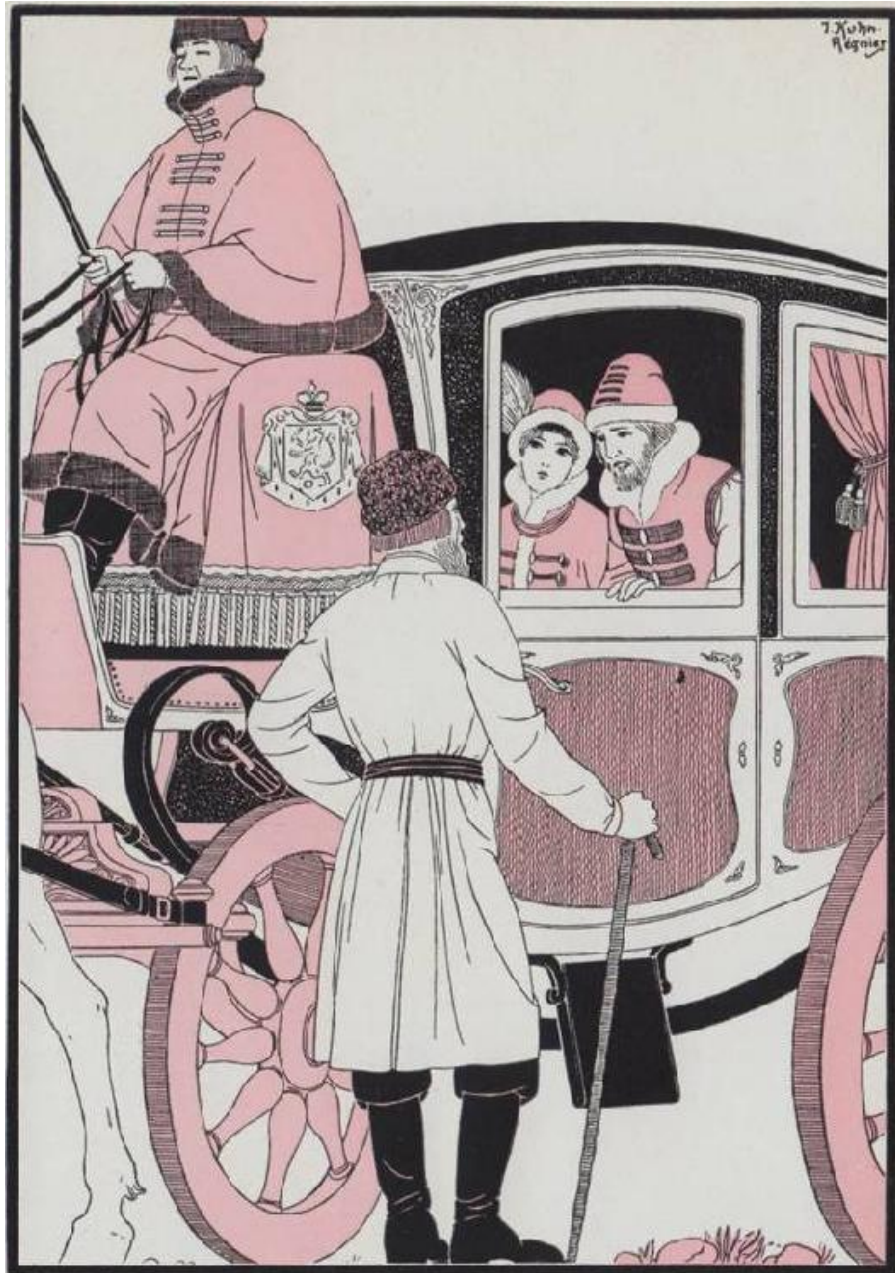
— Laissez-moi m'en retourner à mon pays natal, je veux revoir ma vieille mère !

Et la princesse dit :

— Allons-y ensemble !

Ils se mirent donc tous les deux en route. Les chevaux, la calèche, le harnais, tout appartenait au roi. Ils voyagèrent longtemps et

rencontrèrent l'homme fourbe, celui qui jadis prétendait qu'il faut vivre selon le mensonge.



Quand le gendre du roi l'aperçut, il dit :

— Bonjour, mon ami. Et quoi ! Tu ne me reconnais pas ? Tu te souviens, n'est-ce pas, que tu soutenais qu'il vaut mieux vivre selon le mensonge que selon la vérité, et que tu m'as crevé les yeux ?

L'homme fourbe eut peur et fut fort embarrassé.

— Ne crains rien, dit le gendre du roi ; je ne suis pas irrité contre toi !

Et il lui raconta tout ce qui lui était arrivé, comme quoi il avait recouvré la vue, travaillé chez le riche marchand et épousé la belle princesse.

Le fourbe l'écouta attentivement et aussitôt l'idée lui vint d'aller à la forêt, à la fontaine murmurante.

« Peut-être, pensait-il, j'y apprendrai aussi le moyen d'arriver au bonheur ! »

Il alla à la forêt, trouva la fontaine murmurante, grimpa sur le chêne et attendit la nuit. Juste à minuit, les esprits malins se réunirent sous le grand arbre. Ils aperçurent le fourbe, le tirèrent à terre et le mirent en pièces.



Marco le Riche et Wasili l'Infortuné



DANS un certain pays, dans un certain royaume, vivait jadis un marchand, Marco, surnommé le Riche. Marco possédait des richesses immenses, mais il était avare et dur pour les pauvres. Il ne pouvait les souffrir et, sitôt qu'il les apercevait de loin, il donnait ordre à ses serviteurs de lâcher contre eux sa meute pour les chasser de la cour.

Une fois, déjà le soir tombait, deux vieux à barbe grise vinrent chercher abri dans sa cour.

— Au nom du ciel, Marco, donne-nous asile pendant la nuit sombre.

Les vieillards l'implorèrent tant et si bien que Marco, pour se débarrasser de leurs plaintes importunes, permit de les laisser entrer dans l'étable, où se trouvait en ce moment sa tante à l'agonie. Le lendemain, Marco vit avec stupéfaction sa tante à lui, tout à fait guérie.

— Quel diable t'a donc rétablie ? demanda-t-il tout étonné.

— Ah ! Marco le Riche, lui répondit sa tante, sais-tu ce qui m'est arrivé ? J'ai rêvé – était-ce un rêve ou une réalité, je ne sais au juste – que deux vieillards à barbe grise passaient la nuit dans l'étable ; à minuit précis, quelqu'un frappa à la fenêtre et dit :

« — Dans ce hameau, un enfant vient de naître au paysan le plus pauvre. Quel nom lui donnerez-vous, quelle fortune voulez-vous lui attribuer ?

« Les deux vieillards répondirent :

« — Nous l'appellerons Wasili, et il sera surnommé l'Infortuné et, comme don, nous lui attribuons la fortune de Marco, sous le toit duquel nous passons la nuit... »

— Rien que cela, interrompit Marco.

— Il faut ajouter ce singulier bienfait, que je me suis réveillée tout à fait remise, comme tu le vois.

— C'est bien, dit Marco, seulement il serait singulier que le fils de je ne sais quel pauvre diable prît toute la fortune de Marco.

Marco le Riche se mit à réfléchir et il lui vint l'idée de s'enquérir s'il était né un certain Wasili l'Infortuné. Il donna ordre d'atteler son carrosse, alla trouver le pope du hameau et lui demanda :

— Avez-vous eu une naissance à enregistrer à telle date ?

— Oui, dit le pope, un enfant est né au paysan le plus pauvre de la paroisse ; je lui ai donné le nom de Wasili l'Infortuné. Le baptême n'a pas encore eu lieu parce que personne ne veut être parrain et marraine d'un pauvre.

Marco poussa la bienveillance jusqu'à s'offrir comme parrain. Il pria la femme du pope d'être marraine et fit préparer un repas copieux. On apporta l'enfant, on le baptisa et on fit bonne chère jusque bien avant dans la nuit. Le lendemain, Marco le riche manda le pauvre paysan, l'accabla de caresses et lui dit :

— Écoute mon ami, tu es pauvre, tu n'es pas en état d'élever ton fils ; donne-le-moi, je l'instruirai, le pousserai dans le monde et te ferai une rente de mille roubles pendant toute ta vie.

Le paysan n'hésita pas à accepter cette offre. Marco prit l'enfant, l'enveloppa dans sa pelisse de peau de renard, le mit dans son carrosse et partit. C'était l'hiver. Après avoir parcouru quelques ventes, Marco le Riche fit arrêter le carrosse, remit l'enfant à son commis et lui donna l'ordre de le prendre par les pieds et de le jeter dans la ravine. Le commis exécuta l'ordre de son patron et jeta l'enfant dans une ravine profonde. Marco sourit en disant :

— C'est là que tu jouiras de mes richesses.

Deux jours après, des marchands passaient par le même chemin. Ils avaient sur eux douze mille roubles pour payer une dette à Marco le Riche. Quand ils arrivèrent au bord de la ravine, ils entendirent les vagissements d'un enfant. Ils s'arrêtèrent, prêtèrent l'oreille et envoyèrent leur commis voir ce qu'il y avait là.

Le commis descendit jusqu'au fond de la ravine. Il vit une prairie verdoyante et, au milieu de la prairie, un enfant qui jouait avec des fleurs. Le commis revint vers ses patrons et leur raconta ce qu'il avait vu. Ils coururent pour admirer un pareil miracle ; l'un d'eux prit l'enfant, l'enveloppa dans sa pelisse, monta dans son traîneau et on se remit en route.

Ils arrivèrent chez Marco le Riche qui leur demanda d'où venait l'enfant. Les marchands racontèrent en détail ce dont ils avaient été témoins, et Marco comprit tout de suite que c'était Wasili l'Infortuné, son filleul. Il commença par offrir aux marchands des hors-d'œuvre et

de la boisson, et il leur demanda ensuite de lui céder leur trouvaille. Les marchands refusèrent d'abord ; mais, quand Marco leur offrit en échange la remise de leur dette, ils consentirent sur-le-champ et lui abandonnèrent l'enfant. Un jour s'écoula, puis un autre ; le troisième, Marco prit Wasili l'Infortuné, le mit dans un tonneau enduit de résine et, du haut du quai, le jeta dans la mer.

Le tonneau, emporté par les ondes, aborda près d'un monastère. Juste en ce moment, un moine venait puiser de l'eau. Il entendit un cri d'enfant arriver jusqu'à lui. Sans tarder, il se jeta dans un bateau, saisit le tonneau, défit les cercles et regarda à l'intérieur. Il y vit l'enfant, le prit et l'emporta au monastère. Le prieur appela l'enfant Wasili, et le surnomma l'Infortuné. Wasili passa alors dix-huit ans au monastère, apprit quelques sciences, l'art de lire et d'écrire et de chanter au chœur. Le prieur se prit d'amitié pour lui et lui conféra la fonction de sacristain.

Un jour, Marco le Riche eut à faire un voyage dans les pays étrangers pour y toucher des créances. Sur sa route, il s'arrêta dans ce monastère ; il y aperçut le jeune sacristain et prit des renseignements sur son compte : « Était-il au couvent depuis longtemps ? D'où venait-il ? » Le prieur donna tous les détails et dit tout ce qu'il savait : comment le tonneau avait été apporté par les eaux jusqu'auprès du monastère, comment on y avait trouvé l'enfant, et combien d'années s'étaient écoulées depuis lors. Marco réfléchit et arriva à la conclusion que ce jeune homme devait être son filleul. Et il tint ce langage au prieur :

— Si j'avais sous mes ordres un homme aussi habile, j'en ferais mon principal commis. Cédez-le-moi.

Le prieur résista longtemps, mais Marco le Riche alla jusqu'à promettre de déposer dans la caisse du monastère une somme de vingt-cinq mille roubles. Le prieur consulta les frères, et d'une commune voix ils décidèrent d'accepter le dépôt et de laisser partir Wasili l'Infortuné.

Marco envoya Wasili l'Infortuné chez lui en le chargeant d'une lettre qui contenait ces lignes :

« Ma femme, au reçu de ma lettre, va avec le messager dans notre usine de savon et donne l'ordre aux ouvriers de le précipiter dans la grande chaudière bouillante. Vois à accomplir exactement mes ordres : ce jeune homme est mon mortel ennemi de longue date. »

Wasili l'Infortuné se mit en route. Chemin faisant, il rencontra un vieillard qui lui demanda :

— Où vas-tu, Wasili l'Infortuné ?

— Je vais à la maison de Marco le Riche ; mon patron m'y envoie avec une lettre.

— Montre-moi cette lettre.

Wasili la lui présenta : le vieillard brisa le sceau et dit :

— Tiens, lis !

Wasili la lut et se mit à pleurer :

— Quel mal ai-je donc fait à cet homme, qu'il me condamne à un supplice aussi cruel !

— Ne t'afflige pas et ne crains rien, répondit le vieillard. Le ciel ne t'abandonnera pas.

Il souffla sur la lettre ; les deux bouts du sceau se rejoignirent.

— Va à présent sans inquiétude, et remets ta lettre entre les mains de la femme de Marco le Riche.

Wasili arriva à la maison de Marco, demanda la maîtresse et lui remit la lettre. Celle-ci la parcourut, appela sa fille Anastasia, et lui montra ce que contenait la lettre du père. Or, voici ce qu'elle contenait :

« Ma femme, au reçu de cette lettre, tu feras célébrer le mariage de notre fille avec ce messager. Aie soin de te conformer à mes ordres, telle est ma volonté ! »

Les gens riches n'ont pas à brasser la bière ni à faire fermenter le vin, tout est toujours prêt. Il n'y eut qu'à faire le repas et à célébrer le mariage. On mit à Wasili une blouse toute battante neuve, on le présenta à Anastasia. Il lui plut. On les conduisit à l'église et le mariage eut lieu.

Un beau matin, on avertit la femme de Marco le Riche que son mari allait arriver et, accompagnée de sa belle-fille et de son gendre, elle alla à sa rencontre. Marco, ayant aperçu Wasili l'Infortuné, se mit en colère et cria à sa femme :

— Comment as-tu osé le marier à notre fille ?

— Mais j'ai suivi tes ordres ! répondit la femme.

Marco ordonna de montrer la lettre, la parcourut des yeux et put se convaincre qu'elle était écrite de sa main.

Deux ou trois mois après, Marco le Riche appela son gendre et lui dit :

— Va dans le royaume qui se trouve à cent lieues d'ici, chez le Roi-Serpent. Tu percevras l'impôt qu'il me doit pour douze ans, et tu t'informerás du sort de mes douze bateaux, qui ont disparu depuis trois ans. Dès demain, au point du jour, tu te mettras en route.

De grand matin, Wasili l'Infortuné se leva, prit congé de sa femme, se munit d'un sac avec des biscuits et se mit en route. Je ne sais combien de temps il marcha et si son voyage était avancé, mais une voix partie de côté parvint à son oreille.

— Wasili l'Infortuné, où vas-tu ?

Il se retourna :

— Qui m'appelle ? dit-il.

— C'est moi le chêne, qui te demande : « Où vas-tu ? »

— Je vais chez le Roi-Serpent lui réclamer son tribut pour douze ans.

Le chêne lui dit :

— Quand tu seras arrivé à destination, souviens-toi de moi, je me trouve debout ici depuis trois cents ans. Informe-toi si j'ai encore longtemps à demeurer à cette place.

Wasili l'Infortuné l'écoula et poursuivit sa route. Il rencontra une grande et large rivière et s'embarqua sur un radeau. Le batelier lui demanda :

— Où vas-tu, Wasili l'Infortuné ?

— Je vais chez le Roi-Serpent pour lui réclamer le tribut de douze ans.

— Quand tu seras arrivé à destination, tu n'oublieras pas de demander au roi si j'ai encore beaucoup de temps à m'occuper des transports. Je fais ce service depuis trente ans.

— Bien, répondit Wasili.

Et il reprit sa route.

Il marcha de nouveau jusqu'à ce qu'il rencontrât la mer bleue. Dans cette mer était couchée une baleine ; des piétons et des cavaliers marchaient sur elle comme sur un pont. Aussitôt que Wasili mit le pied sur elle, la baleine ouvrit la bouche et dit :

— Où vas-tu, Wasili l'Infortuné ?

— Je vais chez le Roi-Serpent pour lui réclamer le tribut qu'il doit depuis douze ans.

— Eh bien, quand tu y seras, souviens-toi de moi. Il y a une baleine qui rejoint les deux bords de la mer bleue ; les piétons et les cavaliers lui ont tellement entamé le corps que les côtes sont à nu. Informe-toi si elle doit encore longtemps occuper la même position et servir de pont aux hommes.

— Bien, je n'oublierai pas, répondit Wasili.

Et il reprit sa route vers le Roi-Serpent.

Je ne sais combien de temps il marcha, mais enfin il arriva dans une prairie verdoyante : au milieu de la prairie s'élevait un grand palais. Wasili l'Infortuné gravit le perron et se dirigea à travers une enfilade de salles, de couloirs remplis de statues et de tableaux ; les salles étaient merveilleusement décorées, toutes plus belles les unes que les autres. Dans l'appartement le plus reculé, il trouva une belle jeune fille couchée sur un lit et toute en larmes. Ayant aperçu l'étranger, elle s'avança vers lui et lui dit :

— Qui es-tu, brave jeune homme ? Quel hasard t'a amené dans cet endroit maudit ?

— Je m'appelle Wasili l'Infortuné ; je suis envoyé ici par Marco le Riche, qui m'a donné l'ordre de venir trouver le Roi-Serpent et de lui réclamer le tribut qu'il doit depuis douze ans.

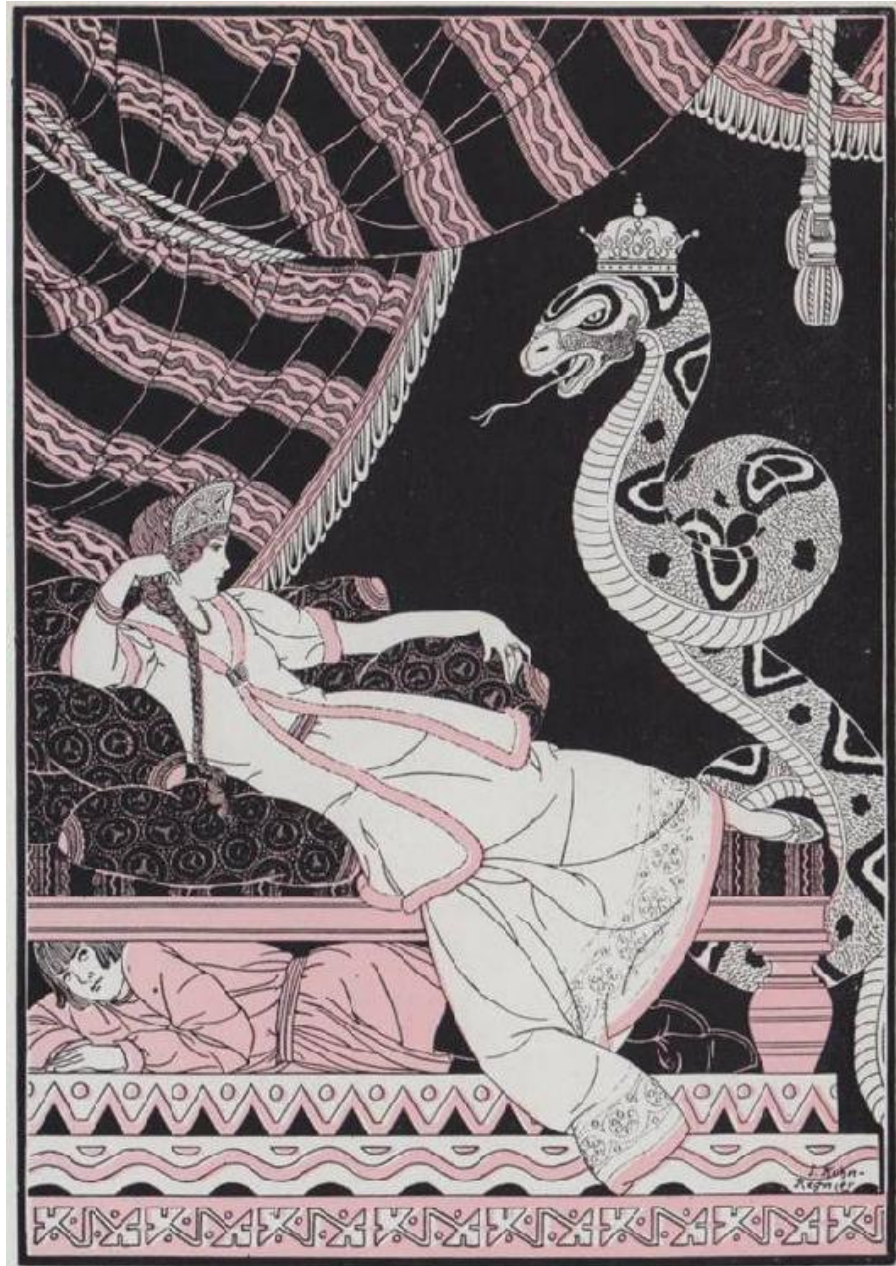
— Ah ! Wasili l'Infortuné, tu es envoyé ici, non pour percevoir cet impôt, mais pour être dévoré par le Serpent. Quelle route as-tu prise pour arriver ici ? N'as-tu rien vu, rien entendu sur ta route ?

Wasili lui raconta alors sa rencontre avec le vieux chêne, le batelier, la baleine. À peine avait-il eu le temps de raconter cela, qu'un orage se déchaîna, la terre trembla, et le palais fut secoué jusque dans ses fondements.

La belle jeune fille fit mettre Wasili sous sa couchette et lui dit :

— Écoute bien ce que je vais dire.

Juste à ce moment, le Roi-Serpent entra dans la chambre.



— D'où vient l'esprit russe que je sens ici ? demanda-t-il.

— D'où pourrait-il venir, cet esprit russe ? répondit la jeune fille. Tu en es imprégné à cause du voyage que tu viens faire à travers la Russie.

— Oh ! Que je suis fatigué ! Veux-tu me caresser la tête ? dit le Serpent en s'étendant sur le lit.

La jeune fille obéit et, tout en lui caressant la tête, elle lui dit :

— En ton absence, j'ai eu un songe. J'allais par la route, et tout à coup mon attention a été attirée par les cris d'un chêne qui me disait : « Demande à ton roi quand viendra le terme de ma peine. »

— Celui-là, répondit le Serpent, traînera sa vie jusqu'à ce qu'un jeune homme vienne lui donner un coup de pied au lever du soleil. Alors le chêne sera déraciné, et on trouvera au pied une telle quantité d'or et d'argent, que Marco le Riche n'en possède pas autant.

— Ensuite, j'ai rêvé que j'allais vers un grand fleuve ; un radeau y faisait le service de transport ; le batelier me demanda s'il devrait encore rester là longtemps, occupé à transporter les gens.

— Celui-là n'en a pas pour longtemps. Qu'il mette à sa place le premier de ceux qui viendront le trouver, qu'il repousse ensuite le radeau loin du bord et ce sera celui-là qui lui succédera dans le service de transport jusqu'à la consommation des siècles.

— J'ai rêvé encore, reprit-elle, que je marchais sur le corps de la baleine qui rejoignait les deux bords de la mer bleue : elle me demanda combien d'années encore elle était condamnée à servir de pont.

— Celle-là en a jusqu'à ce qu'elle s'avise de vomir les douze bateaux de Marco le Riche qu'elle a avalés ; aussitôt après, il lui sera possible de se replonger dans les flots et ses blessures se guériront.

Cela dit, le Serpent tomba dans un sommeil pesant.

Alors, la belle jeune fille rendit la liberté à Wasili l'Infortuné et lui donna ce conseil :

— Ce que tu viens d'apprendre de la bouche du Serpent, ne le répète pas au batelier ni à la baleine avant d'atteindre l'autre bord, mais seulement quand tu mettras le pied sur la rive opposée.

Wasili l'Infortuné remercia la jeune fille et partit pour retourner à la maison. Je ne sais combien de temps il mit pour atteindre la mer bleue. La baleine, l'ayant aperçu, lui demanda :

— Eh bien ! As-tu parlé de moi au Roi-Serpent ?

— Oui ; attends seulement que j'aie gagné le bord opposé et alors je te dirai sa réponse.

Quand il eut traversé la mer, il dit :

— Vomis les douze bateaux de Marco le Riche.

La baleine obéit, et les douze bateaux apparurent sur la surface de la mer. Ils allaient, le vent enflant leurs voiles, aussi tranquillement que si rien ne leur était arrivé d'extraordinaire, et ils étaient intacts. Les vagues furent soulevées par la flotte et inondèrent la plage, de sorte que Wasili eut de l'eau jusqu'aux genoux, bien qu'il se fût sauvé en toute hâte.

Puis Wasili, poursuivant sa route, arriva à l'endroit où se trouvait le batelier.

— As-tu parlé de moi au Roi-Serpent ? lui demanda le batelier.

— Oui.

— Attends un peu. Transporte-moi d'abord sur la rive opposée. Alors je parlerai.

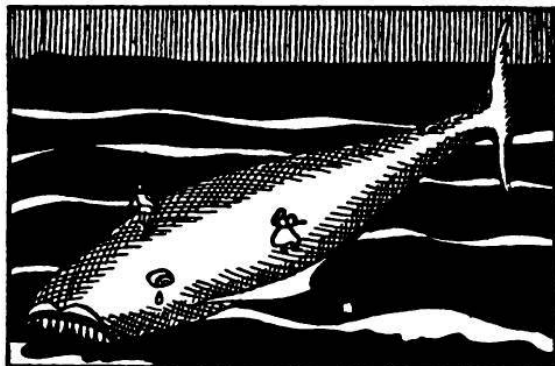
Arrivé là, Wasili dit :

— Le premier qui se présentera à toi, mets-le à ta place, repousse le bac loin du bord, et va-t'en à ta maison.

Enfin il arriva auprès du vieux chêne. Il lui donna un coup de pied à l'heure où se levait le soleil : le chêne tomba de tout son long et, au pied, on trouva une énorme quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Wasili se retourna et vit aborder les douze bateaux que la baleine venait de vomir. Les matelots transportèrent à bord toute cette quantité d'or, d'argent et de pierreries ; aussitôt la besogne terminée, ils se mirent en route, et Wasili avec eux. On annonça à Marco le Riche que son gendre allait arriver avec douze bateaux et que le Serpent lui avait fait don de richesses immenses.

Marco se mit en colère, fit atteler son carrosse et alla trouver le Serpent pour lui demander le moyen de se débarrasser de son mortel ennemi. Il arriva au bord du fleuve où était le radeau et s'y embarqua. Le batelier repoussa le radeau et, depuis lors, Marco fut condamné à transporter les gens d'une rive à l'autre. Pendant ce temps, Wasili était arrivé près de sa femme et de sa belle-mère. Il trafiqua pour son compte, s'enrichit, secourut les pauvres, vint en aide aux orphelins et, selon la prophétie des vieillards, il prit possession de tous les biens de Marco le Riche.



Le Sot et le Bouleau



DANS un certain pays vivait un vieillard qui avait trois fils, dont deux étaient sensés et le troisième idiot. Le vieillard étant mort, ses fils partagèrent le bien et tirèrent les lots au sort. Aux fils sensés échurent de biens de toutes sortes : l'idiot n'eut qu'un bœuf, et encore un mauvais bœuf. Le jour de la foire, les frères se préparèrent à aller trafiquer pour leur compte. Le sot, voyant cela, leur dit :

— Moi aussi, frères, je vais mener mon bœuf au marché.

Il passa une corde aux cornes de son bœuf et le mena à la ville. Pendant qu'il traversait une forêt, un vieux bouleau se trouva sur sa route. Comme le vent soufflait, le bouleau se mit à murmurer.

— Pourquoi le bouleau murmure-t-il ? se demanda le sot. Est-ce qu'il marchande mon bœuf ? Eh bien ! dit-il, si tu veux l'acheter, j'y consens et suis prêt à le vendre. Le bœuf vaut vingt roubles. Il m'est impossible de le laisser à meilleur compte. Donne ton argent !

Le bouleau ne répondit rien, mais continua à murmurer. Il parut au sot qu'il lui demandait le bœuf à crédit.

— Soit, dit-il, j'attendrai jusqu'à demain !

Il attacha le bœuf au bouleau et retourna à la maison. Ses frères, qui étaient aussi de retour, lui demandèrent :

— Eh bien ! Sot, as-tu vendu ton bœuf ?

— Assurément.

— Pour combien ?

— Pour vingt roubles.

— Et où est ton argent ?

— Je ne l'ai pas encore reçu : on m'a dit de repasser demain.

— Ah ! Niais que tu es !

Le lendemain matin, le sot se leva, se mit en route pour aller

réclamer son argent au bouleau. Le bouleau s'élève toujours sur le bord du chemin, il est toujours agité par le vent, mais le bœuf a disparu : les loups l'ont mangé pendant la nuit.

— Eh bien ! L'ami, donne-moi l'argent : tu m'avais promis de me payer aujourd'hui !

Le vent souffla, le bouleau murmura, et le sot dit :

— Tu n'es pas consciencieux ; hier tu m'as dit : « Je te donnerai l'argent demain » ; et aujourd'hui tu te bornes encore à des promesses. Soit ! J'attendrai encore un jour, mais pas davantage, car j'ai besoin d'argent !

Il retourna au logis. Ses frères lui demandèrent de nouveau :

— Eh bien ! As-tu reçu ton argent ?

— Non, frères, je suis forcé d'attendre encore un jour.

— Mais à qui donc as-tu vendu ?

— Au bouleau dans la forêt.

— Voilà un imbécile !

Le troisième jour, le fou prit une hache et se rendit dans la forêt. Il arrive et demande l'argent. Le bouleau ne fait toujours que murmurer.

— Non, l'ami, tu ne me renverras plus aux calendes grecques, je finirais par ne rien recevoir de toi. Je n'aime pas la plaisanterie et vais te faire entendre raison.

Et il donna à l'arbre un coup de hache, de sorte qu'il se fendit. Or, dans ce bouleau existait un creux, et dans ce creux des brigands avaient caché une marmite pleine d'or. L'arbre étant abattu, le sot vit reluire tout cet or. Il en ramassa plein ses poches et le porta à la maison. Là, il le montra à ses frères.

— Où as-tu pu gagner tout cela, sot ?

— Mon acheteur m'a payé le bœuf ; mais ce n'est pas tout ; je n'en ai pas rapporté la moitié. Allons ramasser le reste, frères !

Ils se rendirent à la forêt, prirent tout l'or et l'emportèrent à la maison.

— Écoute, sot, dirent les frères sensés, tu ne diras à personne que nous avons tant d'or !

— N'ayez pas peur, je n'en soufflerai mot !

Tout à coup, ils rencontrèrent le sacristain.

— Qu'est-ce donc que vous rapportez de la forêt, mes enfants ?

Les frères sensés répondent :

— Ce sont des champignons.

— Ils mentent, s'écrie le sot ; nous portons de l'argent : voyez plutôt !

Le sacristain poussa un cri, se lança sur l'or, se mit à saisir les

pièces à poignées et à les fourrer dans ses poches. Le sot, furieux, le frappa avec la hache et le tua net.

— Sot, qu'as-tu fait là ? gémirent les frères ; tu es perdu et tu nous perds du même coup ! Où allons-nous maintenant cacher le cadavre ?

Après avoir hésité longtemps, ils le traînèrent dans une cave abandonnée. Le soir venu, le frère aîné dit au cadet :

— L'affaire est mauvaise ; quand on demandera où est le sacristain, le sot racontera tout. Écoute : tuons un bouc et cachons-le dans la cave ; nous enterrerons le cadavre ailleurs.

Ils attendirent jusqu'au milieu de la nuit, tuèrent un bouc, et le cachèrent dans la cave ; ils emportèrent le sacristain ailleurs et l'enterrèrent. Quelques jours se passèrent et on commença à s'enquérir partout du sacristain, à questionner tout le monde ; le sot répondit :

— Qu'avez-vous à faire du sacristain ? Je l'ai tué d'un coup de hache, il y a quelques jours, et mes frères l'ont traîné dans la cave.

Aussitôt on pressa le sot :

— Conduis-nous dans cette cave, fais-nous voir cela !

Le sot descendit dans la cave, prit le bouc par la tête et demanda :

— Votre sacristain est-il noir ?

— Oui, tout noir !

— Et a-t-il de la barbe ?

— Oui, une longue barbe !

— A-t-il aussi des cornes ?

— Quelles cornes, sot ?

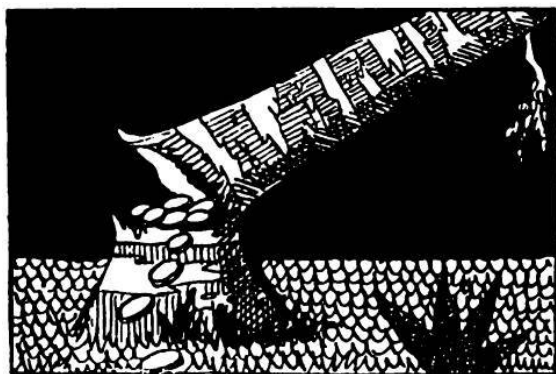
— Voilà, regardez !

Et il jeta la tête au-dehors. Les gens regardèrent.

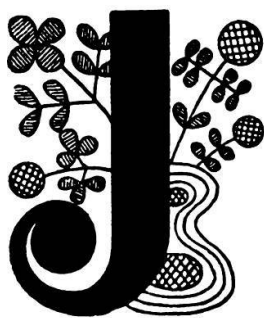
— Mais c'est un vrai bouc !

Ils crachèrent au nez du sot et s'en retournèrent chacun chez soi.

Telle est la fin du conte. Un petit peu de miel pour moi maintenant.



Jean l'Idiot



ADIS vivaient un vieillard et sa femme. Ils avaient trois fils ; deux étaient sensés, le troisième était Jean l'Idiot : les fils sensés faisaient paître les brebis aux champs, le sot ne faisait rien. Il était toujours assis sur le fourneau et donnait la chasse aux mouches.

Un jour la mère fit bouillir des boulettes de pâte de seigle et dit au sot :

— Tiens, porte ces boulettes à tes frères, pour qu'ils mangent.

Elle en remplit un pot et le lui mit dans les mains. Il alla doucement vers ses frères. La journée était ensoleillée. Jean ne fut pas plus tôt hors de la maison qu'il aperçut son ombre près de lui. Il se dit :

— Quel est cet homme ? Il marche près de moi et me suit ; certainement il a envie de manger les boulettes.

Et il se mit à lancer les boulettes à son ombre, et quand il les eut toutes jetées, il regarda : l'ombre marchait toujours à son côté.

— Voilà un estomac insatiable, dit le sot en colère.

Et il lui lança le pot, dont les débris volèrent de tous côtés.

Il arriva alors auprès de ses frères, les mains vides. Ils lui demandent :

— Pourquoi donc es-tu venu, sot que tu es !

— Je vous ai apporté le dîner.

— Où est-il donc, ton dîner ? Donne-le vite !

— Écoutez, frères : un homme s'est attaché à mes pas, chemin faisant, et a tout mangé.

— Quel homme ?

— Tenez, le voilà ! Il est même encore à présent à mon côté.

Ses frères se mirent à l'injurier et à le battre. Après l'avoir rossé, ils

le forcèrent de faire paître les brebis, tandis qu'eux-mêmes allaient au village pour dîner. Le sot mena paître les brebis et vit que les brebis se dispersaient dans les champs. Il les attrapa et leur arracha à toutes les yeux ; puis il les rassembla et s'assit tout joyeux, comme s'il avait fait une belle affaire.

Après avoir dîné, les frères retournèrent aux champs.

— Qu'as-tu fait ! Pourquoi le troupeau est-il aveugle ?

— Les brebis ont-elles besoin d'yeux ? À peine étiez-vous partis qu'elles se sont dispersées de tous côtés. Alors j'ai eu une idée ; je les ai rattrapées, je les ai rassemblées et je leur ai arraché les yeux, ce qui m'a beaucoup fatigué.

— Attends, tu vas l'être encore bien davantage s'écrièrent ses frères, qui se mirent à lui flanquer de grands coups de poing.

Quelque temps se passa.

Les parents envoyèrent Jean l'Idiot à la ville afin de faire des provisions de ménage pour la fête. Il fit des provisions de toute espèce : il acheta une table, des cuillers, des tasses, de la viande et du sel, et il chargea tout cela sur un chariot. Il revint à la maison. Sa rosse était si mauvaise qu'à première vue on n'aurait pu dire si elle avançait ou non.

« Eh bien ? voyons, se dit Jean : la rosse a quatre pieds, la table en a tout autant, elle pourra donc aller seule à la maison. »

Il prit donc la table et la déposa sur la route.

Il poursuivit son chemin, longtemps ou non, je ne saurais le dire, et les corbeaux planaient au-dessus de sa tête en croassant.

« Il faut croire que ces messieurs-là ont faim ; écoutez comme ils crient ! » se dit le sot.

Il jeta alors la viande sur le chemin et se mit à les régaler :

— Chers messieurs, veuillez, je vous prie, faire honneur au repas !

Et il poursuit sa route !

Jean passe par une forêt, il aperçoit des souches brûlées.

« Oh ! pense-t-il, les petits n'ont pas de chapeau ; ils peuvent prendre froid, ces pauvres enfants ! »

Et aussitôt il les coiffa de ses pots, grands et petits.

Arrivé à la rivière, Jean voulut faire boire son cheval, qui s'y refusa.

— Veux-tu boire, viande de loup ! Est-ce pour rien que j'ai versé mon sac de sel dans la rivière ?

Et il lui jeta une bûche à la tête, de sorte qu'il le tua net. Et il ne resta à Jean que le panier de cuillers, qu'il fut forcé de porter sur ses épaules. Il marche, il marche, et les cuillers tintent à ses oreilles, Jean croit que les cuillers disent : Jean le fou ! Alors il les jette par terre et

les foule aux pieds :

— Tenez, voilà pour votre « Jean le fou » ! Tenez ! Tenez ! Vous aviez donc l'intention de me vexer, vauriennes que vous êtes !

Revenu à la maison, il dit à ses frères :

— J'ai acheté tout ce qu'il fallait.

— Bien, sot ! Mais où sont-elles, tes emplettes ?

— Eh bien ! La table court derrière moi ; messieurs les corbeaux mangent dans les plats ; j'ai mis les pots, grands et petits, sur la tête des enfants dans la forêt ; j'ai salé la rivière ; les cuillers se moquaient de moi, je les ai laissées sur la route.

— Retourne d'où tu viens, sot, et plus vite que ça ! Ramasse tout ce que tu as jeté sur la route !

Jean retourna à la forêt, ôta les pots de dessus les souches brûlées, les défonça et en enfila une douzaine sur un bâton, des grands et des petits. Il les porta à la maison et les frères le rossèrent. Ils se rendirent eux-mêmes à la ville pour y faire les emplettes et laissèrent le sot pour garder la maison.

Notre sot écoute : la bière fermente avec bruit dans le cuveau.

— Bière, ne fermente pas, n'irrite pas le sot ! dit Jean.

Mais la bière n'obéit pas. Alors il laissa couler toute la bière du cuveau, s'assit dans un baquet, se mit à courir dans toute la chambre et à chanter des chansons.

Quand les frères revinrent, ils entrèrent dans une colère terrible, se saisirent de Jean, le cousirent dans un sac et le traînèrent vers la rivière gelée. Ils déposèrent le sac sur le bord et allèrent chercher une trouée dans la glace. En ce moment passait un monsieur avec trois chevaux bruns. Jean se mit à crier :

— On me nomme chef pour juger et instruire, et je ne sais ni juger ni instruire !

— Attends, sot, dit le monsieur ; moi, je sais juger et instruire. Sors du sac !

Jean sortit du sac, y cousit le monsieur ; lui s'assit dans la voiture et disparut. Les frères revinrent, descendirent le sac sous la glace et écoutèrent. À la surface de l'eau apparurent des bulles.

— Il faut croire qu'il y poursuit son cheval alezan, dirent les frères.

Et ils retournèrent lentement à la maison.

Tout à coup, ils aperçoivent Jean qui vient à leur rencontre avec trois chevaux. Et il se vante :

— Voyez donc quels beaux chevaux j'ai attrapés ; il reste encore un cheval gris de toute beauté.

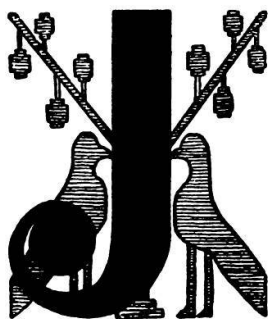
Les frères furent jaloux et dirent au sot :

— Couds-nous à présent dans le sac et jette-nous au plus vite dans la trouée. Le cheval gris ne nous échappera pas.

Alors Jean l'Idiot les descendit dans la trouée et courut à toute bride à la maison pour y boire le reste de la bière.



La Femme dénonciatrice



ADIS vivaient un vieillard et sa femme. Cette femme n'avait pas la bouche close : tout ce qu'elle apprenait de son mari, elle le répétait à tout le village. Quand ils vivaient en paix, ce n'était encore que demi-mal. Mais, s'il leur arrivait de se disputer, le vieillard, dans la chaleur de la discussion, lui allongeait des coups. Elle, le poil hérissé, s'enfuyait, allait trouver les domestiques de leur bårine(11) et leur racontait tout sur le bout des doigts. Quelquefois, elle renchérisait sur la réalité. À la suite de ces caquets, le vieillard s'attirait de mauvaises affaires. On lui tombait dessus ; toutes les impudences de sa femme se payaient sur son dos.

Un jour, le vieillard alla chercher du bois dans la forêt. Il posa le pied en un endroit où le sol céda :

« Qu'y a-t-il de particulier ? Il faut fouiller, peut-être la fortune m'y fera trouver quelque chose. »

Il saisit sa bêche, donna un coup, puis un autre, un autre encore, et découvrit une marmite pleine d'or jusqu'au bord.

« Que le ciel soit béni ! Mais comment porter cela à la maison ? Pas moyen de le cacher à ma femme et elle le dira à tout le monde. Ce serait encore s'attirer de nouvelles mésaventures. »

Après force réflexions, il enfouit la marmite dans la terre et revint vers la ville ; il acheta un brochet et un lièvre vivants. Il suspendit le brochet à un arbre, juste à la cime, et mit le lièvre dans un filet. Il rentre à la maison :

— Ma femme, un grand bonheur vient de m'arriver. Mais je crains de t'en faire part, tu le divulgueras à tout le monde.

— Raconte-le-moi, mon chéri, lui dit sa femme ; je n'en soufflerai mot à personne ; si tu veux, je le jurerai sur ma tête.

— Voici ce que j'ai vu, femme. J'ai trouvé dans la forêt une

marmite toute remplie d'or.

— Mais tu es drôle ! Il faut aller le plus tôt possible et l'emporter.

— Mais fais-y bien attention, femme, la chose ne doit pas transpirer ou tu t'attireras un malheur.

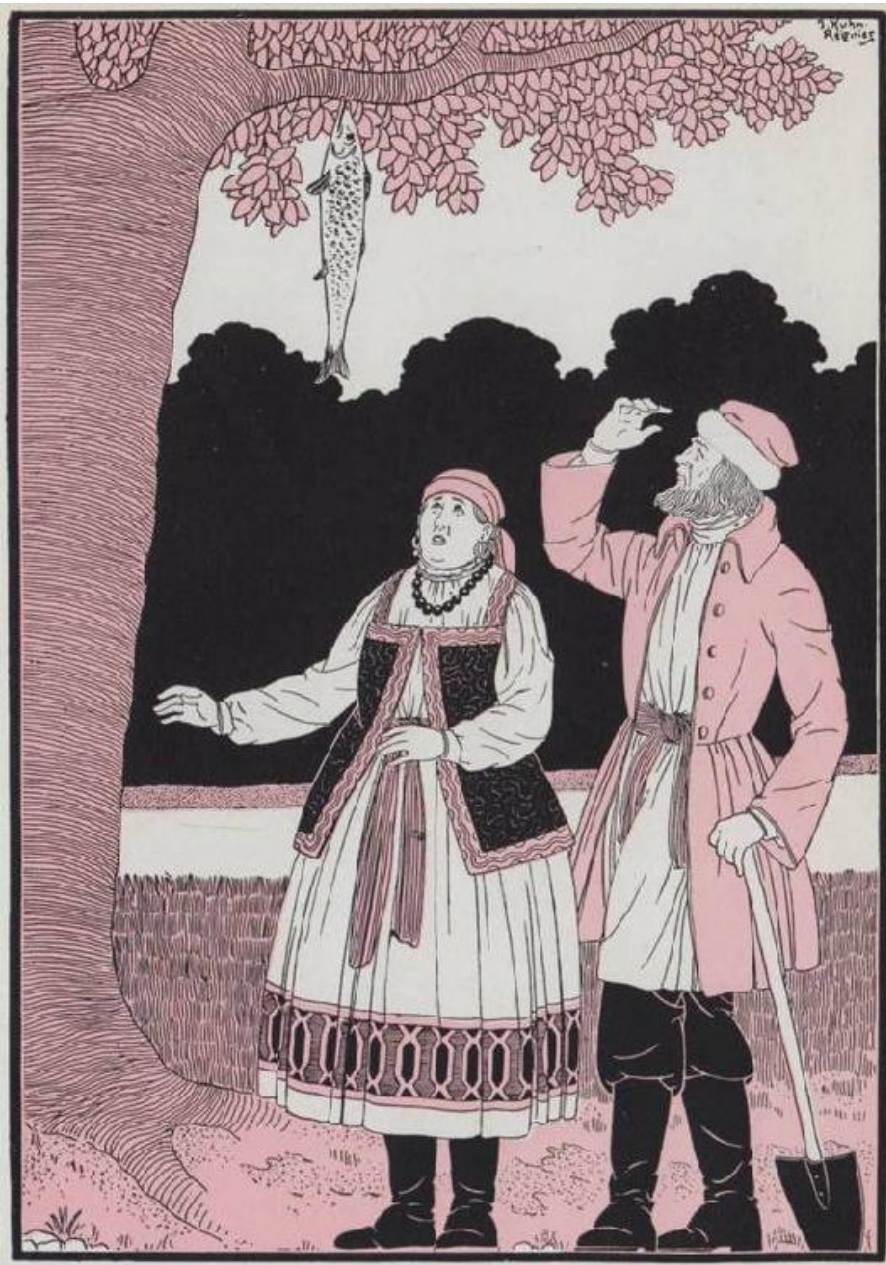
— Ne crains rien, c'est toi qui dois te garder d'en souffler mot. Moi, je ne dirai rien. Quand tu es ivre, tu aimes à te vanter.

Après cela, le paysan conduisit sa femme à l'endroit où le brochet était suspendu à l'arbre, s'arrêta, leva les yeux vers la cime.

— Mais qu'est-ce que tu regardes donc là ?

— Et toi, ne vois-tu rien ? Regarde donc : un brochet qui pousse sur l'arbre.

J. M. W. Turner
1845



— Oh ! Monte sur l'arbre pour le prendre. Nous le ferons cuire pour le dîner.

Le vieillard grimpa et prit le brochet. Ils poursuivirent leur route. Au bout de quelque temps, le vieillard s'arrêta de nouveau et dit :

— Femme, j'irai voir à la rivière : peut-être qu'il y a quelque chose dans le filet.

Il jeta un regard sur le filet et poussa un cri de surprise. Il appela sa femme :

— Vois, femme, un lièvre est pris dans le filet.

— Saisis-le donc sans tarder, nous nous en régalerons un jour de fête.

Le vieillard prit le lièvre et se décida enfin à conduire sa femme dans la forêt. Ils retrouvèrent la marmite remplie d'or, s'en chargèrent et regagnèrent leur demeure. C'était vers le soir. Il faisait sombre.

— Mon ami, écoute donc ; ne te semble-t-il pas que les brebis bêlent ?

— Non, ce ne sont pas des bêlements, ce sont des cris que pousse notre bârine tourmenté par les diables.

Après un certain temps, la femme reprend :

— Mon ami, n'entends-tu pas les bœufs mugir ?

— Mais non, ce sont les diables qui tourmentent notre bârine.

Après avoir marché quelque temps encore, la vieille dit au vieux :

— Entends-tu les loups hurler ?

— Mais qu'as-tu ? Ce ne sont point du tout des loups, ce sont toujours les diables qui tourmentent notre bârine.

Les vieux étaient riches. La vieille devint de plus en plus acariâtre. Elle invitait tous les jours des hôtes et leur offrait des repas tels que le mari n'avait qu'à se sauver. Elle ne mettait plus aucun frein à ses désirs et ne demandait jamais l'avis de son mari. Le vieux eut beau se raidir, un jour il perdit patience : il la saisit par sa tresse et lui administra une correction en la traînant tout le long du plancher. Il s'en donna tout son soûl. À peine sortie de ses griffes, la vieille se mit à l'injurier.

— Attends, vieux brutal, tu auras de mes nouvelles ! Tu veux accaparer tout cet or ; mais attends, je ferai en sorte que tu ne trouves un refuge nulle part, même en Sibérie. Je vais de ce pas chez le seigneur.

Elle courut chez le seigneur et se mit à sangloter.

— Voici ce que je sais, dit-elle. Mon mari a découvert une marmite pleine d'or. Et depuis ce temps il se grise comme un Polonais. J'essaie de le déshabituer de ce vice. Mais lui, pour toute réponse, il me roue de coups. Il m'a traîné par la tresse et j'ai eu toutes les peines du

monde à m'échapper. Me voici aux pieds de Votre Seigneurie pour lui faire part de mes douleurs et implorer son intervention, son secours contre les brutalités de mon mari. Prenez-lui son or, à cet enragé ; qu'il en soit réduit à travailler et ne puisse plus passer son temps en bombance et en débauches.

Le bârine prit avec lui quelques-uns de ses hommes, alla trouver le vieillard dans sa demeure, et du seuil lui cria :

— Comment, scélérat, tu découvres dans mon domaine une marmite pleine d'or : tout ce temps s'est écoulé et tu ne m'en as pas informé ; tu t'es livré à l'ivrognerie, au brigandage ; tu as tyrannisé ta femme... Que l'or soit apporté sur-le-champ.

— Ayez pitié de moi, mon seigneur, répondit le vieillard ; je n'ai aucune idée de la chose ; de ma vie je n'ai trouvé de l'or.

— Tu as encore le front de mentir, s'écria la femme ; suivez-moi, seigneur, je vous conduirai à l'endroit où l'or est caché.

Elle le conduisit à l'endroit où était le coffre qui jusqu'ici contenait de l'or. Elle souleva le couvercle, mais il n'y avait plus rien, le coffre était vide.

— Ah ! le fripon ! il a transporté l'or dans un autre endroit pendant que j'étais chez le seigneur !

Alors le seigneur menace le vieillard, lui réclamant l'or.

— Mais où pourrais-je le prendre ? Voulez-vous, monseigneur, faire raconter à ma femme tout ce qu'elle sait sur ce chapitre ?

— Eh bien, bonne femme, dit le bârine, donne-moi de plus amples détails : où et dans quelles circonstances ce trésor a-t-il été découvert ?

— Voici comment les choses se sont passées, raconta la vieille. Nous avons marché à travers la forêt ; — tenez, un détail que je me rappelle, c'est que nous avons attrapé un brochet à la cime d'un arbre...

— Allons ! interrompit le vieillard, reprends ton bon sens, tu contes là des sornettes.

— Non, insista la femme, c'est la pure vérité, voici encore un détail : nous avons pris un lièvre dans la rivière.

— La voilà partie !... Vous voyez, seigneur, qu'on ne peut aucunement ajouter foi à ce qu'elle raconte. Est-ce que les lièvres se trouvent dans l'eau ? Est-ce que des poissons poussent sur les arbres ?

— Tu prétends donc que rien de tout cela n'est arrivé ? Rappelle-toi : quand nous revînmes, je dis : « Ce sont des brebis qui bêlent », et tu répondis : « Non, ce sont les diables qui torturent notre bârine ».

— Tu mens, vieille, tu es folle !

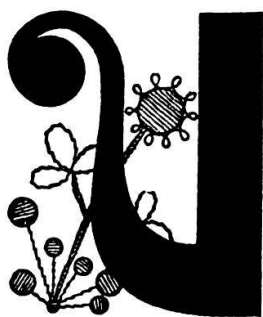
— Je dis aussi : « Il me semble que les bœufs mugissent. » Et tu

répondis : « Pas du tout ; c'est notre bârine qui est torturé par les diables. » Et, quand nous approchâmes du village, il me semblait que les loups hurlaient, et tu as dit : « Ce ne sont pas les loups, mais notre seigneur que les diables ne lâchent pas. »

Le bârine avait beau écouter, il ne comprenait goutte à tout cela. Il se fâcha et donna des coups à la vieille. La vieille ne vécut pas longtemps après ces événements. Le vieillard se remaria avec une jeune femme, acheta des marchandises de diverses espèces, s'établit et devint commerçant dans la ville voisine.



L'Échange



Un paysan, s'occupant à ramasser du fumier, y découvrit un grain d'avoine. Il va trouver sa femme qui était occupée à rallumer le feu.

— Écoute, femme, dit-il, prends ce grain, broie-le et fais du « kissel ». Je le présenterai au roi. Peut-être il me récompensera de mon zèle.

Il alla trouver le tzar et lui présenta ce mets. Et le souverain voulut bien lui accorder un tétras en or. En revenant au logis, il prit un chemin à travers champs. Là se trouvait un troupeau de chevaux gardé par des bergers. Un des bergers demanda au paysan :

— D'où viens-tu ?

— Je viens de chez le roi, je lui ai présenté un plat de kissel.

— Et que t'a donné le roi ?

— Un tétras en or.

— Veux-tu échanger ton tétras en or contre un cheval ?

Le paysan accepta l'offre, monta sur le cheval et partit. En poursuivant sa route dans les champs, il vit un troupeau de vaches. Le berger du troupeau lui dit :

— D'où viens-tu, paysan ?

— J'ai été chez le roi, lui présenter un plat de kissel.

— Que t'a donné le roi ?

— Un tétras d'or.

— Où est ton tétras ?

— Je l'ai échangé contre un cheval.

— Veux-tu échanger ton cheval contre une vache ?

Le paysan accepta l'offre et conduisit la vache par les cornes. Il aperçut un troupeau de brebis. Le berger lui dit :

— D'où viens-tu, paysan ?

— J'ai été chez le roi, lui présenter un plat de kissel.

— Que t'a donné le roi ?

— Un tétras d'or.

— Où est donc ton tétras ?

— Je l'ai échangé contre un cheval.

— Et où est le cheval ?

— Je l'ai échangé contre une vache.

— Veux-tu, peut-être, échanger la vache contre une brebis ?

Le paysan accepta l'offre et s'en fut, poussant devant lui la brebis.
Il aperçut un troupeau de cochons. Le porcher lui demanda :

— D'où viens-tu, paysan ?

— J'ai été chez le roi, lui présenter un plat de kissel.

— Que t'a-t-il donné en récompense ?

— Un tétras d'or.

— Où est ton tétras ?

— Je l'ai échangé contre un cheval.

— Où est le cheval ?

— Je l'ai échangé contre une vache.

— Où est la vache ?

— Je l'ai échangée contre une brebis.

— Veux-tu alors échanger ta brebis contre un pourceau ?

Le paysan accepta l'offre et partit, poussant devant lui le pourceau.
Il rencontra un troupeau d'oies. Le gardeur d'oies lui demanda :

— D'où viens-tu, paysan ?

— Je viens de chez le roi et lui ai présenté un plat de kissel.

— Que t'a-t-il donné en échange ?

— Un tétras d'or.

— Et qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai échangé contre un cheval.

— Où est le cheval ?

— Je l'ai échangé contre une vache.

— Où est la vache ?

— Je l'ai échangée contre une brebis.

— Où est la brebis ?

— Je l'ai échangée contre un cochon.

— Veux-tu échanger le cochon contre une oie ?

Le paysan accepta l'offre et partit, portant l'oie. Il aperçut des canards. Le gardeur lui demanda :

- D'où viens-tu, paysan ?
- De chez le roi, je lui ai présenté un plat de kissel.
- Que t'a-t-il donné en récompense ?
- Un tétras d'or.
- Où est-il ?
- Je l'ai échangé contre un cheval.
- Où est le cheval ?
- Je l'ai échangé contre une vache.
- Où est la vache ?
- Je l'ai échangée contre une brebis.
- Où est la brebis ?
- Je l'ai échangée contre un pourceau.
- Où est le pourceau ?
- Je l'ai échangé contre une oie.
- Veux-tu échanger l'oie contre un canard ?

Le paysan accepta l'offre, prit le canard et poursuivit son chemin. Il voit des enfants qui courent sur des échasses. Ils lui demandent :

- D'où viens-tu, paysan ?
- Je viens de chez le roi et lui ai présenté un plat de kissel.
- Et que t'a-t-il donné en récompense ?
- Un tétras d'or.
- Où est-il ?
- Je l'ai échangé contre un cheval.
- Où est le cheval ?
- Je l'ai échangé contre une vache.
- Où est la vache ?
- Je l'ai échangée contre une brebis.
- Où est la brebis ?
- Je l'ai échangée contre un pourceau.
- Où est le pourceau ?
- Je l'ai échangé contre une oie.
- Où est l'oie ?
- Je l'ai échangée contre un canard.
- Veux-tu échanger le canard contre les échasses ?

Le paysan accepta l'offre, prit les échasses et regagna sa demeure. Il mit les échasses à la porte et entra. La femme se mit à le questionner :

- Que t'a donné le roi ?

Le paysan lui conta tout en détail, y compris l'échange contre les

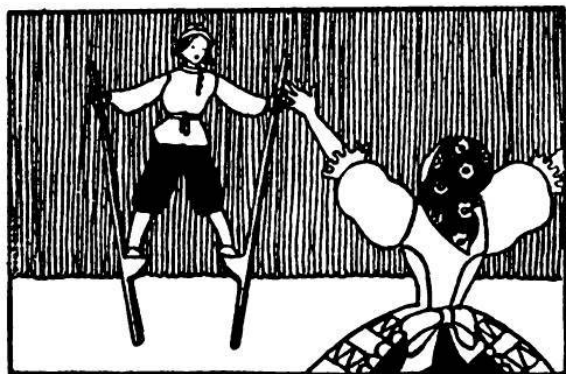
échasses.

— Mais où sont les échasses ?

— Je les ai laissées à la porte.

La femme fit un bond jusqu'à la porte, saisit une échasse et en flanqua des coups à son mari en criant :

— Voilà pour ta manie d'échanger toujours, voilà pour ta manie, vieux diable ! Si, du moins, tu avais rapporté le canard !



Le Conteur de sornettes



DANS un certain pays, sous je ne sais quel règne, vivait un paysan. Il avait trois fils, deux sains d'esprit et un sot. Le père les envoya labourer la terre. Ils se mirent à labourer jusque bien avant dans la soirée, et ils furent obligés de passer la nuit dans les champs à la belle étoile. Ils voulurent faire une soupe au gruau pour leur dîner, mais le difficile, c'était de trouver du feu. Le frère aîné grimpa sur un arbre, jeta un coup d'œil à droite et à gauche et découvrit, non loin de cet endroit, la lueur d'un brasier. Il descendit et se dirigea du côté où il avait vu la flamme. Il trouva là un vieillard à tête grise :

— Bonjour, bonhomme, donne-moi du feu !

— Tu es trop prompt, mon ami. Conte-moi quelque aventure invraisemblable et je te donnerai du feu. Si tu contes quelque chose de réel, je découperai une lanière sur ton dos.

Le paysan se mit à conter. Par malheur, tout ce qu'il disait approchait toujours de la réalité. Le vieillard le terrassa, découpa sur son dos une lanière et le laissa retourner vers ses frères.

C'était alors le tour du second d'aller chercher du feu. Il arrive à l'endroit où était assis le vieux et lui dit :

— Bonjour, vieillard, donne-moi du feu.

— Eh bien ! Conte-moi quelque chose d'invraisemblable, et je te donnerai du feu ; sinon, je découperai une lanière sur ton dos.

Mais le jeune homme n'eut pas de chance, tout ce qu'il disait rappelait un événement réel ; le vieillard lui découpa donc une lanière sur le dos. Il alla retrouver ses frères et ce fut alors le tour du troisième, le sot.

— Va frère, on t'appelle !

Il partit :

— Bonjour, bon vieillard, donne-moi du feu.

— Raconte-moi quelque chose d'in vraisemblable, et je t'en donnerai ; sinon, je découperai une lanière sur ton dos.

— Bien, vieillard ; seulement je te demanderai de ne pas m'interrompre ; sinon, je découperai sur ton dos trois lanières.

Et il se mit à conter :

— Mon père et ma mère avaient trois fils, nés frères ; nous avions aussi un cheval pie. Un jour, avec le cheval, j'allai dans la forêt couper du bois. Je chargeais le bois sur le cheval et retournai à la maison. Un jour, j'eus l'idée de monter sur le cheval, j'avais la hache à la ceinture. Le cheval se mit à trotter. À chaque secousse, la hache mise en mouvement lui frappait l'échine jusqu'à ce que son train de derrière se détachât. J'ai marché trois ans sur la partie de devant, et un jour j'ai retrouvé le train de derrière qui se promenait à travers la prairie et s'occupait à paître. Je me mis à sa poursuite, je le saisis, le rattachai au-devant au moyen d'une couture et je marchai encore trois ans. Mes frères ne m'abandonnaient jamais, et c'est de compagnie que nous avons fait ces courses à travers champs. Une fois, nous étions partis, je ne sais plus où. Nous arrivons au marché :

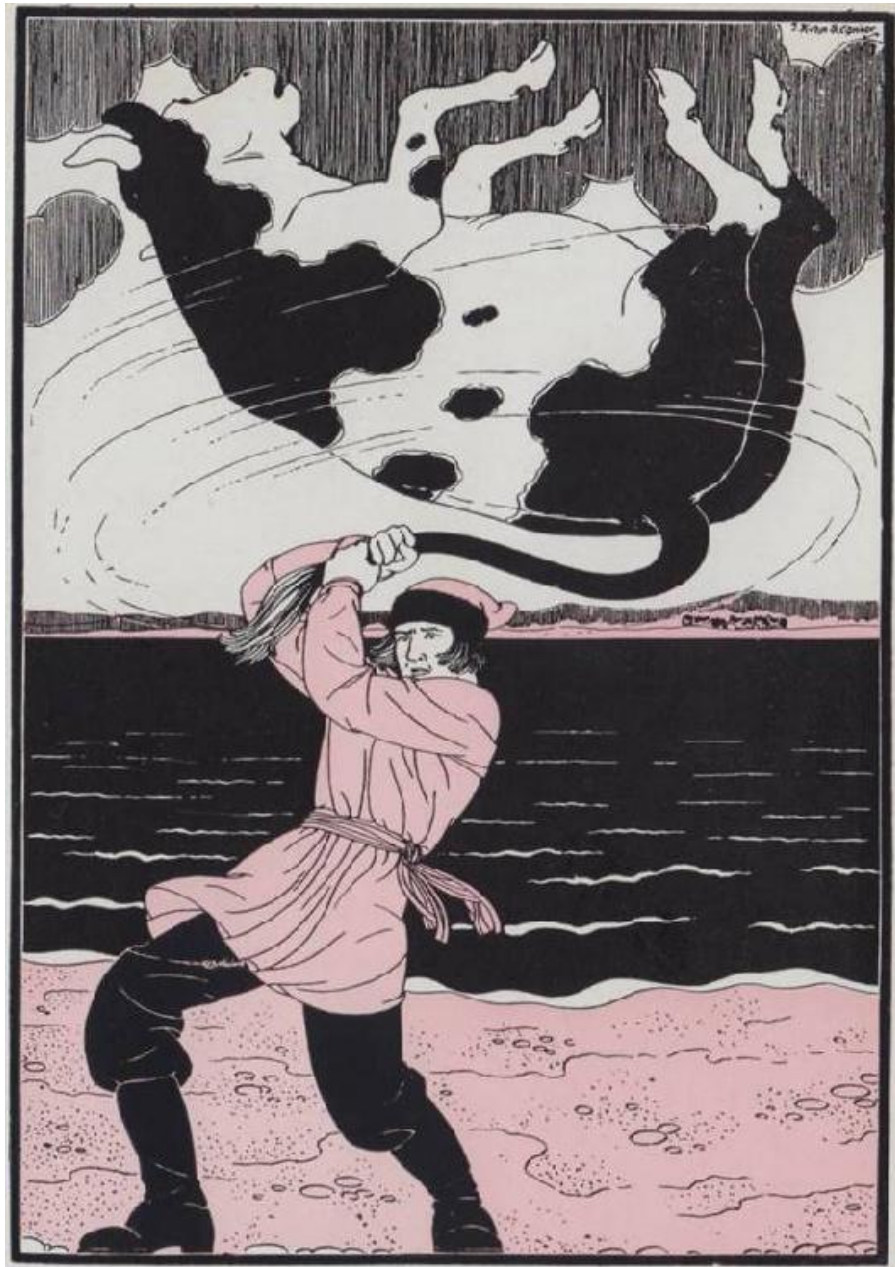
« — Bonnes gens, que pourrait-on trouver ici à bon marché, et qu'y a-t-il qui coûte très cher ?

« — De l'autre côté de la mer, nous répondit-on, les vaches se vendent à bon compte, mais les mouches sont chères ; pour une grande et une petite mouche on donne une vache et son veau ; pour un grand œstre on donne un bœuf énorme.

« Nous nous mîmes à attraper des mouches, nous en remplîmes trois sacs et nous nous dirigeâmes vers la mer bleue. Comment franchir l'espace qui nous séparait de l'autre bord ? La mer était large et profonde. Mes frères se lamentaient et versaient des larmes. Mais moi, loin de me décourager, je chante des chansons. Je m'embarque sur mon sac, traverse la mer, et là-bas j'ai échangé mon sac contre un troupeau de vaches et de bœufs. Je me mis alors à réfléchir :

« — Si je loue des bateaux, cela me coûtera trop cher. Comment retourner ? Si je fais nager les troupeaux, la moitié coulera à fond. »

« Mais alors, j'eus l'idée de prendre une vache par la queue.



Puis, rassemblant toutes mes forces, je la fis tournoyer et je la lançai. Elle tomba juste sur le bord opposé après s'être retournée deux fois dans l'air. De la sorte, je fis parvenir à l'autre bord tout le troupeau. Seul un grand bœuf me restait. Je le pris par la queue dont j'enveloppai deux fois ma main et, rassemblant toutes mes forces, d'un coup je le lançai à l'autre bord.

« Alors j'appris que, dans les régions célestes les hommes marchaient pieds nus et je conçus l'idée d'y aller faire le commerce de souliers. De la marchandise, j'en avais assez. J'abattis les bœufs et les vaches, j'en pris le cuir et je me mis à monter vers le ciel. Ce n'était pas difficile d'y monter, le tout était de trouver un chemin pour descendre. Mais alors j'eus une idée ; il me restait une dizaine de cuirs. Je découpai les cuirs en courroies, j'attachai ces courroies à un pilotis, j'enfonçai le pilotis dans un nuage, et je me mis à descendre. La terre était encore bien loin et cependant les courroies me manquaient. Je ne m'en préoccupai pas le moins du monde. Je regardai de tous côtés. Je vis un pope qui vannait l'avoine ; la balle flottait. Je me mis en toute hâte à recueillir la balle et à en tresser une corde.

« Mais, tandis que j'étais ainsi occupé, je ne m'étais pas aperçu qu'une souris morte était dans la balle. Je ne sais comment la souris ressuscita et se mit à ronger la corde, tant et si bien qu'elle la coupa. Moi, je tombai dans un marais. Une femelle de renard pleine accourut et arrangea un nid sur ma tête, où elle mit bas sept petits. Un gros loup passa et enleva les petits renards, disant :

« — Je reviendrai pour prendre la mère et je détruirai tout le nid. »

« Sur ces entrefaites, je parvins à dégager mon bras de la fange et, quand le loup se mit à détruire le nid, je l'attrapai par la queue : *tua, tua, tua*. Le loup se mit à courir. Il fit un effort pour se dégager de mon étreinte. Il me sortit de la fange. Il fit un autre effort et sa queue se détacha de son corps. Je pris la queue, j'y trouvai une caisse et dans la caisse un écrit, et cet écrit portait ces mots : « Ton père paiera au mien jusqu'à la fin de sa vie des tributs, des impôts... »

... — Tu mens, cela n'est jamais arrivé, interrompit le vieillard.

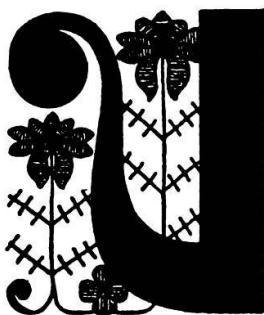
— Te voilà attrapé, vieux gredin : tu m'as interrompu. Eh bien ! Tourne ton dos, je vais découper les trois lanières. »

Il coupa sur le dos du vieillard les trois lanières, prit du feu et revint vers ses frères.

— Tenez ! Voilà du feu ; vous pouvez maintenant cuire votre grauau.



Les Sages Réponses



UN soldat servit dans un régiment pendant vingt-cinq ans sans même entrevoir le visage du roi. Revenu dans ses foyers, on se mit à le prier de raconter quelque chose touchant la personne du souverain ; il ne sut rien dire. Alors ses parents et ses amis lui firent des reproches :

— Voyez donc, il a servi pendant vingt-cinq ans et il n'a pas même entrevu le visage du roi !

Il jugea ces paroles offensantes pour lui ; il se mit en route pour aller voir le monarque. Il entre au palais. Le roi lui demande :

— Pourquoi es-tu venu, mon brave soldat ?

— Voici pourquoi, sire : j'ai servi Votre Majesté et mon pays pendant vingt-cinq années et je n'avais pas même entrevu votre visage. Je suis venu pour vous regarder.

— Eh bien, regarde-moi !

Le soldat tourna trois fois autour de lui en examinant tout. Le roi lui demande :

— Est-ce que je suis beau ?

— Oui, tu es beau.

— Et maintenant, dis-moi, mon brave soldat : y a-t-il une grande distance entre le ciel et la terre ?

— Il y a une telle distance que, quand on frappe là-haut, on entend ici-bas.

— Et la terre est-elle large ?

— Ici, le soleil se lève et il se couche là ; telle est la largeur de la terre.

— Et la terre est-elle profonde ?

— J'avais jadis un grand-père ; il mourut il y a quatre-vingt-dix ans ; on l'enterra, et depuis lors il n'est pas rentré à la maison. Elle est

donc profonde, la terre.

Le roi envoya alors le soldat en prison et lui commanda :

— Sois sur tes gardes, mon soldat : je t'enverrai trente oies ; il faut que tu saches arracher une plume à chacune d'elles.

— Soit !

Alors le roi appela trente riches marchands et leur proposa les mêmes énigmes qu'il avait proposées au soldat ; après de longues réflexions, ils ne furent pas à même de donner une réponse, et le roi les fit mettre en prison. Le soldat leur demande :

— Braves marchands, pourquoi vous a-t-on mis en prison ?

— Eh bien ! Le roi nous a demandé : « Y a-t-il une grande distance entre le ciel et la terre ! Quelle est la largeur de la terre ? Quelle est sa profondeur ? » Et nous, des gens simples, nous n'avons pu lui répondre.

— Donnez-moi, chacun, un millier de roubles, je vous donnerai la réponse.

— Soit, ami, mais dis-la-nous bien exactement.

Le soldat reçut donc mille roubles de chacun, et leur apprit la réponse aux énigmes proposées par le roi. Deux jours après, le roi fit paraître devant lui les marchands et le soldat. Il proposa aux marchands les mêmes énigmes et, dès qu'ils les eurent devinées, il les laissa retourner dans leurs foyers.

— Eh bien, brave soldat, as-tu su arracher une plume à chacun d'eux ?

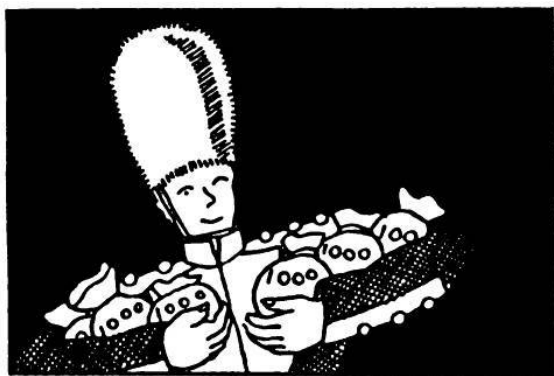
— Oui, sire, même j'ai su leur arracher une plume d'or.

— Ta maison est-elle loin d'ici ?

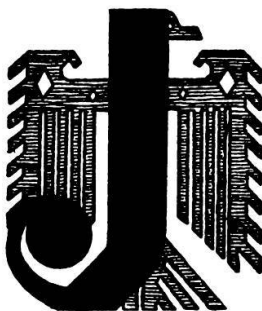
— On ne la voit point d'ici ; par conséquent elle est loin.

— Tiens, je te donne mille roubles. Va, et que le ciel te conduise.

Le soldat retourna chez lui et vécut désormais dans l'abondance et la richesse.



Le Paysan rusé



Jadis vivait une vieille femme qui avait deux fils. L'un d'eux mourut, l'autre partit pour les pays lointains. Trois jours après le départ du fils, un soldat vint chez la vieille femme et lui dit :

— Bonne vieille, permets-moi de passer la nuit chez toi.

— Soit, mon ami ! Mais d'où viens-tu ?

— Moi, femme, je suis un Nikoniste revenu de l'autre monde.

— Ah ! Mon ami ! Mon fils vient de mourir ; l'as-tu vu ?

— Oui, je l'ai vu : nous habitions la même chambre.

— C'est bien vrai ?

— Oui ; il fait paître des alouettes dans l'autre monde.

— Ah ! Mon ami ! Je suis sûre qu'elles l'ennuient beaucoup ?

— Beaucoup : les alouettes se sauvent toujours sous les buissons.

— Ses vêtements sont-ils déjà déchirés ?

— Tout à fait. Il est tout en guenilles.

— J'ai, mon ami, une quarantaine d'archines de toile et une dizaine de roubles. Porte-les à mon fils.

— Bon, ma bonne vieille !

Au bout de je ne sais combien de temps, le fils revient au logis :

— Bonjour, mère !

— Pendant ton absence est arrivé chez moi un Nikoniste revenu de l'autre monde ; il me donna des nouvelles de mon fils défunt. Ils habitaient la même chambre là-bas. Je lui ai envoyé, par son entremise, de la toile et dix roubles.

— Si tu dis vrai, dit le fils, adieu, mère. J'entreprendrai un long voyage autour du monde ; quand je trouverai quelqu'un de plus borné que toi, alors je te nourrirai, sinon je ne reviendrai plus à la maison.

Puis il tourna sur ses talons et se mit en route.

Il arriva dans un village seigneurial et s'arrêta près de la cour du seigneur, où vaguait une truie avec ses petits. Le paysan se mit à genoux et salua la truie très profondément. La maîtresse de la maison le vit de la fenêtre et dit à sa servante :

— Va donc demander à ce paysan pourquoi il salue si profondément ?

Alors la fille va demander à l'homme :

— Paysan, pourquoi te mets-tu à genoux et salues-tu la truie ?

— Ma chère, dis à ta maîtresse que ce cochon est charmant ; c'est le frère de ma femme et, comme mon fils se marie demain, je l'invite à la noce. Peut-être ta maîtresse lui permettra-t-elle d'être témoin, et aux petits cochons de l'accompagner.

Dès que la châtelaine eut entendu cela, elle dit à sa servante :

— Qu'il est sot ! Il invite le cochon à la noce et les petits cochons aussi. Eh bien ! Qu'on se moque de lui ! Mets vite ma pelisse au cochon ; fais atteler les chevaux à la carriole : il ne faut pas qu'il aille à pied à la noce.

On attela les chevaux à la carriole ; on y mit le cochon endimanché avec ses petits, et on les donna au paysan qui s'en retourna.

Le seigneur revint à la maison ; il avait été à la chasse. La châtelaine alla à sa rencontre en riant aux éclats :

— Ah ! Mon ami ! Tu étais absent, je n'avais personne pour rire avec moi. Un paysan est venu et s'est mis à saluer le cochon : « Il est charmant, disait-il ; c'est le frère de ma femme. » Et il l'a invité comme témoin au mariage de son fils avec les petits cochons, pour faire partie du cortège.

— Je sais, dit le seigneur, et tu les as donnés.

— J'ai revêtu le cochon de ma pelisse et l'ai mis dans la carriole attelée de deux chevaux.

— Mais d'où venait-il, ce paysan ?

— Je l'ignore, mon ami.

— Eh bien ! Ce n'est pas le paysan qui est sot, mais toi qui es bête !

Le seigneur, irrité qu'on eût trompé sa femme, sortit de sa maison, monta sur son cheval trotteur et se mit à la poursuite du paysan. Celui-ci, voyant que le seigneur allait l'atteindre, conduisit et cacha les chevaux et la carriole dans une épaisse forêt, ôta son chapeau, le mit par terre et s'assit auprès.

— Hé ! Manant, s'écria le seigneur, n'as-tu pas vu un paysan passer par ici avec deux chevaux ? Il avait dans la carriole un cochon et ses petits.

— Oui, je l'ai vu passer, il y a longtemps déjà.

— Où donc ? Par où faut-il prendre pour l'atteindre ?

— Ce n'est pas difficile de l'atteindre ; mais le chemin fait des circuits, on peut aisément s'égarer. Tu ne connais pas le chemin, sans doute ?

— Va, mon ami, rejoins-moi ce paysan.

— Non, seigneur, c'est impossible : un faucon se trouve sous mon chapeau.

— Peu importe : je garderai ton faucon.

— Mais prends-y garde : il pourrait t'échapper ; c'est un oiseau très cher et mon maître me tuerait.

— Combien coûte-t-il ?

— Je crois qu'il coûte trois cents roubles.

— Eh bien, si je le laisse échapper, je te le paierai.

— Non, seigneur ; tu promets maintenant, mais je ne suis assuré de rien.

— Quel incrédule ! Tiens, voilà, en tout cas, tes trois cents roubles.

Le paysan prit l'argent, monta sur le trotteur et se mit à courir par la forêt, tandis que le seigneur restait là, gardant le chapeau vide. Il attendit longtemps ; le soleil descendait sur l'horizon et le paysan ne revenait pas.

— Je vais voir s'il y a un faucon sous le chapeau. S'il y en a un, il reviendra ; sinon, il est inutile d'attendre.

Il souleva le chapeau : il ne s'y trouvait rien.

— Voilà un fripon ! C'est sûrement le même paysan qui a trompé ma femme.

Le seigneur cracha de dépit et retourna au logis.

Le paysan était déjà chez lui depuis longtemps.

— Eh bien ! Mère, dit-il, reste avec moi : il y a beaucoup de sots dans le monde. On m'a donné pour rien trois chevaux avec une carriole, trois cents roubles et un cochon avec ses petits.



Kotia



AVEZ-VOUS comment le lièvre bondit à travers la neige ?

Le vent d'hiver est méchant ; il pique si bien le nez, les oreilles et les joues, qu'on a envie de pleurer. Il souffle avec violence, chasse la neige et en fait les tas parmi lesquels il n'y a moyen de passer, ni en voiture ni à pied.

Mais ces belles prouesses accomplies, il s'apaise, se calme et s'endort, satisfait. Alors le soleil paraît et allume sur la neige des milliers de diamants. C'est par ce temps doux et ensoleillé que le lièvre quitte son gîte et bondit joyeusement pour fêter le retour du soleil. Il saute sur un tas de neige, s'y enfonce, en ressort, se frotte le museau, se lisse les oreilles, secoue ses pattes, hérissé ses moustaches et, de nouveau, se remet à courir. Il saute et bondit de droite et de gauche tout joyeux.

Mais un coup de sifflet retentit derrière un sapin.

Le lièvre s'arrête, dresse les oreilles et écoute.

— Fiou, fiou, fiou !

C'est terrible !

Et le lièvre s'enfuit comme un perdu, les oreilles rabattues, en proie à la terreur, il passe comme un éclair, puis – stop ! – s'arrête subitement.

— Que je suis donc bête, pense-t-il. Si je regardais un peu qui siffle ainsi.

Il dresse les oreilles, se lève sur ses pattes de derrière, allonge son corps et hasarde un timide coup d'œil vers le sapin.

— Mais c'est Kotia ! Un petit garçon du village.

Le lièvre le connaît depuis longtemps. L'été dernier encore, le petit garçon l'a bien souvent régala de navets et de carottes.

— C'est un ami, il ne me fera pas de mal !...

Lentement, doucement, furtivement, le lièvre se glissa près de Kotia et s'assit en face de lui, remuant les oreilles, se demandant pourtant s'il ne ferait pas mieux de prendre le large.

— De quoi as-tu peur, poltron ? Je ne te mangerai pas, dit Kotia.

Le lièvre fit un bond en arrière et s'assit de nouveau.

— Je pense bien que tu ne me mangeras pas, mais tout de même on peut se méfier, semblait-il dire.

— Tu n'es qu'un poltron. Il faut être brave, n'avoir peur de rien ni de personne.

— Tu en parles bien à ton aise, toi, répondit le lièvre. Tu as deux pieds, tandis que moi, j'en ai quatre.

— Eh bien, après ?

— Tu as des oreilles si petites qu'on a de la peine à les apercevoir, tandis que les miennes, regarde donc, les vois-tu ?

Et le lièvre secouait ses longues oreilles.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?

— Cela fait qu'on peut me saisir et me manger.

— Imbécile que tu es ! Qui mangerait un lièvre gris...

— Qui ? Mais les chiens d'abord.

— Et puis ?

— Et puis : les loups.

— Et encore ?

— Et puis : compère le renard.

— Et après ?

— Le lynx, la martre, enfin le putois et l'hermine qui, eux non plus, ne refuseraient pas de se régaler de notre chair... Ils sont joliment nombreux, nos féroces ennemis.

— Ils ne sont si nombreux que parce que vous êtes des lâches, répondit Kotia. — Voyons, as-tu des dents ?

— Certes !

Et le lièvre découvrit ses dents longues et tranchantes comme des cisailles.

— Et des griffes, en as-tu ?

— Au besoin, je me trouverais aussi des griffes.

Et allongeant sa patte, il montra ses fortes griffes, grandes mais émoussées.

— Eh bien, voilà, continua Kotia, mords donc et griffe et sois courageux.

Le lièvre hocha la tête :

« Que peut-on faire, se dit-il à part soi, avec des griffes et des dents pareilles !... Hé !... On ne me laisserait même pas le temps de souffler !... »

— Eh bien, écoute, commença Kotia. Avant tout il faut apprendre à être courageux. Veux-tu que je te l'apprenne ? Je ne te demanderai rien pour cela.

— Soit, dit le lièvre ; mais quoi que tu fasses, cela ne servira à rien.

— Eh bien, approche-toi.

Le lièvre fit un bond, un autre, et enfin s'arrêta, pensif.

« Oui, songeait-il, mais si je m'approche et que par hasard tu me saisisse... »

— Mais je ne te ferai pas de mal... J'en atteste la croix !

Et Kotia se signa.

Le lièvre s'approcha, jetant des regards effrayés autour de lui. Ses oreilles tremblaient de frayeur, il semblait à chaque instant sur le point de montrer les talons.

— Je vais frapper dans les mains ; toi, reste tranquille, ne bouge pas.

Et Kotia frappa de toutes ses forces dans ses mains. Dieu ! Quelle culbute fit à ce moment le lièvre ; Kotia en éclata de rire.

— Poltron, poltron ! disait-il au lièvre.

Celui-ci sentit l'injure ; il rassembla tout son courage, bondit comme un brave soldat et resta là, ruant de ses pattes de derrière comme s'il voulait rejeter la neige au loin.

— Eh bien, recommence, dit-il.

Kotia frappa de nouveau dans ses mains. Comme soulevé par un coup de vent, le lièvre sauta en l'air, culbuta, tomba la tête la première dans un tas de neige, en ressortit, s'ébroua, se secoua.

« Ah ! pensait-il, que de terreurs ! Mon cœur va éclater, tant il bat fort. »

Kotia se tenait les côtes.

— Eh bien, dit-il, essayons pour la troisième fois. Si cette fois tu ne supportes pas vaillamment cette petite épreuve, c'est que tu resteras poltron jusqu'à la consommation des siècles.

Le lièvre se ramassa sur lui-même, cherchant à se donner du courage, et arriva presque en rampant jusqu'aux pieds de Kotia.

— Eh bien, fit-il encore, tout tremblant, la tête basse.

— Mais lève donc le nez, dit Kotia. As-tu peur ? Non, pas comme cela. Dresse-toi sur tes pattes, tiens-toi comme il faut.

Le lièvre se redressa et rabattit ses oreilles.

— Eh bien, va ! semblait-il dire.

Kotia frappa dans ses mains ; le lièvre bondit, esquissa en l'air un entrechat, tout comme une danseuse de ballet et s'accroupit.

— N'est-ce pas, fit-il, que c'est mieux ?

— Oui, mais ce n'est pas encore assez bien, répondit Kotia qui, tout à coup, claqua des mains tout près des oreilles du lièvre.

Celui-ci tomba à la renverse, agitant désespérément les pattes, tandis que Kotia éclatait de rire.

— Non, déclara le lièvre, ne ris pas. C'est par hasard, je t'assure. Je... je... n'ai pas peur.

— C'est cela, dit Kotia, maintenant, tu es un vrai luron. Voyons, laisse-moi un peu monter sur toi.

— Comment, qu'est-ce que tu veux ? se récria le lièvre avec effroi. En voilà une idée, de monter sur moi ! Mais tu vas m'écraser, me briser la colonne vertébrale.

— Mais non, imbécile, je ne te briserai rien du tout... N'aie pas peur seulement ; voyons, nous allons essayer.

Mais tout à coup la vaillance vint au lièvre.

— Eh bien, s'écria-t-il, essaie.

Il ferma les yeux et, tremblant comme une feuille, s'aplatit contre terre.

Kotia s'assit sur lui.

— Eh bien, fit-il, en avant !

Le lièvre se redressa et s'élança comme un fou à travers les champs et les amas de neige. Kotia le saisit par les oreilles, s'y cramponna fortement et l'autre, précipitant toujours sa course vertigineuse, s'abattit tout à coup avec Kotia sur un tas de neige.

Ils disparurent dedans. Kotia en sortit enfin ; le lièvre bondit à son tour hors du tas, se secoua et prit un air fat.

— Qu'en dis-tu ? demanda-t-il, est-ce assez bien ?

— Très bien ! répondit Kotia. Tu es un vrai gaillard.

— Ah ! Je ne suis plus un poltron !

Et de joie il rua si fort qu'il manqua de nouveau culbuter.

— Oh ! déclara Kotia, tu es encore loin d'être un brave ; mais voilà, si tu veux le devenir, faisons un tour à travers le village.

— Que dis-tu là ? Mais il y a des chiens là-bas...

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Ils me mettront en pièces.

— Mais non, ils ne te mettront pas en pièces du tout ; et puis on ne meurt qu'une fois... Allons, fais-moi faire quand même le tour du village, mais bon train, en brave.

Kotia sauta de nouveau sur le lièvre, tandis que celui-ci se disait :

« Eh bien, adviennne que pourra ! Si je me mettais à galoper... On ne meurt en effet qu'une fois... »

Et peu à peu, il accéléra son allure ; et hop ! hop ! arrière, vous autres !... Les voilà partis pour le village.

Mais à peine roquets et mâtins les eurent-ils aperçus qu'ils se précipitèrent sur leurs traces. Le lièvre ferma les yeux de terreur, et hop ! hop ! fila comme une flèche, ayant à ses trousses la meute aboyante :

— Ouaooua ! Fian, an, an ! Ham, ham, ham !

Mais ils trouvèrent à qui parler. Kotia s'était muni de pierres. Il en lança une qui blessa un roquet à l'œil ; une autre atteignit un mâtin à l'oreille, une autre au museau. La meute hurla, aboya plus fort, puis ralentit sa course, tandis que le lièvre filait toujours.

— Eh, venez donc voir, grand-mère Matriona ! cria-t-on dans la rue ; c'est votre petit-fils Kotia qui court ainsi monté sur un lièvre.

— Quelle merveille, venez, venez donc voir, fillettes !

Mais il n'y avait plus rien à voir. Le lièvre et Kotia étaient passés comme le vent.

Ils arrivèrent à une forêt. Le lièvre tomba et s'étendit tout de son long.

— Ah ! fit-il, c'est ma mort. Je n'en peux plus, je suis à bout de forces.

Et il demeura là, presque sans souffle et tout trempé de sueur.

— Eh bien, demanda Kotia, faut-il que j'aille chercher le médecin ou que je te mène à l'hôpital ? Tu es un fameux gaillard, il n'y a pas à dire. S'étendre ainsi pour avoir fait le tour du village ! Douillet, va ! Voyons, reprends courage, mâche un peu de neige et lève-toi comme un bon luron que tu es.

Le lièvre fut longtemps avant de reprendre haleine.

« Non, se disait-il mentalement, maintenant on ne m'y prendra plus. Je ne me laisserai plus faire... Quelle venette j'ai eu à subir ! »

— Eh bien, quoi ? reprit Kotia, faut-il t'attendre longtemps comme cela ?

— Que veux-tu donc encore ?

— Rien, allons plus loin.

— Où cela ?

— Allons rendre visite à Mme Patrikevna(12)...

— Qu'est-ce qui te prend ?... Cela ne se peut pas. Aller chez Mme Patrikevna !... Mais que va-t-elle faire de moi et de toi ?...

— Les chiens ne t'ont rien fait pourtant.

— Oh ! les chiens, cela n'a pas d'importance... mais

Mme Patrikevna ! Elle va m'avalier, moi, et te couper la tête, à toi aussi.

— Mais non, elle aurait une indigestion !... Elle n'y arrivera pas de sitôt.

— Non, c'est impossible. Elle demeure là, vois-tu, derrière ce petit bois, dans un creux de la vallée. Je l'ai aperçue une fois de loin. Elle est si grande, avec une belle pelisse noire... À peine m'eut-elle découvert, qu'elle se précipita sur mes traces. Dieu ! Quelle peine j'ai eue à me sauver chez moi !

— Et où est-il, ton chez toi ?

— Mais je n'ai pas de domicile fixe, je passe une nuit ici, un jour là.

— Vois-tu, poltron, tu n'as même pas de maison, toi, tandis que Mme Patrikevna a sans doute un terrier bien chaud, tout garni de feuilles molles. On y dort comme sur du duvet...

— Je suis bien comme cela. Je n'ai pas de maison, mais je n'ai pas non plus la peine de la construire.

— N'importe. Mène-moi chez Mme Patrikevna, tu seras un brave.

— Non, car c'est tout simplement défier la mort. Vas-y, toi, si tu veux !

— Qu'est-ce que tu chantes : défier la mort ? Est-ce que je permettrais qu'on te fasse du mal ? À ma vue, Mme Patrikevna se sauvera et nous nous roulerons un peu dans son terrier. Allons, lève-toi !

Et Kotia tira le lièvre par l'oreille.

« Après tout, se dit le lièvre en lui-même, ce serait vraiment drôle de faire un petit somme dans le terrier de Mme Patrikevna... Allons-y. »

— Monte, fit-il à Kotia, mais ne conduis pas trop vite.

— Bon.

Et ils partent à petit trot pour aller rendre visite à Mme Patrikevna, qui a une si belle pelisse noire !



Mme Patrikevna venait justement de sortir de son terrier. Elle s'était paresseusement étendue sur la neige, clignant des yeux aux rayons du soleil, souriant aux oiseaux et semblant leur dire :

— Je voudrais bien vous attraper, mes petits oiseaux.

Elle regarda au loin et tout à coup dressa l'oreille :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? se dit-elle. Voilà un

garçonnet qui arrive, monté sur un lièvre... On bien ne distinguerais-je plus les objets, serais-je devenue vieille et aveugle ? »

Elle se frotta les yeux, renifla l'air. En effet on sentait une odeur de pelisse de mouton et de chaumière enfumée.

Le lièvre et Kotia se rapprochaient de plus en plus, se dirigeant droit sur elle, soulevant la neige autour d'eux, effrayant les oiseaux perchés sur les arbres.

— Seigneur ! s'exclama Mme Patrikevna, jamais je n'ai encore vu chose pareille.

Et vivement, elle se cacha dans son terrier.

« Au diable, pensa-t-elle. Vous en voulez à ma peau, à ce que je vois !... »

Kotia et le lièvre arrivèrent devant le terrier et s'étendirent tout à leur aise comme de grands seigneurs.

« Cela ne fait rien, se dit Kotia. Nous attendrons. »

Ils restèrent étendus quelque temps. Kotia se leva enfin, prit un bâton et frappa sur le sol.

— Eh ! Patrikevna, cria-t-il, sors donc, nous sommes venus pour te voir.

« En voilà, une histoire ! pensa Patrikevna. Ils seraient capables d'entrer dans mon terrier. Quels insolents ! Je n'en ai jamais vu de pareils, jamais, jamais ! »

Et tout à coup, la Patrikevna à la pelisse noire se sentit profondément offensée d'un pareil sans-gêne. Elle sortit le museau et montra les dents. Mais Kotia lui administra un bon coup de bâton. Le lièvre lui-même éclata de rire et, tout fatigué et poltron qu'il fût, il ne put s'empêcher de sauter de joie. Patrikevna rentra son museau.

— Oh ! Les brigands, dit-elle rageusement. Voyez-vous !... Me frapper comme cela sans me prévenir, sur le museau.

Sa rage augmentait.

« Attendez, pensa-t-elle. Je voudrais voir seulement ce que vous faites là. Ça ne m'empêchera pas de croquer ce vilain lièvre et cet insolent garçonnet. »

Et elle resta là, regardant de tous ses yeux, mais sans pouvoir distinguer ce que Kotia était en train de manigancer. Celui-ci avait remarqué au-dessus du terrier un tout jeune tilleul ; il tira de sa poche une corde (c'était un garçon prévoyant), courba le tilleul, attacha à son extrémité un nœud coulant qu'il abaissa devant le terrier. Puis il attendit.

Patrikevna cependant ne se tenait plus de rage.

« Il n'y plus moyen de vivre ainsi, pensait-elle. Voyez-vous cela ! Un lièvre et un gamin du village osent en user ainsi avec moi...

Espèces de rien du tout ! Ma pelisse vaut à elle seule plus que vous deux... Et ma queue... ma queue ! mais elle est hors de prix... Attendez, je vais vous faire voir quelque chose ! »

Elle sortit le museau, rabattit ses oreilles, écarquilla ses yeux verts. Le lièvre, dès qu'il l'eut aperçue, demeura cloué sur place de terreur.

Et voilà que tout à coup, Mme Patrikevna sortit violemment de son terrier et sauta en l'air. Le lièvre fit lui-même un bond de surprise. La chose était pourtant bien simple. Dès qu'elle avait passé sa tête dans le nœud, Kotia avait lâché l'arbre qu'il tenait courbé ; celui-ci s'était redressé, et Patrikevna était restée suspendue au nœud coulant.

Seigneur ! Comme elle se débattait ! Mais le nœud était solide. Kotia avait appris à faire des nœuds de son grand-père qui était bon chasseur. Patrikevna râlait, mais plus elle s'agitait, plus le nœud se resserrait. Finalement, une idée lui vint :

« Que je suis bête, se dit-elle ; au lieu de me débattre, je vais faire la morte, ils me détacheront et je me sauverai. Et qui sait ? Peut-être m'emparerai-je de l'un d'eux. »

Et elle devint immobile, ferma les yeux, ne râla plus : on aurait dit absolument une morte.

Kotia, tout d'abord, saisit une grosse branche sèche et de toutes ses forces en frappa le dos de Patrikevna. Elle tint ferme, ne fit pas le moindre mouvement.

« Bon, pensa Kotia, on ne me trompe pas aussi aisément, moi ! »

Il prit une pierre et, visant à l'oreille, la lança de toutes ses forces. Patrikevna tressaillit.

— Ah ! Ma commère, il paraît que cela n'est pas de ton goût.

Et tout à coup, il la saisit par sa précieuse queue et se mit à sauter. Il sauta ainsi une, deux, trois fois. La commère cessa pour tout de bon de râler. Elle était morte.

Kotia reploya l'arbre jusqu'au sol.

— Que fais-tu donc ? s'écria le lièvre.

— Quoi donc ?

— Mais elle va se lever et se précipiter sur nous.

— Regarde donc, si elle n'est pas bien morte.

— Tu es un malin, toi, regarde plutôt toi-même.

— Pourquoi pas ?

Et Kotia poussa du pied Mme Patrikevna.

— Tu vois ?

Le lièvre se hasarda à son tour et s'approcha de la morte. Le cou allongé, les oreilles dressées, les yeux écarquillés, il rampa doucement jusqu'à elle. Juste à ce moment, Kotia claqua des mains. Et le lièvre,

prenant sans vergogne ses jambes à son cou, s'enfuit presque à une lieue de distance. Là, il s'arrêta, se retourna et se mit à ruer sur place :

— Ce n'est rien, semblait-il dire, je suis quand même un brave.

Il vit Patrikevna étendue tout de son long et Kotia affairé autour d'elle. Poussé par la curiosité, il revint doucement jusqu'à eux, pour voir ce qui se passait.

Et Kotia sans hésiter sortit son couteau de sa poche et se mit tranquillement à enlever la belle peau de Patrikevna.

Le lièvre trembla de tous ses membres.

« Quel bourreau ! se dit-il. Et s'il allait m'enlever la peau, à moi aussi ?... Miséricorde ! »

— Eh bien, lièvre, où as-tu été, comme cela ? Tu t'es sauvé, hein ?

— Mais non, pas du tout...

— Ah ! C'était pour te dégourdir les jambes, je comprends... Bon ! Eh bien, tiens-moi cette peau.

Le lièvre demeurait interdit, n'osait pas la toucher. Si Patrikevna avait seulement fait semblant d'être morte ou si elle était restée sans connaissance et que, tout à coup, elle revînt à elle !... Quelle affaire terrible !

— Mais tiens-la donc, poltron ! lui cria Kotia. Tu as toujours la frousse.

— Ce n'est rien.

— Oui, tu dis toujours la même chose.

On enleva la peau. Kotia la secoua avec satisfaction. Quelle peau magnifique !

— Eh bien, vois-tu, mon petit lièvre, dit-il ce que c'est que d'être brave et de savoir réfléchir. Non seulement Patrikevna ne t'a pas mangé, toi, et ne m'a pas coupé la tête à moi, mais elle nous a fait don de sa propre peau. Voilà qui va bien.



Il passa la peau dans sa ceinture, tira de sa poche un crochet, dont son grand-père se servait autrefois pour attacher les ours tués, puis, ayant fixé une longue corde à son extrémité, il l'enfonça dans le corps du renard, le mit sur son épaule et attacha la corde à sa ceinture.

— Pourquoi fais-tu cela ? demanda le lièvre.

— Parce que... s'il arrivait quelque chose... Eh bien, mon ami, nous avons maintenant pris le renard. Tu t'es reposé ?... Es-tu reposé, oui ou non ?

— Oui...

— Eh bien, remettons-nous en route alors.

— En route ? Pour aller où ?

— Chasser le loup.

— Tu plaisantes !

— Qu'en sais-tu ? Il se peut que je plaisante, mais il se peut aussi que je parle sérieusement. Prête-moi seulement ton dos. Je ne te ferai pas de mal, je ne veux que trotter un petit moment.

— Non, mon cher, répondit le lièvre ; à cela, je ne peux absolument pas consentir. Passe encore pour les chiens... même pour le renard : mais quant au loup, non, non !

Et le lièvre agita jambes et oreilles.

— Eh bien, emporte-moi seulement près de l'endroit où il se trouve...

— Je ne veux même pas m'approcher de cet endroit.

— Tu n'auras pas besoin de t'en approcher... Indique-moi seulement...

— Non rien que d'y penser, mes jambes tremblent.

— Poltron, va ! Je croyais que tu étais un lièvre courageux ; je m'aperçois que tu n'es qu'une chiffre !

— Comment, une chiffre ! Qui donc a passé en courant devant les chiens ? Et qui t'a conduit chez le renard ? Non, je ne suis pas une chiffre.

— Eh bien, si tu veux être pour tout de bon un lièvre courageux, allons chez le loup.

— Vois-tu là-bas, cette petite colline ? demanda le lièvre.

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, c'est là qu'il demeure.

— Conduis-moi jusqu'à la petite colline, et puis je me débrouillerai tout seul.

— Allons, soit !

Ils se mirent donc en route. Lorsqu'ils furent près de la colline, Kotia dit tout à coup :

— Lorsque je montais autrefois mon cheval alezan, il gravissait en un clin d'œil les collines les plus élevées.

« Ma foi ! se dit le lièvre, je peux bien en faire autant. »

Et s'élançant de toutes ses forces, il gravit lestement la colline ; mais emporté par son élan, il dégringola de l'autre côté, jusqu'au bas, entraînant Kotia avec lui. À peine furent-ils là qu'ils se trouvèrent en présence d'un loup énorme, et affamé par-dessus le marché.

Dès que celui-ci eut vu deux victimes lui tomber à la fois du ciel, la joie lui donna des crampes à l'estomac ; l'eau lui vint à la bouche, ses

yeux flamboyèrent, ses dents grincèrent.

« Sur qui vais-je me jeter tout d'abord ? » se demanda-t-il.

Kotia cependant ne perdait pas de temps. En une seconde, il défit la corde à laquelle était fixé le corps du renard et le jeta au loup. Celui-ci fut enchanté de cette bonne aubaine et, sans trop se préoccuper d'où cela lui venait, se mit en devoir de le dévorer. De la chair et du sang – il n'y avait pas de raison pour faire le dégoûté. Il avala un morceau, puis un autre ; mais au troisième, il faillit s'étrangler, le crochet s'étant arrêté dans son gosier. Il eut beau faire tous ses efforts, tousser, chercher à le retirer avec sa patte, rien n'y fit.

De son côté, Kotia, dès qu'il se fut aperçu que le loup avait mordu à l'hameçon, courut à un arbre, enroula la corde autour du tronc et l'attacha aussi solidement qu'il put.

— Maintenant, tu ne te détacheras pas de sitôt, j'espère.

Puis il saisit un grand bâton et alla droit au loup. Celui-ci, de plus en plus furieux, se démenait comme un possédé, cherchant à ronger la corde, tandis que le crochet s'enfonçait de plus en plus dans son gosier. Il bondissait de-ci, de-là, les yeux injectés de sang, la langue pendante, le poil hérissé. Enfin, il se mit à pousser des hurlements horribles...

— Ah ! mon pauvre monsieur, soupira alors Kotia, quel malheur ! Va, mon ami, cria-t-il au lièvre, cours vite chercher le médecin ; tu vois bien que monsieur s'est étranglé avec une arête ! – Permettez, en attendant, que je vous vienne en aide ; il n'y a qu'à vous taper légèrement dans le dos et l'arête sortira... Car c'est certainement une arête, n'est-ce pas ? qui s'est piquée dans votre gosier.

À ces mots, il asséna un coup formidable sur l'échine du loup. Celui-ci fit un bond en arrière, mais Kotia, se précipitant de nouveau sur lui, le frappa encore plus violemment, cette fois sur le museau. Le loup bondit encore en arrière et tomba dans un ravin. Il resta là, hurlant toujours ; mais peu à peu ses hurlements devinrent moins perçants et se transformèrent en râles... Kotia réfléchit un moment, puis, avec un geste d'insouciance, se dit :

« Maintenant, il saura bien mourir tout seul... »

Il se secoua, regarda derrière lui et vit tout à coup le lièvre qui s'avancait avec une mine si comique, les lèvres allongées, les oreilles tremblantes, la respiration entrecoupée, qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Ah ! poltron, poltron, dit-il. Va donc retirer le loup du ravin, tu vois bien qu'il est tombé dedans.

Mais le pauvre lièvre, plus mort que vif, aurait pris depuis longtemps la fuite s'il n'eût trouvé drôle qu'un garçonnet, qu'il avait amené sur son dos, eût pu tuer un loup.

« Et pourtant, sans moi, à coup sûr, il n'aurait pu arriver jusqu'au loup, se disait-il. C'est moi qui l'ai amené, moi, moi... »

Et il ressentait à cette pensée une si grande satisfaction qu'il cessa de trembler.



— Eh bien, reprit Kotia, nous allons laisser le loup mourir en paix ; nous reviendrons plus tard pour retirer de son gosier le crochet de grand-père... Et maintenant sais-tu où nous allons aller ?

— Ma foi, non !

— Te voilà à présent tout à fait courageux ?

Le lièvre secoua fièrement la tête en signe d'affirmation.

— Comment ne le serais-je pas, répondit-il, puisque je t'ai conduit chez le loup ?

— Eh bien, nous allons encore rendre une petite visite.

— Et à qui ?

— À Mikhaïlo Ivanovitch Toptyghine(13). Le connais-tu ?

— Certainement. Mais j'ai mal aux jambes en ce moment et dans le dos aussi...

— Bon, bon, pas de prétextes, je t'en prie. Repose-toi un peu et en route.

Ils s'étendirent sur la neige et, après avoir pris un peu de repos, repartirent de nouveau.

Tout en portant Kotia, le lièvre se disait :

« Un ours, cela m'est égal, il ne me fera rien, je me sauverai et voilà tout. Quant à toi, tu es adroit et courageux, débrouille-toi comme tu pourras. »

— Je n'ai jamais, reprit-il tout haut, entendu parler de l'endroit où demeurent les ours... Il faut pour cela aller loin, sans doute.

— Tu mens, tu mens ! Là où est le loup, on trouve aussi l'ours. Va par ici, du côté où la forêt est un peu plus épaisse. Vois-tu au loin une petite colline ? À coup sûr, Mikhaïlo Ivanovitch est là, en train de se sucer la patte.

— Mais pourquoi as-tu donc si grande envie de faire connaissance avec lui ? On dit qu'un seul coup de cette patte suffit à faire passer le goût du pain.

— La belle affaire ! Marche, poltron, et sache que tout être, homme ou bête, doit faire tous ses efforts pour se rendre meilleur, plus courageux, plus adroit. Nous avons, n'est-ce pas, traversé le village en présence des chiens ?

— Oui, certes.

— Nous avons pendu Mme Patrikevna ?

— Oui.

— Pris le loup à l'hameçon ?

— Oui.

— Eh bien, nous n'avons plus qu'à aller tout droit chez Mikhaïlo Ivanovitch.

— Comment, tout droit ? se récria le lièvre subitement pris de terreur.

— N'aie donc pas peur, Mikhaïlo Ivanovitch ne te touchera pas... Tes longues oreilles, et ton museau camus, et ta queue courtaude, tout cela te restera... Tu garderas ta peau, car elle est inutile à l'ours, elle ne sert d'ailleurs à personne, elle est trop mince, on dirait une feuille de papier, fi...

— Pourquoi m'injures-tu ainsi !

— Comment veux-tu qu'on ne dise pas d'injures à un poltron comme toi ? On n'a rien à craindre. Poltron, poltron !...

« Bon, se dit à part lui le lièvre, je suis un poltron, soit ; mais tout de même, sans le poltron, tu ne serais arrivé à rien. »

— Dis donc, fit-il tout haut. Qu'as-tu de si dur à ta ceinture ? J'en ai le dos tout meurtri.

— C'est un pot, un simple pot de fer !

— Avec des carottes ?

— Et où veux-tu trouver des carottes en plein hiver ? Non, c'est du miel. Comme nous allons chez Mikhaïlo Ivanovitch, je lui apporte un cadeau. J'ai pris cela chez la tante Matriona. As-tu compris ?

« Qui saurait te comprendre ? pensa le lièvre ; je ne comprends qu'une chose, c'est que, grâce à toi, je suis fourbu. »

— Mais après la visite à l'ours, vas-tu du moins me laisser tranquille ? demanda-t-il tout haut.

— Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ? Mais il ne faut pas abuser. Je t'ai assez voituré comme cela. J'en ai la gorge toute sèche.

— Je ne peux pas te l'humecter pourtant avec de l'eau-de-vie.

— Tu m'appelles poltron, n'est-ce pas ? Je ne suis pas poltron, je suis seulement prudent, encore ne le suis-je pas assez, puisque je n'ai pas su t'échapper.

— Non, tu n'es pas mon prisonnier, va... que voudrais-tu donc, toi ? Courir par les champs, sans t'inquiéter de rien ? Non... Tu serais trop heureux, toi ; il y a des maîtres au-dessus de vous autres.

— Et qui donc ?

— Les chiens, les renards et les loups, et au-dessus des chiens, renards et loups un maître plus fort que tous les autres, le roi de la forêt, Mikhaïlo Ivanovitch Toptyghine. Et c'est chez lui que nous allons maintenant.

— Et qui est au-dessus de Mikhaïlo Ivanovitch ?

— Moi !

— Oh ! oh !

— Oui, moi, l'homme ; et toi, marche sans raisonner.

Le lièvre prit le grand trot et tout à coup, en pleine course, tous les deux culbutèrent dans une fosse. Ils se débattirent longtemps et ce n'est qu'après bien des efforts qu'ils parvinrent à en sortir. La première idée du lièvre fut de prendre la poudre d'escampette ; mais Kotia le saisit par les oreilles.

— Ah ! ah ! mon ami. Tu vois, c'est maintenant que tu ne peux m'échapper.

Il se secoua, secoua le lièvre, monta dessus et le conduisit ventre à terre chez Mikhaïlo Ivanovitch.

L'ours, sorti de sa tanière, s'était étendu sur la neige et suçait sa patte avec délices... M... m... m... ou ; m... m... mou...

— Bonjour, monseigneur ! lui dit Kotia en lui faisant un profond salut.

D'une main il tenait le lièvre, de l'autre le pot au miel.

— Voilà, ajouta-t-il, monseigneur, le régal que je me permets de vous offrir. Daignez l'accepter.

À ces mots, il lança le pot tout droit sur le museau de l'ours. Mikhaïlo Ivanovitch fit un bond en arrière et demeura interdit. Pareille aventure ne lui était encore jamais arrivée. Un petit garçonnet, monté sur un lièvre et qui osait lui lancer un pot de miel ! Il va sans dire qu'il se fâcha, serra ses oreilles, se mit à gronder, cherchant qui croquer tout d'abord.

— Le lièvre est bon, le garçon aussi, mais le miel est encore meilleur.

Il se mit donc à lécher le miel ; mais tout en grondant et en léchant, il s'enfonçait si avant dans le pot, qu'il finit par y entrer toute la tête.

— C'est cela, s'écria Kotia, c'est ce qu'il faut. Maintenant qu'il est coiffé, on n'a qu'à le chasser devant soi. Et montant vite sur le dos du lièvre, il saisit un bâton et en frappa l'ours par derrière.

Dieu ! Quelle rage s'empara de Mikhaïlo Ivanovitch ! Il poussa un rugissement terrible, secoua le pot de toutes ses forces, mais celui-ci semblait collé à son museau.

— Ou-a ! rugit Mikhaïlo. Il va encore me flanquer un autre coup

pareil. Sauvons-nous !

L'ours se met à courir, il bondit, et Kotia, sans perdre de temps, court après lui, toujours monté sur son lièvre, et continue à lui caresser le dos avec son bâton.

— Hop ! hop ! crie-t-il, allonge donc le pas, bancal, et plus vite que ça.

Mikhaïlo arriva ainsi jusqu'à la fosse et, emporté par son élan, y culbuta.

— Maintenant, fit Kotia, avec ce pot sur la tête, il n'en sortira pas. Qu'il le porte donc en souvenir de la douceur du cadeau. Mais comment faire pour m'emparer de sa peau ? Elle est magnifique pourtant.

À peine eut-il prononcé ces paroles qu'éclata auprès de lui un charivari à se boucher les oreilles. Le lièvre, cela va sans dire, se serait enfui si Kotia ne l'eût tenu fortement par les oreilles.

— Ha, ha, ho, ho, entendait-on dans la forêt. Tou, tou, tou, – ta, ta, ta, – rirr, rirr, rirr !

— Seigneur mon Dieu ! Lâche-moi donc ! implorait le lièvre. C'est une chasse à courre.

— Comment, que je te lâche, imbécile ! Mais tu tomberais immédiatement dans le traquenard ; tu serais tué d'un coup de fusil ou mis en pièces par les chiens.

En ce moment, une fusillade éclata, suivie de nouveaux cris.

— Bonne chance, ma foi ! fit Kotia.

Le lièvre, lui, s'affaissa ; ses yeux se brouillèrent, le souffle lui manqua et son cœur cessa de battre.

— N'aie pas peur, lui dit Kotia. Suis-moi, on ne te tuera pas.

Et il se mit à traîner le lièvre après lui.

Ils débouchèrent dans une clairière où les chasseurs s'étaient réunis.

— Voyez donc ! s'écrièrent-ils à sa vue ; un petit garçonnet qui vient traînant un lièvre après lui... Tu l'as donc attrapé comme cela ? lui demanda-t-on.

— Non, il est venu tout seul. Veillez seulement à ce que vos chiens ne le touchent pas. C'est un bon lièvre, un poltron de première force, par exemple.

— Et que portes-tu donc là ? Regardez cette magnifique peau de renard.

On prit la peau et tous se mirent à admirer sa beauté.

— Nous avons aussi un loup, fit Kotia.

— Vraiment !

— Mais oui ! Venez avec moi, je vous indiquerai où il se trouve.

On se mit en route. Mais on marcha longtemps avant d'arriver.

Le loup, couché dans le creux de la vallée, sur un tas de neige, était mort et rigide. On le tira de là ; c'était un loup énorme, un très vieux loup ! On lui fendit la gorge, on retira le crochet et on le rendit à Kotia.

— Nous avons pris un ours dans une fosse.

— Comment, un ours !... Où cela ? Ce n'est pas possible !

— Venez avec moi, je vous montrerai l'endroit.

Et de nouveau, on marcha, marcha ; on était harassé.

« Et, pensait le lièvre, si on m'avait lâché, j'y serais arrivé en un clin d'œil, tandis que, maintenant, on m'y traîne par les oreilles. Quelle humiliation ! »

On arriva enfin à la fosse. Mikhaïlo Ivanovitch continuait son train. Il avait beau frapper contre les parois, rien n'y faisait ; par bonheur, le pot était solide. L'ours poussait des rugissements à faire peur.

On tira sur lui. Ce fut en vain. Finalement, l'un des chasseurs, le plus courageux, sauta dans la fosse et l'acheva à coups d'épieu.

— Eh bien, demanda à Kotia le chef des chasseurs, que veux-tu que je te donne pour tout cela ? À vrai dire, tu n'es qu'un moucheron ; on t'aperçoit à peine au-dessus du sol.

— C'est vrai, répondit l'autre ; n'empêche qu'il faut que tu me payes et pour le renard, et pour le loup, et pour l'ours...

— Mais qui faut-il payer, toi ou le lièvre qui t'a conduit ?

— Le lièvre m'a conduit, en effet, mais ceci me regarde ; c'est moi qui le payerai. Quant à toi, paye-moi ce que tu me dois.

— Combien veux-tu ? Un billet de cinq roubles ?

— C'est pour rire que tu m'offres cette misère ? Le renard à lui seul en vaut cinquante. Regarde-le donc, ce renard. Tu n'en as jamais vu de pareil, je parie.

— Comment, jamais vu !

On marchanda longtemps ; enfin, on tomba d'accord sur la somme de cent roubles.

On remit l'argent à Kotia, qui le compta soigneusement, l'enveloppa et le mit dans sa poche. Pour prendre congé, on échangea une poignée de main et on but du champagne. Kotia en avala un verre entier et en versa même dans la bouche du lièvre. Celui-ci rua, mais, de guerre lasse, finit par l'avalier.

« Quels brigands ! se disait-il. Vont-ils du moins me lâcher maintenant ? »

Kotia, comme s'il eût deviné sa pensée, se leva aussitôt.

— Adieu, la compagnie, fit-il. Demeurez en paix.

Il monta sur le lièvre et retourna tout droit chez lui, chez sa grand-mère. À quelque distance du village, il fit halte.

— Maintenant, mon ami, dit-il au lièvre, nous allons prendre congé l'un de l'autre.

— Il est temps en effet que tu me rendes la liberté, répondit le lièvre, parce que je n'en puis vraiment plus, mes forces sont à bout.

— Attends une minute ! Avons-nous étranglé le renard, oui ou non ?

— Mais oui, répondit le lièvre, lâche-moi seulement.

— Et si nous ne l'avions pas étranglé, c'est lui qui nous aurait dévorés, n'est-ce pas ?

— Mais certainement !... Voyons, laisse-moi donc partir.

— Attends encore. Avons-nous tué le loup, oui ou non ?

— Oui, c'est vrai !

— Et si nous ne l'avions pas tué, il nous aurait croqués tous les deux. Est-ce vrai ?

— Oui, oui !... Lâche-moi.

— Écoute donc. Avons-nous pris l'ours, oui ou non ?

— Oui, c'est vrai !... Lâche-moi.

— Et si nous ne l'avions pas pris, c'en aurait été fait de nous d'eux. N'est-ce pas ?

— Lâche-moi, pour l'amour de Dieu, supplia le lièvre, je n'en peux plus de fatigue.

— De peur, tu veux dire ?

— De peur, si tu veux ; lâche-moi, je t'en supplie !

— Veux-tu un peu de lait ?

— Je ne veux rien... Lâche-moi.

Mais Kotia le tenait par les oreilles.

— Dis-moi seulement, continua-t-il, pourquoi ici-bas tout le monde s'entre-dévore, et pourquoi celui-là seul est rassasié qui est plus fort et plus habile que les autres ?

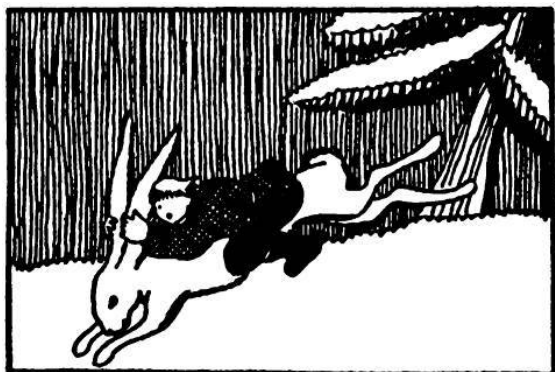
— Mais parce qu'on ne s'aime pas les uns les autres. Or, où il n'y a pas d'amour, chacun pense à vivre aux dépens des autres.

— C'est une grande vérité que tu viens de dire là, tout lièvre que tu sois ! s'écria Kotia.

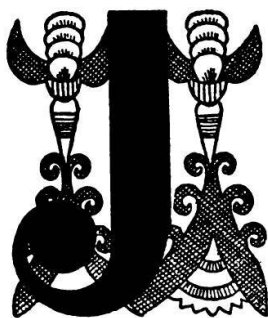
Puis lâchant le lièvre, il frappa brusquement des mains au-dessus de sa tête ; celui-ci bondit, fit une culbute et, rapide comme l'éclair, s'enfuit sans demander son reste.

« La peste soit de toi et de ta bravoure ! se disait-il en fuyant. Maintenant tu ne m'y reprendras plus de sitôt, va ! »

Kotia, cependant, rentra chez sa grand-mère qui, à la vue de tout l'argent qu'il lui apportait, prit peur, se blottit sur le poêle dans le coin le plus sombre et, toute la journée, ne fit autre chose que de trembler.



Le Prince changé en bouc



IADIS vivaient un roi et une reine qui avaient un fils et une fille. Le fils s'appelait Ivan et la fille Alenouchka. Le sort voulut que le roi et la reine mourussent. Leurs enfants restèrent seuls et ils se mirent en route à travers le monde.

Ils allèrent longtemps sous le ciel brûlant, loin des demeures des hommes, tourmentés par la chaleur, le visage ruisselant de sueur. Un étang se trouva sur leur passage et près de cet étang paissait un troupeau de vaches.

— J'ai soif, dit Ivan.

— Ne bois point ou tu seras changé en veau, répondit sa sœur.

Le frère obéit, et ils poursuivirent leur route. Ils allèrent toujours, jusqu'à ce qu'ils découvrirent un fleuve, près duquel un troupeau de chevaux errait.

— Écoute, petite sœur : si tu savais à quel point je souffre de la soif !

— Garde-toi pourtant de toucher à cette eau, ou tu deviendras un poulain.

Ivan obéit encore et ils poursuivirent leur route. Ils allèrent toujours et aperçurent un lac, au bord duquel errait un troupeau de moutons.

— Ah ! Ma sœur ! Que j'ai soif !

— Mais garde-toi de boire, si tu ne veux devenir un mouton.

Ivan obéit encore et ils allèrent plus loin. En passant, ils virent un ruisseau auprès duquel paissaient des pourceaux, sous la surveillance de porchers.

— Ah ! ma sœur, je goûterai de cette eau, je n'en puis plus de soif.

— Mais non, mon frère, tu deviendrais un pourceau !

Cette fois encore Ivan écouta le conseil de sa sœur et ils allèrent

plus loin. Le soleil montait toujours sur l'horizon, la chaleur devenait de plus en plus insupportable, la sueur ruisselait de leurs membres. Ils aperçoivent, auprès d'un étang, un troupeau de chèvres.

— Oh ! Cette fois, ma sœur, je vais boire !

— Non, non, garde-t'en bien, répondit-elle, si tu ne veux pas devenir un bouc.

Mais le frère mourait de soif ; il n'obéit plus à sa sœur, but de cette eau et fut changé en bouc. Il se mit à bondir autour d'Alenouchka et à pousser des cris : bê, bê, bê. Alenouchka lui passa un collier de soie et l'emmena avec elle, en versant des larmes amères. Le bouc courait toujours et il lui arriva d'entrer dans le jardin du roi. Les serviteurs l'aperçurent et aussitôt rapportèrent la chose au roi :

— Nous avons vu, sire, dans votre jardin, un bouc conduit par une jeune fille d'une beauté que la plume est impuissante à décrire, la pensée à concevoir ; plus belle même qu'on ne peut l'imaginer en rêve.

Le roi ordonna à ses gens de lui demander d'où elle venait. On lui demanda donc quel était son pays, quelle était sa famille, d'où elle était originaire.

— Voici comment les choses se sont passées, dit Alenouchka. Il y avait un roi et une reine ; ils moururent ; nous, leurs enfants, nous sommes restés seuls. Je suis la princesse et il est mon frère. Il n'a pu contenir son impatience, a bu de l'eau et est devenu bouc.

Les serviteurs rapportèrent cela au roi, qui fit venir Alenouchka, la questionna sur ses aventures. Elle lui plut et il ne tarda pas à lui manifester le désir de l'épouser. Bientôt, on célébra le mariage ; l'union fut heureuse. Le bouc était toujours avec les nouveaux mariés ; le jour, il se promenait à travers le jardin, il passait la nuit au palais et mangeait dans la même salle que le roi et la reine.

Un jour, le roi alla à la chasse. Sur ces entrefaites arriva une sorcière qui jeta un sort sur Alenouchka et la rendit malade. Elle devint pâle et maigre. Tout à la cour du roi prit un air abattu ; les arbres du jardin se desséchèrent, les arbres se fanèrent, l'herbe se flétrit. Le roi, de retour de la chasse, demanda à Alenouchka si elle était malade.

— Oui, je suis malade, répondit la reine.

Le lendemain, le roi partit de nouveau pour la chasse. Alenouchka, fort malade, était étendue sur son lit. La sorcière vint et lui dit :

— Veux-tu que je te guérisse ? Va au bord de la mer pendant tant d'aurores et de crépuscules et bois de l'eau de mer.

La reine l'écouta et, à la nuit tombante, se rendit seule au bord de la mer. La sorcière qui l'attendait la saisit, lui attacha une pierre au cou et la jeta au fond de la mer. Alenouchka roula dans l'abîme. Le bouc accourut et se prit à pleurer à chaudes larmes. La sorcière mit les

vêtements de la reine, alla au palais et s'y installa. Le roi revint de la chasse ; il ne s'aperçut pas de l'artifice et fut très heureux de voir la reine rétablie.

On mit la table et on déjeuna.

— Mais où est donc notre bouc ? demanda le roi.

— Je ne veux plus le voir, dit la sorcière, il a la mauvaise odeur particulière à son espèce. J'ai donné l'ordre de ne plus le laisser entrer.

Le lendemain, quand le roi fut parti pour la chasse, la sorcière se mit à battre le pauvre bouc, elle lui donna des coups tant et plus et lui dit avec colère :

— Attends un peu ; quand le roi reviendra de la chasse, je le prierai de te faire couper la gorge !

Le roi étant revenu, la sorcière alla vers lui, répétant toujours : — Ordonne qu'on coupe la gorge à ce bouc ; il m'ennuie, il me dégoûte !

Le roi avait pitié du bouc, mais il ne put le sauver, car la sorcière le pria tant et si bien qu'il fut obligé d'accéder à ses désirs, et il permit d'égorger le bouc. Celui-ci, voyant qu'on faisait les apprêts et qu'on aiguisait les couteaux, accourut vers le roi et lui dit :

— Sire, permets que j'aille au bord de la mer, boire de l'eau et laver mes entrailles.

Le roi le lui permit. Il courut aussitôt vers la mer, s'arrêta au bord des flots et se mit à crier tristement :

Alenouchka, ma sœur,
Viens, viens, sur la rive ;
On veut égorger ton frère.
Viens, viens à mon secours !

Elle lui répondit :

Ô mon frère Ivan !
La pierre pesante
Me retient au fond de l'eau ;
Mes pieds sont pris
Dans les algues enchevêtrées ;
Les sables jaunes
Pèsent sur ma poitrine.

Le bouc éclata en sanglots et reprit la route du palais.

Au milieu de la journée, il demanda de nouveau au roi la permission d'aller à la mer, boire de l'eau et laver ses entrailles. Le roi y consentit. Il se dirigea de nouveau vers la plage et d'une voix éplorée s'écria :

Alenouchka, ma sœur,
Viens, viens, sur la rive ;
On veut égorger ton frère.
Viens, viens à mon secours !

Elle lui répondit :

Ô mon frère Ivan !
La pierre pesante
Me retient au fond de l'eau ;
Mes pieds sont pris
Dans les algues enchevêtrées ;
Les sables jaunes
Pèsent sur ma poitrine.

Le bouc se mit à pleurer et rebroussa chemin vers le palais. Une idée passa par l'esprit du roi :

« Que signifient ces voyages du bouc au bord de la mer ? »

Et voici que de nouveau le bouc demande la permission d'aller au bord de la mer boire de l'eau et laver ses entrailles.

Le roi le laissa partir et le suivit à la trace. Il arrive au bord de la mer et il entend le bouc qui appelle sa sœur :

Alenouchka, ma sœur,
Viens, viens, sur la rive ;
On veut égorger ton frère.
Viens, viens à mon secours !

Elle lui répondit :

Ô mon frère Ivan !
La pierre pesante
Me retient au fond de l'eau ;
Mes pieds sont pris
Dans les algues enchevêtrées ;
Les sables jaunes
Pèsent sur ma poitrine.

Alenouchka émergea de l'onde et se montra. Le roi la saisit, la délivra de la pierre qui était suspendue à son cou et la tira sur la plage, en lui demandant comment lui était arrivée cette aventure. Elle lui fit le récit de tout ce qui s'était passé. Le roi fut transporté de joie ; le bouc aussi : il se mit à bondir. Le jardin se revêtit d'une nouvelle verdure et de nouvelles fleurs. Quant à la sorcière, le roi ordonna de la

tuer. On dressa au milieu de la cour un bûcher et on la brûla vive. Après cela, le roi et la reine reprirent leur train de vie, firent bon ménage, toujours plus heureux, et comme auparavant le bouc prit ses repas à leur table.



FIN

-
- 1 La verste vaut 1 067 mètres.
 - 2 Souliers de tille tressée.
 - 3 Bandes de toile que les paysans russes s'enroulent autour des jambes en guise de chaussettes.
 - 4 Esprit familial du logis.
 - 5 Fée des bois et des fleurs, au pluriel *roussalki*.
 - 6 Représentant des paysans, élu par eux.
 - 7 Esprit des bois.
 - 8 Esprit des eaux.
 - 9 Fils du tzar, et son héritier présomptif.
 - 10 Espèce de cidre.
 - 11 Maître, seigneur.
 - 12 Sobriquet donné au Renard, dont le nom est du genre féminin en russe.
 - 13 Surnom de l'ours.